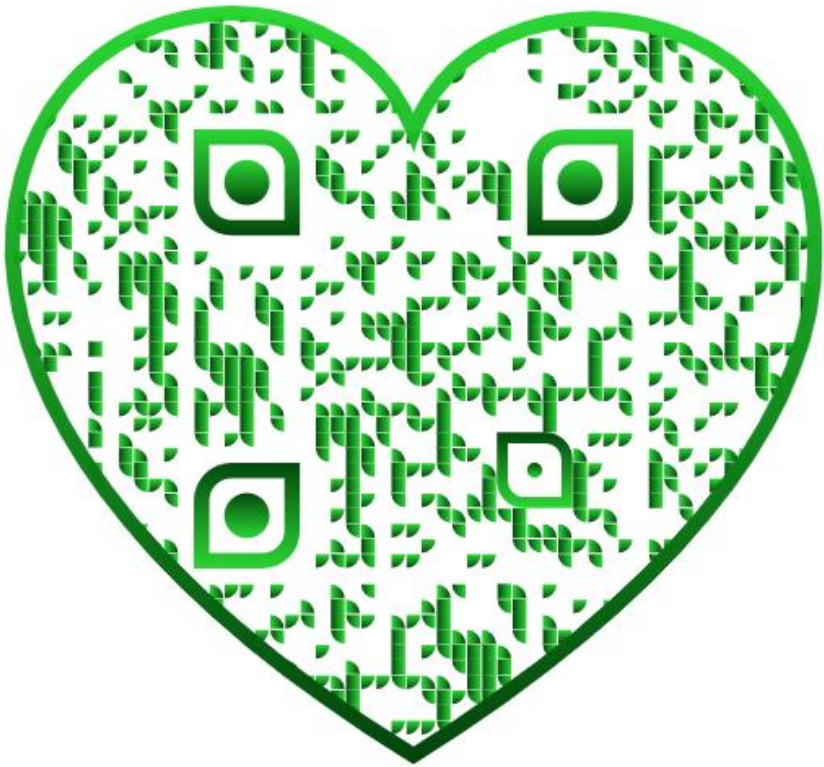
900
2.Extermination
MAËLLE POE



900
2.Extermination
MAËLLE POE

Maëlle Poe

900

Tome 2

L'extermination

ISBN : 9782017125600

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Chapitre 1

UGO

Les lumières du club scintillent autour de nous. La musique s'infiltre en moi, tambourine dans tout mon corps et pourtant je reste de marbre. Je suis figé sur mon siège, mon verre de whisky scotché à ma main droite, ma clope dans l'autre. Ma génération s'éclate, fait la fête sans retenue. Les corps s'assemblent, les langues se mélangent, le verre des bouteilles tinte quand il ne se brise pas, les voix s'égosillent, chantent, hurlent, les pas se font bruyants, lourds. L'atmosphère n'est plus qu'un mélange de fumée, de vapeur d'alcool, de métal et de poudre noire.

À ma droite, un homme trempe son poing ensanglanté dans le seau à glace de sa bouteille. En face, un autre retient sa mâchoire bouffie, le regard braqué en direction de son adversaire. Un regard meurtrier, mais pourtant vitreux. Je retiens un rire.

Sur la piste de danse, filles et garçons se trémoussent à moitié dénudés, leur démarche boiteuse, leurs cheveux ou leur maquillage dégoulinant de sueur. C'est donc ça ma vie ? Une vie de débauche ?

Camélia m'observe depuis le bar. Son regard rempli de compassion m'exaspère. Elle pense sonder mon âme, lire en moi, mais elle a tout faux. Elle me croit malheureux. Non, je suis bouillant de colère, de rage, d'animosité. Si l'alcool n'avait pas amoindri ma force et ne m'avait pas assommé, mon verre de whisky aurait déjà pété entre mes doigts et mon poing rejoint la tempe du premier couillon qui aurait osé m'adresser un mauvais regard.

Au lieu de ça, je m'en tiens au plan. J'observe, j'attends.

Voilà maintenant deux semaines que nous sommes revenus dans la ville. Deux semaines que les rues sont trop calmes, que les tensions sont anormalement apaisées. Deux semaines que j'erre de bar en bar, de club en club à la recherche d'informations sur Damien. Deux semaines que je crains la riposte, que je redoute la vengeance, que j'attends son plan d'attaque. Avant notre départ pour l'orphelinat, son action était déjà en marche. Il s'en était pris aux robots les plus intégrés, ensuite il s'était attaqué à notre génération. À ceux qui se

mélangeaient et sympathisaient.

Deux semaines que tout est trop calme, deux semaines, que je ne *l'*ai pas revue…

— Y a rien ici, Ugo ! On se casse.

Camélia pose sa main sur la mienne et déloge mon verre avec douceur pour ne pas me froisser. Le claquement du verre sur la table basse me sort de mon état léthargique et sans un mot, j'inspire une dernière bouffée de ma cigarette et la jette à mes pieds avant de quitter le club.

Depuis notre retour, je m'attends à un carnage, au moins une attaque, un semblant de menace. Mais au lieu de ça, c'est le calme complet. Pire encore, je reçois du soutien. Des dizaines et des dizaines de ma génération, ceux qu'on nomme aujourd'hui les sympathisants, cognent à ma porte chaque jour à la recherche d'aide, ou plutôt à la recherche d'un camp.

Beaucoup rejoignent celui de Damien, préférant basculer vers la haine par peur d'en subir les conséquences, mais ce que ce connard ne sait pas, c'est qu'une grande partie croit en moi.

En moi !?

Je retiens un rire nerveux.

Moi, la loque, incapable de prendre une décision. Moi, le mec paumé qui, il y a encore un mois, battait les pavés de cette ville la tête haute avec pour seule et unique préoccupation : celle de s'emmerder jusqu'à la fin de ses jours. Aujourd'hui, je suis Camélia dans la pénombre, toujours sur les mêmes pavés qu'il y a un mois, en quête de réponses à une question que je ne connais même pas. Et cette fois, j'ai les tripes en bouillie. Ce n'est pas la peur qui tord mon ventre à m'en faire vomir. C'est cette impression d'ombre planant au-dessus de nous. C'est ce virus à trois têtes qui nous menace de tous les côtés. Le conseil et son indifférence, Damien, la ville. Trois énigmes, trois fardeaux, trois grenades prêtes à exploser.

Reste à savoir laquelle sera dégoupillée la première et laquelle des trois pourra être détournée à temps.

— Tu ne veux pas savoir comment elle va ?

La voix de Camélia me ramène de nouveau à la réalité et comme chaque fois qu'elle me le demande, je secoue la tête. Je n'ai pas besoin de savoir qu'*elle* ne se souvient pas de moi ni à quel point *elle* me méprise. *Son* regard, *ses* yeux d'habitude si bleus, d'un coup si noirs. Comme si l'orage grondait en *elle*, comme si la haine qui l'avait

submergée avant qu'elle ne sombre dans l'inconscience était survenue par ma faute.

J'en étais la raison, le coupable.

— Ugo… Il faut qu'on parle.

Camélia me fait signe d'entrer chez elle. Comme chacun des membres de notre génération, nous avons pu choisir la couleur dominante de notre logement. Là est l'avantage d'être nés sans règles, nous avons nos propres goûts. Même avant de visiter son appartement pour la première fois le jour de la réinsertion, je savais qu'elle choisirait le noir, et c'est bien la première fois que j'y pénètre avec amertume. Je crois que cet endroit reflète beaucoup trop mon état d'esprit pour que je m'y accommode. Au lieu de m'apaiser, il m'enfonce encore plus dans ma colère, ma noirceur.

— Assieds-toi.

Avec nonchalance, je m'exécute, affichant le sourire suffisant qu'elle déteste.

— Il va falloir que tu te réveilles, Ugo…

— Sauf erreur de ma part, j'ai les yeux grand ouverts, Camélia…

Son soupir m'arrive en pleine face. Elle attrape une cigarette sur sa table basse et à l'aide de sa télécommande, allume les dizaines de lampes qui ornent son immense salon. Je ne sais pas ce qui est le pire. L'obscurité ou l'obscurité mise en lumière.

— Ne te paye pas ma tronche, Ugo. J'ai besoin de toi.

Soudain, mon cœur que je croyais éteint se réveille brièvement et un pincement se fait sentir.

C'est moi ou les yeux de Camélia brillent ?

Elle pleure ?

— Je te reconnais plus, murmure-t-elle fébrilement tout en tirant sur sa cigarette. T'es bien le seul devant qui je me permets de pleurer, putain de merde. J'suis à bout, là !

Elle se lève et c'est la première fois que je la vois trembler. Ses mains agrippent une bouteille de whisky sur le comptoir en marbre et elle en avale quelques gorgées avant de s'essuyer le visage du dos de la main. Ses larmes se mêlent au liquide ambré dégoulinant de ses lèvres et je comprends que cette fois, je me dois d'être attentif. Camélia est brave, courageuse et tout sauf une fille fragile et influençable. Je crois que c'est pour cette raison que je dois prendre son discours au sérieux.

— Parle, Cam, je cède, d'un ton qui se veut chaleureux.

— On a croisé aucun homme de Damien, Ugo, personne n'entend parler de lui et c'est putain de mauvais signe ! Le conseil se fait muet et 900…

Mes poings se serrent de nouveau et je sais qu'elle hésite à terminer sa phrase, mais cette fois, je ne l'en empêcherai pas, alors je me tais, difficilement, l'incitant à poursuivre.

— Et 900, ne se souvient toujours de rien. Ugo, il faut se rendre à l'évidence ! Soit elle a reçu un putain de coup sur la tête, soit on lui a volontairement effacé la mémoire par je ne sais quel moyen ! Et… on sait tous les deux que les seules blessures qu'elle avait sont de simples griffures et quelques ecchymoses, rien qui révèle qu'on l'ait assommée. Je sais que tu penses à la même chose que moi, Ugo. Elle présente les mêmes signes que Joris.

— Ça n'a rien à voir, Cam ! Joris avait perdu la tête !

Je passe une main nerveuse dans mes cheveux.

Pourquoi faut-il qu'elle parle de Joris ?!

— Réfléchis, Ugo ! Il y a presque deux ans, tu m'as dit que du jour au lendemain Joris ne savait plus parler ni marcher ! Il était devenu un putain de légume. Et ce jour-là, il voulait te parler…

Je m'en souviendrai toute ma vie, de ce jour. Je sais que tout est ma faute !

— Et ce jour-là j'étais trop occupé pour l'écouter. Oui ! Je sais Camélia ! Et alors ? Tu veux me rappeler à quel point j'ai été égoïste ? Me rappeler que j'ai envoyé chier mon frère quelques heures avant son accident ?

Mon cœur palpite, je suis sur le point d'exploser. J'attrape la bouteille et en avale un nombre incalculable de gorgées.

— Tu parles encore d'accident, Ugo ?

— Putain où tu veux en venir Camélia ?

Sa main se pose sur la mienne et la chaleur de ce contact m'anéantit un peu plus.

— Et si c'était pas un accident ? Ça se tient, Ugo ! Jo voulait absolument te dire quelque chose, une chose visiblement importante. Assez importante pour qu'il ait un « fâcheux » accident quelques heures après. Je répète, il ne pouvait plus marcher, ni parler, ce sont tes mots ! La seule chose que ton frère réussissait à articuler, c'était ton prénom. Ton putain de prénom. Il avait l'air d'un gamin de deux

ans tout au plus alors qu'il en avait seize. On retrouve 900 à l'orphelinat et lorsqu'elle se réveille elle ne se souvient plus de nous, les seules choses qu'elle se remémore c'est sa vie avant la réinsertion, sa vie avant nous, avant toi. Comme s'il était vital que des éléments de sa mémoire soient effacés.

Quoi ? Non ! Impossible. C'est impossible !

Je me lève du canapé et fais vaciller la table tellement mon geste est brusque. Je veux cogner quelque part, quelqu'un, quelque chose, peu importe, il faut que je me défoule.

Et ce qui attire mon œil, ce sont ces murs noirs, ces murs infinis qui reflètent ma propre noirceur, ma propre rancœur, ma propre haine. Sans réfléchir, j'y enfonce mon poing et le cri de Camélia n'arrête pas le second, ni le troisième, ni le quatrième…

Chapitre 2

900

Deux semaines que je mange à peine, dors à peine, respire à peine. Deux semaines que des murs inconnus m'encerclent et m'oppressent. Tout m'est étranger. L'odeur du neuf qui s'échappe de chacun des meubles de cette maison, le calme inhabituel qu'il était impossible de trouver à l'orphelinat, la chaleur qui s'échappe du sol moelleux de ma chambre et… 899.

Oui. Elle est différente, plus sûre d'elle. Son caractère n'est plus le même. Pourtant, elle est la seule qui m'est familière. Il y a encore quelques semaines, nous partagions la même couchette, les mêmes repas. Elle est ma sœur, mais je ne la reconnais plus. Sa douceur semble s'être envolée, ses bonnes manières, sa pudeur, sa contenance. Bien qu'elle soit une énigme, elle est pourtant démonstrative comme aucune fille de l'orphelinat ne l'a jamais été.

Parfois, je l'observe, à la dérobée, lorsqu'elle est en compagnie de Camélia. Son rire est franc, libre. Ses gestes ne sont pas le moins du monde contrôlés, ses mots, spontanés, et son regard… Son regard affiche des milliers d'émotions.

L'orphelinat me manque. L'odeur humide du bois de nos dortoirs me hante la nuit lorsque je peine à dormir. Le calme plat me terrifie. Les respirations entremêlées de mes sœurs me berçaient autrefois, signe que je n'étais pas seule. Aujourd'hui, je suis seule. Perdue entre deux mondes. Celui de la réinsertion et celui de l'orphelinat que je chérissais. Tiraillée entre deux vérités. La mienne et celle de 899, celle que l'on me rabâche depuis deux semaines et dont je ne me souviens plus.

Qui croire ? En qui avoir confiance ? Dois-je me fier à mes souvenirs ou aux paroles de celle qui est devenue mon amie ?

Rien ne colle. Mon dernier souvenir remonte à un an, si j'en crois 899. Pourtant, pour moi c'est comme si c'était hier. Je revois encore le visage bienveillant de la régente nous intimant de prendre nos traitements et nous invitant à partager son repas.

Debout, devant le miroir de la salle de bains attenante à la chambre que j'occupe, je m'observe, nue. Le robinet de la baignoire est ouvert

et couvre le silence pesant de cette maison. Je passe mes doigts sur mon prénom marqué à l'encre noire sur mon ventre : témoignage d'un souvenir que je n'ai plus. Plus haut, sur mon flanc gauche, les stries de quelques griffures se referment petit à petit : témoignage d'un souvenir que je n'ai plus. Enfin, je fais glisser mon index de ma clavicule, là où des marques de doigts m'enserrent encore, jusqu'à mon cou, où quatre points rouge sang se regroupent en une ignoble cicatrice : témoignage d'un souvenir que je n'ai plus. Autant de marques qui me rappellent chaque jour que ma vie a perdu tout son sens.

La buée déforme peu à peu mon reflet jusqu'à ne laisser apparaître qu'une forme floue. L'image que le miroir me renvoie me semble tout à coup plus réaliste. Je referme le robinet du bain et m'y glisse doucement, décidant d'abandonner une fois de plus l'inconnue que je croise chaque jour dans le miroir. J'enfonce ma tête sous l'eau et la chaleur m'enveloppe instantanément. Les yeux fermés, je prie pour que quelque chose me revienne. Qu'importe le souvenir, qu'il dure une seconde, qu'il soit insignifiant ou même douloureux, pourvu qu'il me parvienne, que je retrouve un semblant d'espoir.

Chapitre 3

Ugo

Ce soir, nous sillonnons les salles du SimpleKing, une boîte plus en retrait du centre-ville. À force de nous pavaner de club en club, nous commençons à attiser la curiosité de certains. Si seulement nous étions là pour écluser les verres et non glaner les informations, nos expéditions passeraient inaperçues.

Camélia et les jumeaux sont descendus au sous-sol, là où l'ambiance est plus intimiste. Au rez-de-chaussée, je slalome entre les tables à la recherche de visages connus. Même si chacun m'est familier depuis mon enfance, tous n'ont pas trempé dans les affaires de Damien, alors tous ne me sont pas utiles. Sur une table, une bouteille de whisky trône et il ne me faut pas plus de quelques secondes de réflexion pour me décider à la prendre. D'un trait, je bois de quoi retrouver un peu de vivacité. Le liquide m'échauffe la gorge et c'est bien la seule sensation qui me ravit encore depuis ces dernières semaines.

En reposant la bouteille, je sens un léger picotement dans ma nuque, je m'immobilise alors quelques secondes. Les picotements se font plus insistants jusqu'à me brûler entièrement. Je tourne la tête et perçois un regard sur ma gauche.

Je serre le poing, encore abîmé à ses jointures de mon accès de colère chez Camélia, prêt à user de la force. Je retiens un sourire. Me battre, voilà une deuxième chose qui m'anime.

Fin prêt à passer à l'action, je fais enfin face à l'homme qui me fixe depuis maintenant plusieurs minutes. Deux mètres nous séparent et pourtant en une fraction de seconde je serais prêt à le mettre KO. Entre nos deux silhouettes immobiles slaloment des corps luisants et excités, ce qui ne freine en rien notre inspection mutuelle. L'homme me dit quelque chose, ses traits me sont familiers. Pas assez pour que je me remémore son prénom, mais assez pour savoir qu'il ne passe pas inaperçu, qu'il n'est pas n'importe qui dans cette ville. Je le jauge, un sourcil levé, passant mes doigts contre mon poing rugueux. D'un geste de la tête, l'homme me fait signe de le suivre et me tourne le dos pour se diriger vers l'arrière-salle. Sans réfléchir, je lui emboite le pas, non sans attraper la bouteille de whisky que j'avais initialement prévu de rendre à son propriétaire.

L'inconnu s'efface derrière les deux portes battantes menant à la

réserve et j'y pénètre à mon tour. Soudain, une fois à l'intérieur, mon cœur s'accélère. L'adrénaline emplit mon corps tout entier et mon souffle s'accélère. Trois hommes se trouvent aux aguets derrière ma cible.

Je suis prêt à éclater la bouteille de whisky contre le mur pour en faire une arme aiguisée, mais l'inconnu prend la parole.

— Assieds-toi.

Il me désigne un siège du bout des doigts avant de prendre place sur le canapé en face. La bouteille toujours fermement serrée dans ma paume, je m'exécute. Je suis venu ici pour des informations, pas pour me défouler.

— Je me présente. Je m'appelle Fred. Voici Stan, Rob et Mickey.

Fred, le rouquin, celui qui m'a amené jusqu'à la réserve est sans aucun doute le chef.

Mais le chef de quoi ?

— Ugo, je réponds sans sympathie.

— On sait qui tu es… Ugo. Vous êtes peu d'enfants à avoir échappé à l'épidémie, alors nos aînés, on les connaît. D'autant plus que tu es le seul aîné à être sur la liste de Damien.

Damien… Putain de merde. Il sait des choses sur Damien.

Je feins l'indifférence, espérant avoir camouflé au mieux ma haine à l'évocation de ce nom. Sont-ils avec lui ? Des sympathisants ? Les neutres tirant profit de ce qui s'offre de plus intéressant pour eux ?

— La liste ? je demande, un sourire nonchalant s'étirant sur mes lèvres.

— La liste, oui.

Je serre le goulot toujours fermement logé dans ma main et manque de faire exploser le verre entre mes doigts.

Calme-toi, Ugo…

— Pourrais-tu être plus clair, gamin ?

Mon sourire ne me quitte pas. À leurs yeux, je dois paraître nonchalant et pourtant j'ai une envie folle d'éclater mon poing contre la mâchoire de ce Fred énigmatique et prétentieux.

— Je pourrais, oui. Mais avant ça, pourquoi ne pas boire un verre, tous les deux ?

Mon sang pulse sous ma peau. Je ressens chacun des battements de

mon cœur cogner dans mes veines.

Reste calme et prends ce putain de verre.

— Tu n'es pas mon ennemi, Ugo. Je veux seulement m'assurer de ne pas en être un pour toi non plus.

J'expire lentement, espérant chasser la colère qui monte en moi depuis plusieurs minutes.

Depuis plusieurs semaines oui…

Fred dépose deux verres vides devant moi et me fait signe de les remplir tout en désignant du menton la bouteille entre mes mains. D'un geste lent et maîtrisé, je nous sers à chacun un fond.

— Et qu'est-ce qui pourrait faire de toi mon ennemi, Fred ?

Il porte le liquide à ses lèvres, tout en feignant de réfléchir, une mimique exagérée fronçant ses deux sourcils.

— Une tonne de choses, Ugo. À commencer par mon dégoût pour tout ce qui n'est pas notre génération. Particulièrement les robots. Trop intrusifs, ceux-là.

Une expression de mépris marque son visage et je me retiens une énième fois de lui flanquer mon poing dans la gueule. Mais, bien que ce soit tentant, les trois hommes maintenant adossés à la fenêtre et loin de notre échange à Fred et moi, m'intercepteraient avant même que j'aie posé la main sur lui.

J'avale une gorgée de whisky et m'affale un peu plus dans le canapé, l'incitant à poursuivre.

— De plus, je déteste voir notre génération sympathiser avec eux. Ils sont tout ce qu'on n'est pas. À cause d'eux, notre futur se voit compromis. Pour quoi ? Pour des règles de conduite à la con ? Un code à suivre ? J'aime ma vie telle qu'elle est. Avec sa part de violence, de drogues, de fête, d'alcool, de sexe, bref… De vie. Il est hors de question que nos enfants et que les générations à venir perdent cette liberté, cette volupté, cette empreinte unique qu'est la nôtre. Tu comprends ça ? Sais-tu à quel point notre évolution définira les siècles à venir ? Veux-tu vraiment que cette terre vierge devienne un monde aussi creux et insipide que le sont ces robots ? Ces objets ?

C'est trop… Je vais exploser.

Lorsque ses paroles se déversent, je ne peux m'empêcher de penser à *elle* et à quel point il a tort.

À quel point ils sont beaucoup plus que ça, les robots. À quel point le monde serait plus beau sans l'esprit égoïste et dénué de principes de

notre génération. Depuis quand je vis dans la débauche sans me rendre compte de l'horreur qu'elle représente ?

Depuis quand la vie se résume-t-elle à boire, baiser et se battre inlassablement ?

Je comprends alors qu'il ne me sera d'aucune utilité, aussi sans plus attendre, je vide mon verre, lui adresse un regard méprisant et me lève. Je ne prendrais pas la peine de me battre. Je pousse alors les portes battantes menant jusqu'au club.

— Mais…

Sa voix me stoppe net.

N'ai-je pas été clair ?

— Sais-tu ce qui me rend encore plus fou de rage ?

Je ne me retourne pas, les deux mains posées contre les portes, attendant malgré moi la suite.

— Damien et sa bande de vautours.

Soudain, je lui fais face.

— Je préfère encore sacrifier une part de mes principes plutôt que de laisser un petit imbécile prétentieux mettre la ville à feu et à sang. J'ai un business ici. Une boîte tout entière que j'ai obtenue à force de travail et de loyaux services au pensionnat. Toute ma jeunesse, j'ai rêvé de cet endroit et à cause de Damien j'ai perdu la moitié de ma clientèle. Pour la plupart ce sont des femmes. À cause de ses attaques, qui au début je l'avoue m'ont plutôt fait marrer, même notre génération reste cloîtrée chez elle, par crainte de subir sa colère. Vois-tu ? Mon idéal de vie est finalement remis en question par Damien et ses hommes, ceux de ma propre génération.

Je ferme les yeux un instant, priant pour qu'il abrège et qu'il aille droit au but. Je commence à perdre patience. Je sais me montrer calme un temps, pas indéfiniment.

— J'ai cru comprendre que tu cherchais à connaître ses plans à venir. Je peux t'aider. (Son sourire s'élargit et il m'adresse un regard victorieux.) Les informations fuitent et Damien a sous ses ordres de loyaux serviteurs que le whisky rend bavards…

Chapitre 4

900

— 900, comment te sens-tu ?

La voix de Camélia m'extirpe de mes songes et je l'observe un instant.

Cela fait plusieurs minutes qu'elle et 899 discutent dans le salon et que je tente de déchiffrer leurs paroles du haut de l'escalier. Seuls quelques mots ont réussi à prendre sens, mais à eux seuls ils ne sont parvenus qu'à m'embrouiller davantage. « Danger », « Damien », « Ugo »… Une palette de sons qui ne pénètre toujours pas la barrière de mes souvenirs. Agacée, j'ai descendu quelques marches, espérant décrypter leur discussion, mais comme à leur habitude leur attention est subitement focalisée sur moi, leurs secrets enterrés quelques heures, le temps de retrouver leur intimité.

Camélia attend ma réponse, une lueur de compassion éclairant ses yeux sombres. Cette fille m'est inconnue et même si depuis trois semaines ses allées et venues sont quotidiennes, je n'arrive toujours pas à m'accommoder de sa présence. Les différences qui nous séparent me troublent et la proximité qu'elle entretient avec 899 me rend d'autant plus mal à l'aise. Comment notre incompatibilité peut-elle être aussi flagrante alors que mon amie, ma semblable, 899, elle, n'a jamais été autant en accord avec quelqu'un ?

Une moue inquiète s'installe sur son visage et je remarque tout juste que je n'ai pas sorti un seul mot.

— Tout va bien. Je cherche encore à comprendre, mais ça viendra.

Camélia hoche la tête et 899 me fait signe de les rejoindre sur le canapé.

Enfin ! Peut-être vont-elles prendre le temps de m'expliquer un peu mieux ce qui se passe. Je jette un coup d'œil dans tous les recoins de la pièce, m'assurant qu'aucun autre intrus ne traîne dans la maison. Il y a quelques jours, David et Simon, deux frères, nous ont rendu visite et leur présence m'a paralysée de peur. Je ne suis pas prête à me lier d'amitié avec des hommes et en croisant leurs yeux identiques, j'ai eu l'impression qu'une montagne d'affection s'en dégageait et qu'elle m'était tout droit destinée. Une immense boule s'était formée au fond de mes tripes lorsque la déception s'était peinte sur leur visage.

Ils me connaissent, c'est indéniable, m'apprécient, c'est une certitude, mais moi, malgré toute la culpabilité qui me ronge d'avoir pris mes jambes à mon cou pour me réfugier dans ma chambre sans un mot, je ne sais rien d'eux, ce ne sont que des inconnus, je ne peux pas faire semblant.

Après avoir fait un rapide état des lieux pour m'assurer que nous sommes seules, je prends place sur le siège en cuir beige, celui qui fait face au canapé où Camélia et 899 m'attendent, l'air sérieux.

— Il faut que l'on parle un peu, 900.

La voix de 899 m'attriste. J'ai l'impression que je suis autant une inconnue pour elle que les autres le sont pour moi.

— Je vous écoute, je souffle, lassée.

Elles échangent un rapide regard et d'un mouvement subtil du menton, mon amie intime à Camélia de prendre la parole.

— Il faut que l'on sache si tu te souviens de quelque chose, 900. Peu importe ce que c'est. Une image ? Un visage ? Un son ? Une odeur ? Peu importe…

Soudain, mon cœur palpite. Je sais d'avance que je vais les décevoir. Aucun souvenir ne me revient. Rien. Pas même une seule seconde de ces derniers mois. Je secoue la tête et je la vois soupirer en frottant son visage fatigué.

— Lorsque tu as vu les jumeaux, tu es partie en courant, parce que leurs visages te disaient peut-être quelque chose ? Tu as peut-être pris peur ?

— Non, je réponds froidement.

Je viens de dire que je ne me rappelais rien. Bon sang, rien c'est rien ! Je ne peux pas faire plus clair !

— Et Ugo ?

Ugo ? J'ai plusieurs fois entendu son prénom lors de leurs discussions. Je me rappelle qu'il était là lorsque j'ai été récupérée à l'orphelinat, mais ni avant ni même en ce jour noir et sombre je ne saurais mettre un visage sur ce nom.

Je secoue de nouveau la tête, les mains tremblantes, le souffle court, les nerfs à vif. Je ne supporte pas cet interrogatoire acharné. Je ne suis pas assez frustrée ? Il faut que l'on me rappelle à quel point je suis perdue ?

— Vraiment, 900 ? Il ne te dit rien ?

— Mais non bordel !

Cette fois, c'est trop ! Je me lève et cherche sur les armoires qui nous entourent, le premier objet à écrabouiller qui me permettrait de me défouler.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Le ton enjoué de Camélia m'agace au plus haut point.

— J'ai dit non, Camélia, je lui réponds sèchement, contenant la rage qui me submerge un peu plus à chaque seconde.

— Tu viens de dire une grossièreté, 900… Je doute que tu l'aies apprise à l'orphelinat.

Je ne comprends pas où elle veut en venir et je me referme un peu plus, faisant les cent pas dans la pièce.

— J'en sais rien ! Tu as déjà dû le dire devant moi une fois.

Je soupire, j'en ai marre, je veux qu'elle parte.

— Je n'ai jamais utilisé ce mot dans cette maison, 900. Du moins, je fais toujours plus attention avec vous…

Un sourire éclaire son visage et je devine où elle veut en venir. Mais ça ne veut rien dire, strictement rien dire.

— Ton inconscient se rappelle ces derniers mois, 900. Tes souvenirs reviendront avec le temps, j'en suis persuadée. Tu n'es pas la fille que tu penses être.

Elle semble si sûre d'elle et pourtant si elle était dans ma tête à ce moment, elle comprendrait, elle saurait que tout est foutu.

Chapitre 5

Ugo

— On se retrouve tous chez moi après nos injections, il faut qu'on établisse un plan, ordonne Camélia depuis la file d'attente.

Voilà maintenant une heure que nous attendons en plein soleil nos traitements mensuels sur le parvis de l'hôpital. Comme chaque premier du mois, nous nous regroupons à la chaîne et patientons comme de vulgaires animaux aux portes de l'abattoir. C'est une mesure obligatoire à laquelle nous ne pouvons échapper. L'épidémie a beau avoir été éradiquée et jugulée à temps, elle n'en reste pas moins susceptible de refaire surface à tout moment.

— Ugo.

Une élégante femme en blouse blanche, les yeux fixés sur ses notes me fait un rapide signe de main pour que je la suive. J'adresse un regard à Camélia et lui confirme ma présence chez elle une fois nos obligations accomplies. Je pénètre le bâtiment et l'odeur clinique du lieu me file un mal de crâne instantané. Ce parfum aseptisé, mélangé à de l'alcool me rappelle de mauvais souvenirs. Joris, son accident.

— Installez-vous ici.

La femme aux cheveux roux pointe du doigt une petite pièce blanche. Elle semble contrariée, perturbée. L'œil fuyant, elle enfile ses gants de latex tout en jetant quelques regards inquiets en direction du couloir.

Qu'est-ce qui lui arrive ?

Les mains tremblantes, elle ferme la porte et ses yeux rencontrent enfin les miens.

— Ugo !

Sa voix est pressante, emplie d'une assurance qu'elle n'avait pas quelques instants plus tôt.

— Je suis le docteure Anand. Je sais que vous êtes proche de 900. Je dois vous parler, nous avons très peu de temps. Où est-elle ?

Ma mâchoire se crispe, mes poings se serrent. Si elle pense que je vais tomber dans son piège.

— Je ne suis pas ton ennemie, poursuit-elle, calmement.

D'un geste maîtrisé, elle retire les gants stériles, et enserre mes mains de ses petites paumes.

— Je ne vous ferai pas cette piqûre.

Même si je me méfie d'elle, je ne peux pas nier ce regard sincère qui étudie le mien avec tendresse.

— Pourquoi ?

Toujours l'un en face de l'autre, ses mains toujours accrochées aux miennes, nous nous observons en silence. Pas un seul bruit extérieur ne vient bouleverser cette quiétude. Quelque chose chez elle m'interpelle, me pousse à lui faire confiance. Je la vois inspirer profondément, sa poitrine se soulevant contre sa blouse immaculée.

— J'ai étudié ce vaccin pendant plusieurs mois.

Son regard se porte rapidement sur la porte et soudain elle se met à chuchoter.

— Ne me demande pas pourquoi. Je n'ai pas trouvé grand-chose, la seule chose que je sais c'est qu'il n'est en rien un remède. Vos traitements ne servent pas à contrer l'épidémie.

Mon pouls s'accélère. Une douloureuse chaleur m'envahit et je sens la rage monter en moi. J'ai chaud, je brûle de l'intérieur. D'une main moite, j'essuie mon visage humide et rouge.

Contiens-toi, Ugo…

— À quoi sert-il ?

Ma voix est étonnamment calme. Ce n'est pas le moment d'extérioriser ma fureur, nous n'en avons pas terminé. Le docteur Anand hausse les épaules avant de s'asseoir sur la seule chaise de la pièce. Le regard dans le vide, elle semble perdue, à bout de force.

— Quelque chose ne tourne pas rond, murmure-t-elle. Le conseil est de plus en plus agité, il mijote quelque chose, Ugo et je ne sais pas quoi. Tu en fais partie, dis-moi ce que tu sais ?

Sa voix est désespérée. J'éprouve rarement de la pitié pour les gens, j'ai tendance à minimiser leur souffrance, mais elle, elle semble réellement abattue. J'ai l'impression qu'elle est une alliée. Une alliée dans cette guerre contre le mensonge, les complots. Qu'elle me comprend mieux que personne. Elle est une adulte et c'est bien la seule à vivre les mêmes incertitudes, la seule à se sentir si impuissante, comme nous.

Seulement, je ne peux pas l'aider, je suis aussi impuissant qu'elle.

— Cela fait bien longtemps que j'ai perdu leur considération, je lui avoue.

Elle se relève, reprenant un peu de force et de nouveau empoigne ma main encore tremblante de rage.

— Nous n'avons pas de temps. Où pouvons-nous nous retrouver ?

— Au hangar ouest, je lui réponds rapidement. Au coucher du soleil, ce soir.

Son regard retrouve son affection quand soudain la porte s'ouvre.

— Docteur Anand, le docteur Shuffler souhaiterait vous parler. C'est urgent. Je prends le relais.

Un homme de ma génération, dont je ne connais pas le nom, pénètre dans la petite salle déjà bien étriquée pour deux.

— Je reviens, me lance-t-elle, tout en partant.

Le garçon ne m'adresse pas un mot. Il paraît timide, peu expérimenté. Sa blouse est deux fois trop grande pour lui et la formation d'infirmier ne semble pas du tout convenir à son caractère froid et effacé.

— On t'a déjà fait ton vaccin ?

Son regard se porte enfin sur moi et avec maladresse il tente d'attraper la fiole sur le plateau en argent.

— Oui, je réponds froidement. Je vais donc y aller.

J'attrape la poignée de la porte.

— Soulève ta manche s'il te plaît.

Surpris, je me retourne et mes yeux se posent sur la seringue logée au creux de ses doigts immobiles. Pour quelqu'un qui paraissait nerveux, il ne tremble pas le moins du monde. Soudain, alors que mes yeux descendent de sa paume jusqu'à ses poignets, je remarque un tatouage. Le tatouage. Quatre points.

J'ai à peine le temps de réaliser que le visage de l'homme dévoile un sourire sadique et dans un geste d'une rapidité foudroyante, il s'empare d'un couteau et se jette sur moi.

Ce connard a mal choisi son jour. Je retiens toute ma haine depuis maintenant un mois. Mon entretien avec le docteur Anand n'a fait que renforcer cette colère qui me brûle tout entier, me consume, me submerge, et qui malheureusement pour lui, me donne la rage de l'anéantir. La lame étincelante m'éblouit un instant et de la paume de ma main, je détourne tout juste son geste, tordant son poignet à la

verticale. Un craquement résonne suivi de son cri rauque. La main disloquée, il retient des larmes tandis que le couteau tinte contre le carrelage blanc.

Alors que je m'apprête à le défigurer de mes poings, des dizaines de cris provenant du couloir renforcent ma transe. Comme possédé, je ne contrôle plus rien. La seule chose à laquelle je pense, c'est retrouver Camélia, les jumeaux et les mettre à l'abri.

Les dizaines de cris se multiplient et maintenant c'est tout l'hôpital qui semble être envahi.

J'attrape le col du garçon et d'un coup de tête je l'envoie valser contre le mur. Son arcade saigne, mais mon attention se porte sur le couteau que je récupère avant de courir en direction du couloir. La scène qui se déroule devant mes yeux est d'une violence extrême. Les hommes de Damien se sont emparés de l'hôpital et toutes générations confondues se font massacrer, torturer, humilier. Mon cœur explose dans ma poitrine, chaque battement résonne dans mes tempes à m'en rendre sourd. Je ne réalise pas ce qui se passe, sans réfléchir je me précipite sur un homme, en train d'étouffer une fille de ses mains. La lame fermement maintenue entre mes doigts vient se loger dans son flanc gauche et il relâche alors son otage, sa douleur faisant écho à celle des autres. Mais c'est trop tard, la jeune fille ne respire plus. Comme si je n'avais pas assez de rage, la vision de cette innocente gisant au sol les yeux vidés de toute vie, renforce encore mon animosité. Un son rauque m'insuffle du courage quand j'enfonce une deuxième fois la lame en plein dans son thorax. Une giclée de sang s'écoule des lèvres violettes de l'homme avant qu'il ne s'effondre au sol, sur sa victime.

Je ne peux pas rester là, je ne peux pas m'attarder sur chaque victime, je dois trouver Camélia. Alors que je traverse le couloir, au milieu des blessés et des cadavres, un coup s'abat sur ma nuque et l'instant qui suit, je me retrouve au sol. La vision floue, je tente de me relever, mais une douleur aux côtes me paralyse. Une immense chaussure de rangers se plante dans mon ventre, me coupant le souffle. Je respire à peine, ne vois plus rien. Des flashs de lumière dansent devant mes yeux. Lorsqu'au milieu de ce flou, je repère de nouveau la chaussure de l'homme, je rassemble le peu de forces qu'il me reste pour l'agripper à temps, avant qu'elle ne m'achève d'un dernier coup fatal. Au moment où le cuir s'accroche à mes doigts, je tire sa jambe d'un coup sec et rapide amenant l'homme face contre terre. Sa mâchoire bute contre le carrelage à ma gauche et à nouveau du sang vient maculer le sol. Il grogne, à moitié sonné, et je profite de son étourdissement pour reprendre mes esprits. Je pousse sur mes

avant-bras et malgré mon buste endolori, j'arrive à me remettre sur mes deux jambes.

Je prends appui contre le mur, la vision encore trouble, le souffle toujours court, maintenant vacillant suite aux coups que je viens de recevoir. Et alors que la lumière du soleil m'apprend ma délivrance certaine, au loin, derrière moi, je reconnais une voix. Du moins au travers de ce cri suppliant et agonisant, je la reconnais. C'est celle de 410.

Bon sang Ugo ! Va-t'en ! Va retrouver Camélia.

J'ose un regard en arrière, malgré ma raison qui me hurle de dégager de là, et lorsque nos regards se croisent, alors qu'il est au sol, un poignard pointé contre sa gorge, je sais que je ne peux quitter les lieux sans l'embarquer avec moi. S'il meurt, je ne me le pardonnerai jamais. J'ai beau le haïr de toutes mes forces, je ne peux devenir aussi impitoyable et laisser cet homme l'achever. Alors j'enjambe les quelques corps qui jonchent le sol, parfois je marche dessus, mes yeux ne quittant pas la détresse de 410, et d'un dernier geste qui me coûte tous les efforts du monde, j'attrape l'assassin par la nuque et lui fracasse le crâne contre le mur blanc.

Sans ménagement, j'attrape le col de 410, et sans m'assurer qu'il a entière possession de ses moyens, le traîne jusqu'à la sortie.

En à peine quelques secondes, nous voilà dehors. Le souffle haché, l'esprit en pause, j'ignore le cri de 410, qui manque de s'effondrer à la vue des centaines de blessés entassés sur les marches de l'hôpital. D'un rapide coup d'œil, je tente de repérer la veste rouge de Camélia dans cet amas de corps et au milieu des râles, des plaintes, et des sanglots. Je prie pour ne pas la voir, signe qu'elle aurait pris la fuite. Sans m'en rendre compte, je crie son nom, d'une voix désespérée, ma main toujours fermement agrippée au col de 410, maintenant muet.

Son poids se fait plus lourd.

Putain, non…

Je me retourne et le corps de 410 est soudain dénué de force. À la limite du malaise, ses yeux se révulsent. Tantôt blanc, tantôt vert. Et bien que j'en aie toujours rêvé, je n'en tire pas la satisfaction escomptée lorsque mon poing vient rencontrer avec puissance sa mâchoire déjà bien amochée.

— Mais qu'est-ce que… ! Aaaaah !

Soudain droit comme un piquet, il reprend ses esprits.

— Il est hors de question que je te porte parce que tu n'es pas

capable de supporter la vue du sang ! C'est clair ?

Il hoche la tête, retenant tout juste un renvoi de son estomac et les yeux dans le vide, sûrement pour ne pas les poser sur ce massacre, il me suit, tel un pantin.

Chapitre 6

Ugo

— Camélia ! Camélia ! Merde, ouvre !

Alors que je tremble de tous mes membres à l'idée qu'elle ne soit pas là, la porte s'ouvre enfin devant le visage tuméfié de ma meilleure amie. Mon corps tout entier se détend, des litres d'air franchissent mes lèvres alors qu'elle se jette dans mes bras.

— Putain, Ugo ! J'ai bien cru que je ne te reverrais jamais.

Ce contact, pourtant si rare entre nous, m'offre tout le réconfort dont j'ai besoin. Presque. Alors qu'elle me caresse le dos, plus pour se consoler elle-même que pour me rassurer, je ne peux m'empêcher de penser à *elle, à* 900.

Je donnerais tout pour qu'elle soit là. Que sa douceur m'apaise. Que sa force de caractère, bien qu'enfouie, soigne la douleur que je ressens à cet instant. Que sa main enveloppe la mienne, que son parfum m'enivre. J'ai tellement de haine en moi, un incendie tout entier irradie chaque parcelle de mon corps et seule elle pourrait l'éteindre.

Lorsque Camélia se défait de notre étreinte, le froid m'enveloppe soudainement. L'endorphine d'après-coup. Le calme après l'adrénaline. Alors qu'elle prend la relève auprès de 410, je pénètre dans son appartement et le nombre de personnes présentes me laisse sous le choc. Une vingtaine de jeunes ont trouvé refuge chez Camélia. Je la retrouve bien là. Les jumeaux viennent tout de suite à ma rencontre et me proposent une cigarette. Alors que je tire sur la tige et m'installe sur un siège, les douleurs de mon corps se réveillent peu à peu.

— Sers-moi un whisky, David, je demande, espérant retenir au mieux mes grimaces.

Alors qu'il me tend son verre, je ne prends pas le temps d'apprécier le liquide et l'ingère en une seule gorgée. Alors que nous encaissons chacun nos blessures dans le silence, je repère 899, au côté de Camélia.

Merde, j'avais oublié qu'elle aussi revenait en ville à l'occasion du vaccin. 900 est-elle là ? Non ! Impossible ! Ils n'auraient pas pris un tel risque.

Je vais pour me lever, mais Camélia me fait signe de ne pas bouger

avant de prendre la parole.

— Ce n'est que le début. Damien et ses hommes ont toujours eu pour projet de nous éliminer.

Les voix s'élèvent au milieu des gémissements. Notre petite assemblée de rescapés s'affole.

— On ne peut pas se laisser faire. Vous les avez vus à l'œuvre. Beaucoup ont perdu la vie aujourd'hui et d'autres sont encore blessés, regagnant comme ils le peuvent leurs appartements dans une terreur sans nom.

Le brouhaha se tait petit à petit et seule la voix de Camélia s'élève dans ce lieu sombre.

— Vous avez le choix. Nous avons pris la fuite ensemble, non sans nous battre du mieux possible. Ceux qui resteront ici à la fin de mes paroles auront un engagement envers nous. Les hommes de Damien nous appellent les « sympathisants » sous prétexte que nos deux générations réussissent à vivre en harmonie et plus encore…

Son regard croise rapidement celui de 899.

— Alors, qu'il en soit ainsi. Nous sommes des sympathisants et fiers de l'être. Maintenant, soit vous partez d'ici et vous demeurez neutres autant de temps qu'il vous sera possible de l'être. Soit vous restez, et alors nous riposterons, à notre manière. Chacun aura son rôle à jouer. Pour ceux qui veulent partir, la porte est ouverte.

Sa voix est calme, mais remplie de détermination. Camélia a tout d'un leader. Rares sont ceux de ma génération à avoir une prestance comme la sienne.

Alors, pour joindre le geste à la parole, elle ouvre la porte de son appartement et les bras croisés, elle attend.

— Ugo. Viens.

Dans ce silence pesant, je me lève, comprenant qu'à cet instant je dois me montrer solidaire, à son côté. Un aîné a toujours reçu un respect privilégié au sein de notre génération. Affirmer ma détermination au côté de Camélia renforcera peut-être leur volonté de rester. Je suis un solitaire, je n'ai jamais voulu rallier des gens à ma cause. Mon combat contre Damien n'a toujours été à mes yeux qu'un duel qui ne regardait que nous. Aujourd'hui, je prends conscience que j'ai eu tort. Il n'a jamais été question de lui et moi. Il a toujours été question d'eux contre nous.

Alors que Camélia réfléchit depuis un mois entier une solution pour cette ville, moi, je n'ai fait que chercheR un moyen de me venger. Je

n'ai songé qu'à ma stupide vengeance alors qu'il s'agit là d'une révolution tout entière.

— Vous avez entendu Camélia. Ceux qui ne sont pas prêts à affronter Damien et ses hommes, rentrez chez vous. Maintenant !

Mon ton est volontairement autoritaire. Je ne souhaite pas d'indécis ici.

Quelques jeunes s'agitent et se lèvent, le regard fixé au sol, les épaules affaissées, honteux de capituler. Je retiens un soupir, mais mes yeux ne peuvent s'empêcher de lancer des éclairs aux lâches qui passent le perron.

Huit quittent l'appartement et je ravale ma déception quand je vois des garçons de ma génération, des frères, si peu courageux. Nous ne sommes plus que douze. J'observe Camélia, toujours adossée au mur de l'entrée, 899 à côté d'elle, 410 sonné et, avachis dans un des sièges du salon, David et Simon, le regard sérieux, mâchoires serrées. Soudain, mon regard s'égare vers le canapé où deux filles de la génération des robots semblent effrayées. Quelque part, derrière leurs yeux hagards, se cache une indignation évidente. Une fois la peur passée, c'est cette lueur-là qui prendra le dessus et s'emparera d'elles. Au sol, deux hommes de ma génération discutent. Eux, je n'ai aucun doute sur leur conviction. Leur regard rempli de rage et leurs silhouettes tendues transpirent la vengeance et je vois d'ici qu'ils seront prêts à tout pour l'obtenir. Enfin, pour finir, mon regard s'arrête sur un visage que je ne connais pas. Chloé, une fille de ma génération que j'avais rencontrée il y a quelques mois en club, lui murmure quelques mots à l'oreille. Cet inconnu m'intrigue. Il n'a pas l'allure d'un objet, mais s'il était de ma génération je le saurais.

Je m'approche alors d'eux, curieux.

— Ugo, tu es vraiment bien amoché.

Alors que Chloé prend la parole, mon regard s'égare vers leurs doigts entrelacés.

Avant même que je ne formule ma question, l'inconnu tend la main.

— Moi, c'est 394 !

Étonnamment, sa poigne est virile et ferme. C'est la première fois que je rencontre un robot avec une telle assurance. D'apparence, du haut de son mètre quatre-vingts, avec sa large carrure et son regard insistant, il a tout d'un homme de ma génération.

Et cet homme-là est amoureux de Chloé.

Plus sympathisant que ça, tu meurs…

— Écoutez-moi tous ! intervient Camélia. On va s'éloigner de la ville quelque temps. Chacun aura son rôle à jouer, je vous le répète. En attendant, allez chercher des affaires chez vous, on se retrouve dans exactement une heure devant le hangar ouest.

Putain ! Le hangar ouest ! Le docteur Anand !

Mon regard se pose au-dehors et le soleil se couche d'ici quelques minutes.

Faites qu'elle soit toujours en vie.

Je suis à quelques centaines de mètres du hangar. La nuit est tout juste tombée et malgré le vent qui hurle contre les arbres, mon attention reste focalisée sur une seule et unique chose. Non pas sur l'atmosphère inquiétante qu'offrent le calme et le silence de cette ville, mais sur la venue du docteur Anand.

Même si je ne la connais pas, je ressens le besoin de la savoir en vie. Comme si elle était la clef de notre combat. J'approche du monstre tout en ferraille que la lune peine à éclairer dans cette obscurité de plomb. Pour ne pas prendre de risques, je décide de contourner le bâtiment, passant par le petit sentier de pierre qui l'entoure. Tapi dans l'ombre, je tente de repérer une silhouette au travers des fenêtres poussiéreuses du hangar. Rien. Pas même le son des graviers ni le craquement d'une branche ne viennent troubler le silence. Seuls les battements de mon cœur semblent résonner au milieu de ce vide.

Alors que je perds tout espoir de la revoir, des bruits martèlent le sol. Une foulée de plus en plus rapide s'approche du hangar. Alors que les pas se font plus bruyants, un souffle éraillé et oppressé les accompagne, avant qu'une silhouette à la chevelure rousse s'élance au cœur du bâtiment.

— Ugo ? Ugo, es-tu là ?

Sa voix est désespérée. Elle tremble, son regard ne cesse de se porter derrière elle.

Soudain, je réalise qu'elle me cherche. Qu'elle est là, apeurée. Portée par le seul espoir de me retrouver. Je réalise qu'elle n'a plus personne. Être un adulte ici ne signifie pas être protégé. Elle est des nôtres maintenant. Elle ne peut compter que sur nous. Alors, je mets un terme à ses souffrances, à son désespoir, et pénètre dans le hangar. Quand ses yeux croisent les miens, un soulagement déchirant remplace ses larmes. Elle pense que je peux l'aider. Et je l'aiderai.

Chapitre 7

900

— Écoute, 900.

899 a la lèvre fendue d'une entaille d'un rouge presque noir. D'immenses cernes violacés encerclent ses yeux d'habitude si beaux. Mais ce n'est rien. Rien, comparé à Camélia et son visage bouffi. Je manque de vomir à la vue des marques qu'elle porte sur ses articulations. La peau de ses doigts est déchirée à plusieurs endroits et le sang ne semble pas vouloir s'arrêter de couler sur la moquette. J'observe chaque gouttelette s'écraser une à une au sol. Comme un sablier se déversant, d'une insupportable lenteur.

— Je vais avoir besoin de toi. Tu dois me faire confiance.

Le regard de mon amie est empli d'une détresse déchirante. Je ne l'ai jamais vue dans un état pareil. Je crois que je lui dois au moins d'être attentive.

— Tu dois mettre tes problèmes de côté. Je t'ai laissée un mois ! Un mois entier pour te remettre de tes souffrances. Maintenant, j'ai besoin de toi. Nous avons tous besoin de toi.

Elle tente de capter mon regard et lorsqu'elle y parvient, un immense choc vient m'opprimer la poitrine. Comme si une masse venait de fendre mon cœur entre deux battements. À contretemps. Ses magnifiques yeux expriment une infinité de supplications. Bien qu'elle se tienne droite, j'ai l'impression que tout son être est à genoux et qu'il m'implore de me réveiller.

Et je crois que je me réveille. Pour la première fois depuis un mois, mon pouls s'emballe pour autre chose que pour mes peurs, mes doutes. Pour la première fois depuis mon arrivée en ville, du moins celle dont je me souviens, je prends conscience de mon égoïsme. Je mets la parole de mon unique amie en doute alors qu'elle est la seule à pouvoir reformer le puzzle de ces derniers mois. Elle est la seule qui ne me trahira jamais.

— Nous avons tous subi une attaque aujourd'hui, 900. Nos deux générations ! Tu n'es pas la seule à souffrir. Ni à porter des marques de torture.

Ses doigts effleurent mon cou meurtri. Bien que je ne me rappelle pas ce moment, ma peau ne peut s'empêcher de frissonner au contact

de la sienne. Comme si mon esprit oubliait, mais que mon corps lui, savait. Il savait tout.

— Tes souvenirs reviendront. Mais pour l'instant, tu es avec nous. Tu fais partie de ce combat. Camélia et d'autres de nos deux générations viennent d'emménager aux abords de la ville. Cette nuit, dans une heure, ici, dans cette maison, nous nous réunirons tous. Il faut que tu sois là. Et surtout, ne prends pas peur. Dépasse tout ça, pour moi. Accueille chaque personne sans crainte, ne les ignore pas. Redeviens mon amie.

Prononcés d'une voix tremblante, au bord des sanglots, ses derniers mots s'infiltrent au plus profond de mon être. Ils me brisent le cœur.

Redeviens mon amie…

Alors, après une grande inspiration, je la prends dans mes bras. Peu importe si ce contact est trop intime ou si la régente le trouve inconvenant pour des filles de notre éducation. L'envie de cette étreinte me brûle depuis que ses yeux ont capté les miens et je me promets alors, de toutes mes forces, de redevenir son amie. Non pas dans un mois, ni même demain, mais maintenant.

Chapitre 8

Ugo

Je m'arrête un instant devant le perron de cette maison. La même devant laquelle je retenais toute ma colère, il y a maintenant un mois. Je sais qu'elle est à l'intérieur, sûrement recluse dans l'une des chambres et je donnerais tout pour savoir à quoi elle pense en ce moment même.

Les jumeaux me regardent un instant, alors pour ne pas éveiller leur pitié, je me remets marche et pénètre à l'intérieur sans même annoncer notre venue. Lorsque je m'engage dans le salon, j'ai l'impression que cette maison est inhabitée. Je ne peux pas croire que 900 y vive depuis maintenant un mois. Les meubles sont impeccables. Pas un seul pli ne vient déformer le canapé.

Tout le monde est là. Camélia, 899, 410, 394, Chloé et Stefan — les deux fortes têtes de ma génération —, quelques jeunes femmes. Tout le monde, sauf elle. Le docteur Anand se tient derrière Simon et David, son immense mallette de cuir solidement serrée contre sa poitrine.

Lorsque je l'ai retrouvée au hangar il y a maintenant deux heures, elle semblait soulagée bien qu'encore en panique. Elle est médecin, elle a été formée pour gérer les situations de crise, mais c'est la première fois qu'elle se retrouvait au cœur de l'une d'elles. Elle est en état de choc, elle le sait, elle me l'a dit. C'est une réaction courante qu'elle surmontera plus vite qu'elle ne le pense. Elle n'a pas le choix. Elle a tenté de sauver bon nombre de victimes à l'hôpital, mais elle a été forcée d'abandonner la majorité d'entre elles lorsque les hommes de Damien se sont mis à fouiller les lieux.

Très vite, le groupe s'est rassemblé au hangar, comme prévu. Sans bruit, nous avons quitté la ville dans deux cars différents. L'un menant jusque cette maison. L'autre nous déposant devant ce qui sera notre nouveau foyer. Chacun s'est approprié une maison de la même rue. Dissimulant du mieux possible ses traces. Heureusement, le choc que nos générations ont subi s'est légèrement effacé, laissant place à une infinité de questions. Les voix s'élèvent sans crainte dans la pièce. Chacun donnant son opinion sur les démarches à entreprendre.

Chaque mot que je perçois est flou et inaudible au milieu du brouhaha. Chaque mot, sauf ceux-là.

— Est-ce que tout le monde est là, 899 ?

Ses mots. Les *siens*.

Sans attendre, mon regard se dirige à ma droite, vers la cuisine. Sur elle. 900.

Elle est là.

Adossée contre le bar.

Elle a beau avoir chuchoté ses mots à plusieurs mètres de moi, ils me sont pourtant parvenus comme s'ils m'avaient été glissés à l'oreille.

Elle est magnifique, merde.

Habillée tout en noir, elle serait presque invisible dans cette assemblée tachée de sang, pourtant je ne vois qu'elle. Alors que 899 acquiesce, 900 se retourne, balayant la pièce du regard jusqu'à s'arrêter sur moi. Une montée d'adrénaline vient pulser dans mon corps. Elle n'a plus ce regard de mépris. Seule la curiosité force les traits de son visage. Elle me fixe, intensément. Et alors que ses joues se teintent de rose, son regard prend la fuite avant qu'elle ne quitte la pièce.

Bordel.

Il faut que je me reprenne.

J'inspire un instant, impassible face au regard des jumeaux.

Tout le monde est présent, presque. Camélia ne le sait pas encore, je n'ai pas eu le temps de lui faire part de mes découvertes, de nos nouveaux alliés. Même s'ils me semblent imprévisibles, leur haine envers Damien suffit à les faire accepter dans nos rangs. David a pris la peine de les prévenir avant notre départ, pendant que Simon rassemblait ses affaires et les miennes par la même occasion.

Je garde beaucoup trop de choses pour moi, ces dernières semaines, autant de nouveaux éléments gardés secrets qui rendront Camélia folle de rage lorsque je trouverai le moment de les lui révéler. Alors que l'assemblée se calme, attendant que quelqu'un décide du plan à suivre, trois coups se font entendre à la porte. Sans attendre, quatre silhouettes, elles aussi amochées, pénètrent fièrement dans le salon.

Fred, le propriétaire du SimpleKing, ouvre la marche, ses trois acolytes Rob, Stan et Mickey fièrement dressés derrière lui, comme à leur habitude. Bien qu'ils aient dix-sept ans tous les quatre, leur orgueil et leur assurance envahissent la pièce, rendant l'atmosphère pesante pour les robots. 410 frotte ses mains l'une contre l'autre, 899 adresse un regard curieux et paniqué à Camélia, qui elle, m'interroge

d'un haussement de sourcil.

Il est temps pour moi de prendre la parole.

Je quitte le mur contre lequel j'étais adossé, en retrait, et me positionne devant la cheminée, les bras croisés contre mon torse, face à toute cette assemblée muette et impatiente.

— Voici Fred, Stan, Rob et Mickey. Ils sont avec nous.

Fred ricane un instant et j'aimerais lui en coller une pour son attitude hostile. Il ne me fait pas peur, loin de là. Je sais que c'est une attitude qu'il se donne, mais c'est ce genre de comportement qui force la méfiance et ici, nous n'avons pas besoin de douter les uns des autres.

— C'est ici que nous allons vivre jusqu'à nouvel ordre. Le quartier est à trente minutes de la ville, ici, nous serons en sécurité. Avant toute chose, je tiens à vous dire que nous n'accepterons aucune traîtrise. Ceux qui rejoindront le camp de Damien…

— On les détruira sans aucune pitié !

Stefan se lève et inspecte les visages un à un. Lui qui était encore muet il y a deux heures, dans l'appartement de Camélia, avachi contre le mur au côté de Roger, extériorise enfin sa haine. Avec peut-être un peu trop d'ardeur, il ne connaît pas encore la fragilité de l'autre génération, mais je n'aurais pas mieux décrit que lui ma pensée.

— C'est à peu près ça, je poursuis tout en lui adressant un signe de tête pour qu'il se rasseye. Demain, David, Simon, Stefan et Roger, Fred, Stan, Rob et Mickey, vous m'accompagnerez en ville. Nous ne sommes qu'une vingtaine et même si c'est déjà beaucoup, nous devons nous allier à plus de monde encore. Je suis persuadé qu'une centaine de jeunes sont reclus chez eux, terrifiés à l'idée de sortir quand d'autres cherchent à se venger. Peu importe les générations, récupérons un maximum de monde et éloignons-les de Damien et ses hommes. Il y a ici plus d'habitations qu'il n'en faut. En attendant, je vous présente le docteur Anand.

La petite silhouette rousse, toujours agrippée à son cartable, s'avance à son tour et se positionne face à moi. Lorsqu'elle prend la parole, j'ose un regard vers la porte de la cuisine, là où je m'interdisais de regarder lors de mon bref discours. *Elle* n'est plus là, mais je crois entendre des bruits de verres et de bouteilles dans l'autre pièce, signe qu'elle n'a pas totalement pris la fuite.

— Je suis médecin et également de votre côté. Je ne comprends pas ce qui arrive, ni même pourquoi autant d'horreur se déchaîne, mais ce que je sais c'est que je suis décidée à trouver des réponses. J'ai apporté

tout ce qu'il faut avec moi pour nettoyer vos blessures, je vous attendrai dans la salle de bains et…

Je n'écoute plus le docteur Anand, trop préoccupé par les quelques bruits qui me parviennent de l'autre côté. Toute l'assemblée est focalisée sur le docteur, et sans comprendre comment j'en suis arrivé là, je me retrouve devant la cuisine, dans l'embrasure de la porte, à *l'*observer, *elle*, 900.

Elle ne m'a pas remarqué. Ou peut-être que si, vu la tension soudaine dans ses épaules. Lentement, pour ne pas la brusquer, je pénètre dans la cuisine et referme la porte derrière moi.

Face au plan de travail, elle sort des verres du placard, des bouteilles d'alcool, de bière et de jus de fruits. La nuit va être longue, et je soupçonne 899 de lui avoir attribué cette tâche pour l'éloigner un peu de toute cette agitation.

Je m'avance encore, maintenant à quelques centimètres d'elle.

Qu'est-ce que tu fous, Ugo ? Tu veux lui faire peur ou quoi ?

— Salut… je murmure pour annoncer ma présence, même si je pense avoir déjà été repéré.

Un léger sursaut la traverse, puis elle se retourne, le dos collé au plan de travail.

Chapitre 9

900

L'homme au regard déstabilisant est là, dans la cuisine. Je ne me suis pas retournée et pourtant je sais que c'est lui. Comme pour me donner une contenance, je sors des verres plus qu'il n'en faut et les dépose maladroitement sur le comptoir de la cuisine. Ses pas sont lents et discrets, j'ai l'impression qu'un animal m'observe comme si j'étais sa proie. C'est l'effet que ça me fait et pourtant je sais au plus profond de moi que je n'ai rien à craindre.

Pourquoi ? Je n'en sais rien.

Soudain, sa voix rauque et grave me fait sursauter.

— Salut…

Prends sur toi, 900. Oui, c'est un homme, oui il n'est pas de notre génération. Mais 899 te l'a promis, tu n'as rien à craindre, ils sont différents, mais dans ton passé, tu les as appréciés.

J'inspire longuement et me retourne.

Il est immense, non, peut-être pas à ce point, mais il est très grand.

Son regard est particulier. Timide ? Non. Tendre ? Je crois…

Cette lueur affectueuse me perturbe un instant, mais je ne dois pas me démonter.

— Salut, je lui réponds dans un murmure inaudible.

Sa large main se pose sur son crâne et vient caresser ses cheveux courts et noirs.

— Je sais que tu ne te souviens plus de moi… Mais moi, si. Et je crois que j'ai besoin de te demander quelque chose.

Son autre main vient triturer ses cheveux. Il semble en plein dilemme, en plein combat intérieur. Il marmonne quelques mots pour lui-même que je comprends à peine tandis que moi, je reste muette, murée dans un silence gêné.

— Putain, Ugo… Qu'est-ce que tu fous, balbutie-t-il entre deux inspirations.

Oh… C'est donc lui, Ugo.

Soudain, il s'approche de nouveau et poursuit :

— Me laisserais-tu faire quelque chose, 900 ?

Lorsqu'il prononce mon nom, j'ai comme un électrochoc. Je ne le connais pas, mais à son intonation, à sa voix torturée lorsqu'il énonce ces trois chiffres, je prends soudain conscience de la réalité de mon black-out. Oui, il me connaît, peut-être trop bien, même.

Il attend, la mâchoire serrée. Je ne sais pas ce que je dois dire. Oui ? Non ?

Pourtant, je sais que je peux lui faire confiance, quelque chose chez lui inspire la sécurité, alors sans réfléchir davantage, je hoche timidement la tête, mes yeux ancrés dans le bleu des siens.

Soudain, il s'avance plus encore, et d'un geste tendre et assuré il dépose une main contre ma nuque, l'autre au creux de mon dos, et plaque mon corps tout entier contre le sien, et ce, à une vitesse presque ralentie. Je crois qu'il me laissait le temps de le repousser, d'objecter, de m'enfuir. Ce que je ne fais pas. Lorsque nos deux corps sont pressés l'un contre l'autre, mon cœur explose dans ma poitrine. Comment puis-je laisser un homme dépasser cette barrière que je pensais infranchissable ?

Mon visage est enfoui contre son torse et je me surprends à inspirer longuement. Je sens le rouge me monter aux joues, mais je reste immobile, stoïque, les mains contre mes flancs, entre les bras d'un homme que je ne connais pas et qui pourtant ne me fait pas peur.

Je me revois étreindre 899, lorsqu'elle était anéantie, les joues baignées de larmes, et que son besoin de réconfort m'avait submergée entièrement. Même si la détresse de cet homme n'est pas aussi flagrante, qu'il dégage plus de fureur et de frustration que de tristesse et de peine, je comprends que lui aussi a besoin de réconfort.

Alors, j'abandonne mes mains ballantes et l'entoure de mes bras.

Soudain, il resserre son étreinte et un hoquet de surprise m'échappe.

Je ne sais pas combien de temps nous restons ainsi, blottis l'un contre l'autre, mais finalement il se détache, lentement. D'une main, il replace une mèche échappée de ma queue-de-cheval et me murmure un merci avant de quitter la pièce, me laissant seule, sous le choc.

Chapitre 10

Ugo

Je ne sais pas ce qui m'a pris. Pourquoi ai-je réclamé ses bras ? Elle qui est déjà assez paniquée de ne pas recouvrer ses souvenirs, elle qui ne sait même plus qui je suis. J'aimerais frapper contre un mur, détruire Damien de mes poings. Je ne contrôle plus mes émotions. Ni ma fureur, ni ma haine, ni ma frustration, ni ma peine.

Bordel ! Ressaisis-toi, Ugo !

J'inspire profondément et croise le regard curieux de Camélia. Elle et 899 sont bien les seules à se demander ce qui a bien pu se passer dans cette cuisine entre 900 et moi. J'ignore leurs coups d'œil curieux et me reconcentre sur notre assemblée de sympathisants. Le docteur Anand a terminé son discours et quelques blessés s'affairent déjà dans la salle de bains du premier étage.

— J'aimerais venir avec vous demain.

D'abord, je vois deux mains entrelacées avant de me confronter au regard déterminé de 394, Chloé m'adressant à son tour un sourire d'approbation.

— Tu t'en sens capable ? Nous risquons de tomber sur des hommes de Damien, je lance au garçon qui vient de me tirer de mes pensées.

— Il sait se battre, le défend Chloé. Si tu l'avais vu à l'hôpital, tu n'aurais aucun doute, Ugo.

Je plonge de nouveau mon regard dans celui du robot. J'ai envie de sourire quand je vois la différence entre cet homme et 410. Ils n'ont rien en commun. L'un est un guerrier loyal, l'autre un animal fourbe et sans défense. C'est sans aucune hésitation que j'accepte. 394 me tend alors sa main, et je la lui empoigne.

— Nous avons pris possession de la maison aux briques rouges au coin de la rue. Je serai prêt dès 6 heures du matin, demain.

— Nous partirons à 8 heures. Rejoins-nous ici.

Chloé m'adresse un sourire et tous deux prennent la direction de la sortie. Alors que Camélia s'avance vers moi, un verre de whisky à la main, je ne peux m'empêcher de remarquer l'autre dans celle de 899.

— Tiens. C'est pour toi.

Sans hésiter, j'attrape le verre qu'elle me tend et le descend d'une traite.

— Il faut qu'on parle, je murmure. Seule à seul.

899 détache sa main un peu trop brusquement et m'adresse un sourire poli avant de quitter le salon.

— Est-ce qu'il y aurait un endroit plus calme, Cam ?

Je désigne les dizaines de sympathisants tout autour et non sans soupirer, elle m'entraîne à l'étage, jusqu'à un petit bureau où seules deux chaises et une table daignent meubler la pièce.

— Il ne se passe rien entre 899 et moi, Ugo. Enfin, tu me connais par cœur, tu sais qu'elle me plaît, elle me plaît vachement, putain ! Mais je ne vois pas en quoi ça te poserait problème.

J'ai envie d'éclater de rire, mais je me retiens. Je la laisse parler quelques secondes et me décide enfin à l'interrompre lorsque ses paroles s'emballent.

— Je ne venais pas pour parler de tes histoires d'amour, Cam.

— Oh…

Elle sourit.

— C'est plus sérieux que ça.

J'inspire profondément. Je crains qu'elle ne soit pas ravie des révélations que je compte lui faire. Mais ma loyauté a des limites. Même si certaines paroles doivent rester sous silence, quand la personne même à l'origine de ces confessions ne se souvient de rien, je me dois de les mettre en lumière. D'autant plus dans un contexte aussi critique.

— 900 travaillait pour la régente.

— QUOI ?

Camélia écarquille les yeux, à les faire sortir de leurs orbites.

— De quoi tu parles, Ugo ?

J'inspire profondément et lui fais signe de s'asseoir, tandis que moi, je reste debout. Elle s'exécute, bien trop préoccupée par mes révélations que par le fait de ne pas pouvoir tenir en place.

— Ce n'est pas sa faute, Cam. Elle le faisait sous la contrainte. Leur régente, à l'orphelinat, a obligé 900 à se rapprocher de nous, à nous étudier.

Un petit cri lui échappe, mais elle le retient aussi sec, ne voulant pas

couper mon élan.

— Quand elle a tenté de résister, le lendemain même 899 se faisait agresser par un de ses sbires.

— Tu… tu veux parler de celui qui a ravagé son appartement ? Celui qui a lâchement attaqué 899 ?

Je la sens bouillir de l'intérieur. Son visage devient rouge et ses mains tremblent. Je ne m'arrête pas à ses réactions. Camélia est bien la seule ici à posséder un calme et un self-control sans faille.

— 900 a donc continué son enquête et a dû rendre service à de nombreuses reprises. Le soir du bal, elle devait récupérer quelque chose pour la régente. Je l'ai suivie. C'est ce soir-là que j'ai su. Ce soir-là qu'elle a blessé Damien.

Une forte inspiration gonfle sa poitrine, mais elle reste silencieuse, pressée que je termine.

— Il y a des passages souterrains dans la ville, l'entrée est dans la buanderie, sur la rue principale, 900 avait une clef. Je l'ai suivie durant de longues minutes jusqu'à ce qu'elle pénètre une pièce remplie de livres et d'objets en tous genres. Je n'ai pas eu le temps de voir ce qu'elle observait ce jour-là, mais j'ai vu dans son regard qu'elle était apeurée, choquée. Je suis sûre qu'elle y a vu quelque chose d'important, de grave, Cam.

Soudain, mon amie, qui retenait du mieux possible sa rage, se lève, pointant contre mon torse un doigt accusateur.

— Putain de merde, Ugo ! Tu sais ça depuis plus d'un mois ? Alors que je galère à trouver des solutions, que j'essaye de démêler toute cette histoire. La fureur de Damien, l'impassibilité du conseil, le lavage de cerveau de 900 ! Parce que oui Ugo ! C'est forcément un lavage de cerveau ! Tu ne peux plus le nier maintenant ! Tout prouve qu'elle en savait trop ! Beaucoup trop ! Merde, mais t'es inconscient !

— Je sais, Cam. Je n'ai pas voulu le voir. J'ai gâché un temps précieux, mais depuis le début tu as raison. Je crois que 900 savait trop de choses et que la régente a réussi, par je ne sais quel moyen, à lui effacer ses souvenirs.

Elle se rassoit, contenant de nouveau la rage qui la submerge.

— T'es qu'un sale con, Ugo.

Je ne dis rien, me tais. S'il y a bien une personne qui a le droit de parler sur ce ton, c'est bien Camélia. Et pour le coup, je ne peux pas la contredire. J'étais tellement emporté par ma haine de cette femme, par ma fureur contre Damien, que je n'ai pas vu plus loin que ma

vengeance.

— Dis-moi que tu as cette clef, souffle-t-elle rageusement.

— Pas tout à fait. Mais c'est tout comme.

Un sourcil interrogateur déforme son regard déjà trop énervé. Si je lui dis, elle risque de ne plus avoir le sang-froid que je lui connais, mais si je me tais, je retombe dans le mensonge.

— Viens avec moi.

Sans plus attendre, je lui empoigne le bras et c'est sans protester qu'elle me suit. Je sors du bureau rapidement et ouvre toutes les chambres du premier étage jusqu'à atteindre la pièce où il se tient, non sans gémir de douleur, sur son lit.

— 410. Donne-moi la clef.

Camélia m'adresse un regard curieux, rempli d'appréhension. Je crois qu'elle comprend.

— Ugo, reviens plus tard, il souffre beaucoup de ses blessures, murmure le docteur Anand, que je n'avais pas vue en pénétrant dans la chambre.

— 410 ?! je répète avec plus de sévérité.

Une longue plainte s'échappe de ses lèvres de traître.

— Je ne vois pas de quoi tu parles… il murmure, les joues rougies par l'embarras.

— Ce badge, cette petite carte magnétique que je t'ai vu récupérer dans ma veste, au retour de l'orphelinat. Dans toute cette agitation, ça aurait pu passer inaperçu, mais pas avec moi, 410. Sache juste qu'à ce moment-là, tu étais le cadet de mes soucis. Aujourd'hui, c'est autre chose. Alors je ne le répéterai pas deux fois. Où est la clef ?

Je le vois fermer les yeux un instant. Je n'ai pas beaucoup de patience, mais je reste de marbre. C'est déjà en partie ma faute si ce mois entier a été vain, si pendant des semaines j'ai laissé mes amis patauger alors que des éléments auraient pu leur apporter des réponses, ou du moins, de l'espoir.

Même si j'ai gardé 410 à l'œil et que le fait qu'il soit en possession de cette clef a considérablement pesé dans la balance lorsqu'il était question de le sauver la veille, il n'empêche que mon attention était focalisée sur ma petite guerre personnelle.

Aujourd'hui, je comprends tout juste que ce combat est plus grand, au-delà de ce que l'on imagine et qu'il est temps de rattraper notre

retard.

— 410 ! s'énerve Camélia. Parle !

— OK, d'accord !

Le robot s'assoit dans son lit, tenant ses côtes bandées par le docteur Anand.

— Elle est chez moi, grogne-t-il de douleur. Sur l'étagère de mon salon. Vous la trouverez dans le petit livre à la reliure bleu nuit.

Camélia s'avance rapidement vers lui, mais je la bloque d'une main. Ça ne l'empêche pas de murmurer ces quelques phrases :

— Pour l'instant 410, tu restes ici. Mais tu auras à t'expliquer très vite. J'espère que tout ça a un putain de sens !

Puis elle sort de la pièce, non sans claquer la porte.

Aussitôt, je pars à sa poursuite et lui attrape le bras pour l'intercepter avant qu'elle ne m'échappe.

— Pas maintenant, Ugo. S'il te plaît.

Chapitre 11

900

— Merci d'avoir été présente ce soir. Je sais que c'est un effort considérable pour toi.

Mon amie se tient dans la cuisine, sur le tabouret du bar, une bière logée au creux de sa main. Bizarrement, je n'ai pas ressenti la même peur que lorsque les jumeaux ont débarqué il y a quelques semaines. À ce moment-là, j'étais encore sous le choc. Aujourd'hui, malgré le fait que ces visages m'étaient inconnus, les côtoyer ne m'a pas perturbée. Comme si mon corps et mes réactions étaient habitués à leur présence.

— Je n'ai pas eu l'impression d'avoir fait un effort, 899. Au contraire, je crois que je ne peux plus vivre ainsi. Cette quarantaine n'est pas bonne pour moi. Je me sens capable de fréquenter ces gens et même de les connaître.

Le souvenir d'Ugo et moi dans la cuisine me revient immédiatement en tête. Je tente de chasser cette image, mais elle persiste avec obstination.

— Alors, repars de zéro, 900. Réapprends à les connaître. Ils en valent le coup.

Elle m'offre un sourire qui se veut confiant et je le lui rends à mon tour.

Presque tout le monde a quitté la maison. Il ne reste plus que 899 et moi dans la cuisine. 410, lui, est à l'étage avec le docteur Anand, et Camélia est dans le salon, accompagnée de deux de nos sœurs que je ne connais pas.

899 m'a beaucoup parlé de 410. Selon elle, nous étions très proches, très amis, et lorsque je l'ai vu ce soir, agonisant, je n'ai pu réprimer un pincement au cœur, signe que j'étais triste. Je crois que son regard a croisé le mien. Trop rapidement pour que je puisse déceler son expression. Je sais juste que l'image de ce garçon, se tordant de douleur, était trop horrible pour que je l'observe davantage.

— Veux-tu une bière ? Je crois que tu aimais ça finalement.

Une petite étincelle amusée anime ses yeux et c'est la première fois que 899 semble enjouée à l'idée de partager un moment avec moi. Je n'ai pas été facile ces dernières semaines et je crois qu'elle désire

retrouver cette complicité qui, selon ses dires, nous unissait tant.

— Avec plaisir ! je ricane.

Sans attendre, elle me tend la petite bouteille en verre qu'étonnamment je vide avec facilité.

— Allons au salon. Nos sœurs sont encore sous le choc. Personne n'a pris le temps de leur parler.

Alors que nous les retrouvons, le visage des deux filles m'opprime la poitrine. J'ai l'impression de me voir en elles, de me voir moi, il y a encore deux jours. Nous nous asseyons sur le canapé en face d'elle et le silence est soudain pesant.

— Moi c'est 899 et elle c'est 900. Nous n'avons pas encore fait les présentations, murmure mon amie sur un ton qui se veut rassurant. Et Camélia, elle je pense que vous la connaissez déjà un peu plus.

L'une d'elles, à la peau caramel et aux longs cheveux frisés, sourit à son tour avant de prendre la parole.

— 682. Je suis 682 et voici 681.

681 est plus calme, visiblement plus choquée que son amie. Sans arrêt, ses mains blanches presque translucides traversent sa chevelure blonde au carré. Elle est d'une maigreur alarmante. Je crains qu'au-delà des derniers événements, la réinsertion en elle-même n'ait pas été une partie de plaisir.

— Je sais que tout ceci vous semble totalement surréaliste pour l'instant, mais il faut qu'on se serre les coudes. Ici, on est en sécurité, poursuit mon amie en accrochant les yeux noisette de 682.

En entendant leur prénom, une question me brûle les lèvres. J'aimerais me retenir de la poser, mais mes paroles dépassent ma propre pensée. Je ne sais pas pourquoi je pose cette question.

— Connaissez-vous 700 ?

Le regard de 681 quitte enfin ses chaussures et se plante droit dans le mien. 899, elle, se retourne brusquement, les yeux écarquillés de surprise.

— Bien sûr qu'on la connaît, elle était de notre dortoir ! Tu sais où elle est ?

— Non enfin… Je ne sais pas pourquoi j'ai posé cette question.

— Ça fait plusieurs mois qu'elle a disparu. Je crois qu'on ne la retrouvera plus, poursuit 682 en s'affalant contre le canapé. Je peux prendre une chambre ? Avec 681 je crois qu'il est temps pour nous de

dormir.

899 hoche la tête, je me lève à mon tour, mais elle m'attrape le bras, me forçant à reprendre place sur le canapé. Nos deux sœurs quittent le salon et accèdent au premier étage, non sans traîner des pieds, submergées par la fatigue.

— Tu te souviens de 700 ?

Camélia, absorbée dans ses pensées, daigne se réveiller enfin.

— Quoi ? Un souvenir ?

J'inspire profondément. Même si je suis ravie de leur montrer une amélioration, pour moi tout reste noir. Obscur. Cette question était machinale, non réfléchie. Aucun souvenir, pas même un visage ni une situation n'accompagnait ma pensée.

— Non. Pas vraiment. J'ai juste ressenti le besoin de savoir si elles la connaissaient. Je ne saurais pas dire pourquoi. Ni qui est cette fille.

— C'est un très bon début, murmure mon amie, un immense sourire aux lèvres.

Chapitre 12

Ugo

Le soleil est levé depuis une heure. Assis derrière le volant du car, je jette un œil à David qui lui, conduit l'autre véhicule stationné à côté. Nous venons tout juste de récupérer les hommes présents la veille et sommes prêts à recruter le maximum de sympathisants.

Nous nous sommes fixé cinq jours entiers pour agrandir nos rangs, au-delà nous risquons de subir une nouvelle attaque. Damien et ses hommes ont beau être nombreux, ils ont besoin de temps pour planifier leurs raids. Un mois entier leur a été nécessaire pour semer le chaos de la veille. Nous savons que les jours à suivre risquent d'être calmes, mais pour combien de temps ?

Nous n'avons pas le choix, nous devons être prêts, et ce, le plus vite possible.

Alors que David m'adresse un regard, signe que nous pouvons partir, j'enclenche le contact, prêt à reprendre le chemin de la ville, dans la gueule de loup, plus déterminé que jamais.

— Attendez !

Camélia, le souffle court, s'élance à notre poursuite sur la rue principale de notre nouveau quartier, tapant contre la carrosserie du car. Je la repère dans mon rétroviseur et inconsciemment mes mains enserrent nerveusement le volant. *Il y a un problème ?*

D'un geste brusque, je tire le frein à main et le véhicule crisse sur le bitume. Arrivée à notre hauteur, elle ouvre la porte et se hisse sur la première marche du car.

— 900 et moi allons en ville, tu nous emmènes.

— Pardon ?

Mon ton est menaçant. Son regard a beau me lancer des éclairs, il ne m'impressionne pas.

— Ugo, je sais pas si tu as capté, mais ça n'avait rien d'une question. Alors je répète, 900 et moi allons en ville.

Soudain, furieux, j'éteins le contact et attrape Camélia trop fermement, la menant hors du bus, loin des oreilles indiscrètes.

— Je peux savoir quelle connerie te passe par la tête, Cam' ? Tu

peux emmener qui tu veux ! 410, 899, mais 900, tu la laisses en dehors de toute cette merde ! C'est clair ?

D'un coup d'épaule, elle tente de se dégager, en vain.

— Merde, Ugo ! On est tous trempés, là-dedans ! Tu n'es pas le seul dans ce combat ! Elle a peut-être perdu la mémoire, mais elle n'est pas idiote et encore moins invalide ! C'est elle qui a demandé à me suivre, alors si tu refuses qu'elle m'accompagne, va le lui annoncer toi-même !

D'une main rageuse, je triture mes cheveux déjà bien désordonnés, au bord de la crise de nerfs.

— Où allez-vous ? je demande, mâchoire crispée.

Camélia m'adresse un regard exaspéré. Elle m'en veut encore et pour être honnête je n'en ai strictement rien à foutre. Ce qui me préoccupe pour l'instant, c'est ce qu'elles comptent faire en ville.

— Les souterrains.

— Putain, Cam ! Damien connaît l'existence de ces souterrains ! Vous pourriez le croiser ! Peut-être même que ses hommes ont déjà réussi à forcer la porte !

— Alors, viens avec nous, si c'est ce qui te fait peur.

Je hausse les sourcils, stupéfait de sa désinvolture.

— Parce que tu pensais que j'allais vous laisser y aller seules ?

Les poings serrés, je me retiens d'exploser de fureur.

— Pas une seule seconde.

Soudain, la petite silhouette de 900 se dessine dans la rue. Sa démarche est décidée et pas le moins du monde hésitante. Je n'arrive pas à détacher mes yeux des siens. Elle s'efforce de ne pas les détourner, mais je sens qu'elle est sur le point de capituler. Sa timidité me fait sourire, mais aussitôt je reprends conscience de ce qui nous attend et mon regard se durcit sans même que je le contrôle. 900 en ville, à deux pas des hommes de Damien.

Bordel…

Alors que nous stationnons dans le hangar, non sans avoir vérifié que la voie était libre, chacun se prépare à effectuer sa tâche.

Fred, Stan, Rob et Mickey partent à la recherche de tous les clients du SimpleKing et de leurs amis communs. Simon, David et 394 s'affairent à déloger les robots reclus dans leur appartement et à les

convaincre de rejoindre notre mouvement. Stefan et Roger, eux, se chargent de faire passer le mot aux leaders de notre génération pour plus de soutien. Aujourd'hui, nous ne pouvons effectuer que deux allers-retours, aussi nous prévoyons plusieurs rendez-vous au hangar ouest cette semaine. En fin de journée, au coucher du soleil, là où les allées et venues seront les plus discrètes.

Camélia et 900 sont prêtes à faire une descente dans l'appartement de 410 et à mettre la main sur cette clef. 900 ne se souvient de rien et je soupçonne Camélia de ne pas y être allée par quatre chemins hier. La connaissant, elle a dû lui faire part de chacune de mes révélations, forçant 900 à se rendre à l'évidence : elle a un rôle majeur dans tout ce chaos. Un rôle que j'aurais préféré lui éviter.

Elle et moi n'avons pas échangé un seul regard de tout le trajet. J'ai passé la demi-heure le pied à quelques millimètres du frein, prêt à faire demi-tour à tout moment. Alors qu'il ne reste plus que nous trois et que je prie pour que mes nerfs à vif ne perturbent pas ma mission, je prends enfin la parole :

— Je sais que vous souhaitez découvrir ce qui se cache dans les souterrains au plus vite, mais avant ça, nous devons nous occuper d'autre chose. De plus urgent.

Camélia hausse un sourcil et je déteste lorsqu'elle ne prend pas la peine d'exprimer le fond de sa pensée.

— Tu as quelque chose à dire, Cam ? je lui demande avec provocation.

— Disons que je n'approuve pas trop. 900 et moi sommes venues pour un seul et unique objectif et…

— Va chercher la carte magnétique, Camélia. J'accompagne Ugo.

Soudain, mon regard se pose, un peu trop rapidement, sur la silhouette de 900, étonnamment sûre d'elle.

Camélia secoue la tête à son tour, comme choquée par son initiative.

— Quoi ? dit-elle. Je ne connais peut-être pas Ugo, mais je crois qu'on n'en est plus à se demander qui je connais vraiment ou non ? Mon problème de mémoire ne doit pas entacher nos objectifs. C'est mon problème, pas le vôtre. Ugo, où allons-nous ?

Je n'arrive pas à décrocher mon regard d'elle tant je suis surpris.

— Tu verras, je lui réponds en souriant.

Bizarrement, elle me rend mon sourire et j'en suis d'autant plus

abasourdi. Elle est différente. Différente même de la première fois où je l'ai rencontrée. Bien qu'elle m'ait parfois tenu tête, je perçois moins de timidité, moins de réserve. Comme si quelque chose s'était éveillé en elle.

— OK, intervient Camélia, d'un ton curieux. Je vais chez 410, alors. On se retrouve ici dans deux heures. Je crois que j'ai besoin de fouiller un peu plus que récupérer uniquement cette clef.

Je lui adresse un signe de tête et la silhouette de mon amie s'enfonce au milieu des rues, au cœur des immenses bâtiments occupant notre ville.

— C'est loin ?

La petite voix de 900 me réveille soudainement.

— Non, à peine vingt minutes à pied.

Dans un silence de plomb, nous nous éloignons de la ville vers les quelques plaines qui entourent notre ancien chez-nous. Durant de longues minutes nous restons muets, sans un regard l'un pour l'autre, jusqu'à ce qu'elle rompe ce silence.

— On se connaît bien ?

Je ne peux m'empêcher de retenir un sourire tant sa question est hors contexte.

— Je crois, oui.

Son visage se tourne rapidement vers le mien, moi je ne quitte pas l'horizon du regard, pourtant je la sens plus agitée, nerveuse.

— Genre, très proches ? poursuit-elle d'un ton curieux.

— Genre, plutôt proches, oui.

Je souris de nouveau.

Moi qui pensais il y a encore quelques jours que 900 se terrait loin de nous, fragile et apeurée, je suis totalement surpris par sa curiosité et sa spontanéité. Elle n'a jamais été si directe.

— On s'est embrassés ?

Je tourne enfin mon regard vers elle. J'ai besoin de la voir, d'observer sa réaction lorsque je lui donnerai sa réponse. Elle n'est pas gênée pour un sou. J'ai l'impression d'avoir face à moi une petite fille, une petite pipelette qui souhaite tout savoir sur tout.

— Oui.

Je la vois rougir légèrement puis se triturer les doigts avec

maladresse. Qu'est-ce qu'elle a en tête ? Je donnerais tout pour le savoir.

Alors que nous continuons notre marche, suivant le sentier de pierres au milieu des arbres et des plantes fleuries, elle toussote légèrement.

— Et heu… Avons-nous…

Cette fois, je ne peux me retenir de rire et je devine à son regard qu'elle se vexe. Je me reprends rapidement, non sans difficulté et m'apprête à répondre lorsqu'elle me coupe la parole.

— Non ! En fait, je préfère ne pas savoir.

— Je te promets de répondre à toutes tes questions plus tard. Quand on sera tous les deux et loin de cette putain de ville. On est arrivés.

Alors qu'elle gardait le regard sur ses chaussures, sûrement pour éviter le mien, je crois qu'elle se rend enfin compte de ce qui nous entoure. Un long soupir d'admiration s'échappe de ses lèvres et ma réaction est la même.

J'ai déjà vu ce bâtiment sur les plans du conseil, mais je m'attendais à tout sauf à ça.

— C'est là qu'ils vivent ? Les membres de la troisième génération ?

Je hoche la tête et nous nous arrêtons enfin, les yeux rivés au sol, dans cette immense crevasse.

À nos pieds, un escalier extérieur de près d'un kilomètre mène en profondeur, dans un précipice, là où un immense sanctuaire, construit dans la roche, scintille sous le soleil. Il est gigantesque, plus grand que je n'aurais pu l'imaginer. Fait de pierre, sa couleur est proche de l'argent tellement la roche est lisse et luisante sous les rayons de lumière. L'édifice a la forme d'un immense triangle irrégulier dont le sommet fin et long s'aligne parfaitement avec la surface. Il est d'une hauteur stupéfiante bien qu'il soit immergé sous terre.

— Magnifique… je l'entends soupirer.

— L'escalier est raide. Tu t'en sens capable ?

— Oui, répond-elle, d'un ton fébrile.

Alors, sans hésiter, je glisse mes doigts dans les siens et nous descendons les marches une à une. Toutes inégales et jamais de la même hauteur, nous ne pouvons pas nous permettre de décrocher le regard de ce piège mortel, au risque de trébucher.

Chapitre 13

900

Je ne sais pas ce qui m'arrive. La présence d'Ugo a un effet apaisant sur moi. Pourtant, il n'est pas toujours des plus agréables ni des plus tendres, mais au moins, il ne me ménage pas, ne m'épargne pas. Je sens tout de même que ma présence l'inquiète, je ressens d'ici son besoin de me protéger, mais il le fait sans porter ce regard que j'ai trop vu se poser sur moi ces dernières semaines. Ce regard de pitié que Camélia et 899 ont trop souvent eu, celui qui me fait passer pour cette petite fille fragile que je ne suis pas. Et que je crois n'avoir jamais été.

Lorsque Camélia est venu me parler ce matin, je m'attendais à tout sauf à ces révélations. Durant toute ma période d'amnésie, je n'étais qu'un pion pour la régente. Elle a volontairement fait souffrir ma seule amie, 899, et m'a forcée à effectuer bon nombre de traîtrises. À l'instant même où Camélia est arrivée au bout de sa tirade, je crois que mon corps, mon cerveau et tout mon être ont enfin repris vie. J'étais déjà dans un état d'esprit combatif depuis ma discussion avec 899, mais à ce moment-là, ça a été la haine, la rage et un besoin de revanche qui m'ont submergée. Depuis, cette rogne ne me quitte plus. Je me sens presque apaisée, sereine. Car j'ai un but. J'en sais trop, trop pour que la régente m'épargne ou me laisse une seconde chance, alors à défaut de pouvoir retrouver mes souvenirs, je donnerai tout pour récupérer ses secrets si compromettants. Nous retournerons dans ces sous-sols et nous combattrons Damien.

Je manque de trébucher sur une marche abrupte et aussitôt la main d'Ugo se resserre contre ma paume. D'une légère impulsion, il me fait retrouver l'équilibre, le regard concentré sur cet escalier traître. C'est déstabilisant de voir à quel point sa présence ne m'effraie pas. Déjà, la veille, lorsqu'il m'a prise dans ses bras, l'ancienne moi aurait pris la fuite, ou pire l'aurait repoussé avec colère. Au lieu de ça, j'étais soulagée. J'ai perçu son besoin de réconfort, cet instant court et rapide où il s'autorisait une faiblesse. J'ai vu tout de suite que ce n'était pas dans ses habitudes, qu'il ne comprenait pas lui-même pourquoi il réclamait mes bras, alors pour abréger sa confusion je lui ai rendu son étreinte. Je pensais faire un acte altruiste, empathique en lui donnant ce qu'il réclamait, et c'est lorsque ses mains m'ont pressée plus fort contre son torse que j'ai compris, qu'en fait, c'était pour moi. J'avais accepté, pour moi. Comme une protection indestructible, durant ces

quelques secondes dans ses bras, je me sentais enfin en sécurité.

— 900, nous y sommes, murmure-t-il.

Je réalise tout juste que nous sommes arrivés en bas des marches. Je lève la tête et j'ai l'impression de vaciller tant l'escalier est abrupt, vu d'ici. C'en est presque étouffant. Le ciel est à peine visible, bien trop éloigné, à tel point que mon souffle se coupe un instant. Cet endroit est oppressant et pourtant tellement magnifique.

Enfoncés au cœur de la terre, sans issue hormis cet escalier sans fin, nous restons muets un instant. Je remarque qu'Ugo ne m'a pas lâché la main. Bien au contraire, il la maintient avec force et pourtant il n'y a plus de danger. Le sol est parfaitement lisse, comme si la roche avait été polie durant des siècles entiers. Même si le ciel peine à se faire voir, le soleil, lui, concentre toute sa force sur ce seul et même lieu.

Nous progressons en silence sur ce sol luisant et presque éblouissant à certains endroits avant d'arriver enfin devant l'immense porte de l'édifice. Il règne ici un silence de mort. Bien qu'à l'orphelinat la vie soit douce et calme, cette troisième génération semble, elle, se nourrir du néant. Si je n'étais qu'un simple vagabond, je penserais être au cœur d'un lieu abandonné, déserté, mort.

La main d'Ugo se détend dans la mienne et je me surprends à espérer qu'il ne la lâche pas. Je n'ai pas peur, ce contact me fait un bien fou. Je repense aux questions idiotes que je lui ai posées plus tôt. Qu'est-ce qui m'a pris ? Je me sens rougir et une bouffée de chaleur gagne mon corps fatigué. Malheureusement, c'est à ce moment qu'Ugo se retourne pour me faire face. Son visage est impassible, pourtant je décèle une touche de tendresse dans ses yeux. À ma plus grande déception, il abandonne ma main, mais très vite, me caresse la joue. Ses gestes sont lents, comme la veille lorsque nous nous sommes enlacés. Et bien que je ne le connaisse pas, je comprends qu'il me laisse le temps de le repousser. Il m'offre l'assurance de pouvoir faire marche arrière.

Mais je ne bouge pas et accueille sa main contre ma joue.

Je me surprends même à fermer les yeux un instant lorsque le bout de ses doigts glisse dans ma chevelure, tandis que sa paume, elle, épouse parfaitement ma joue. Son autre main rejoint mon autre joue et mon cœur s'emballe. Mes jambes manquent de défaillir, alors j'inspire profondément, les paupières toujours closes.

Pourquoi est-ce qu'il ne dit rien ?

Il relève mon menton à l'aide de son pouce avant de caresser ma lèvre inférieure.

— Ouvre les yeux, 900.

Je m'exécute, lentement. Trop lentement, même. J'ai peur de ce qu'il me fait ressentir. Peur de mettre une réalité sur cet instant que je crois être en train de rêver. Alors mon regard rencontre le sien. La tête levée, toujours emprisonnée au creux de ses mains, j'ai l'impression d'être éblouie. Le soleil y est pour quelque chose, mais pas que…

Un infime sourire étire ses lèvres, et je me laisse aller à les observer. Elles sont humides, presque rouges et une légère cicatrice vient en barrer le coin supérieur. Elle est blanche comparée à son teint doré et je manque d'y poser les doigts pour en suivre le relief. Mais je me retiens. De toutes mes forces.

Ses mains brûlantes contre mon visage froid réchauffent mon corps tout entier et un frisson me traverse.

— Ça va ? murmure-t-il d'une voix rauque.

Je ne réponds pas et me contente de hocher la tête. Mes bras ballants le long de mon corps me hurlent d'approfondir ce contact, alors, comme une imbécile je lui prends les poignets.

Immédiatement, il se détache de moi, comme s'il pensait être repoussé.

Non…

Ce n'est pas ce que je voulais.

Mais c'est trop tard, notre étrange échange a pris fin.

Heureusement, il sourit toujours, le regard ancré dans le mien.

— Ne t'éloigne pas de moi. Reste toujours à mon côté et ne parle pas. Laisse-moi faire, d'accord ? Nous n'avons encore jamais échangé avec cette génération, personne ne les connaît.

J'en avais presque oublié le monde qui nous entoure et la mission à venir. Je hoche la tête de nouveau, incapable de prononcer le moindre mot et pose mon regard sur cette porte, devant laquelle nous nous sommes octroyés quelques secondes de répit. Ugo frappe trois coups contre le marbre. Je sursaute tant l'écho se répète et vibre contre tous les bords de l'immense crevasse qui nous emprisonne. Plusieurs secondes passent, durant lesquelles lui comme moi retenons notre souffle, puis la porte s'ouvre, laissant apercevoir un homme. Son visage est dissimulé derrière une immense capuche pourpre, il est impossible de distinguer ses traits.

Les mains dans son dos, le buste droit, figé, de marbre, il attend.

— Pouvons-nous parler à votre chef ? demande Ugo d'une voix

solennelle.

Le mystérieux garçon ne répond pas, au lieu de cela, il nous tend deux toges de la même couleur que la sienne. En quelques secondes, j'ai enfilé le vêtement par-dessus les miens et une douce odeur d'encens et d'herbes brûlées emplit mes narines. La fragrance est puissante et pourtant agréable.

Je glisse la capuche par-dessus ma chevelure et Ugo en fait de même. L'homme, toujours stoïque, se retourne et d'un geste nous fait signe de le suivre. Mal à l'aise, je pénètre dans l'édifice à la suite d'Ugo qui, devinant mon appréhension, m'offre sa main. Aussitôt, je me sens mieux, comme si rien ne pouvait m'arriver. D'une légère pression, il caresse le creux de mon poignet et je me surprends à lui rendre son geste. Alors doucement, lentement, il étend sa main à la rencontre de la mienne. J'inspire profondément, j'ai l'impression que ses effleurements sont tellement intimes. Alors que nos paumes sont scellées, progressivement, il glisse ses doigts dans les miens et à cet instant mon cœur s'arrête douloureusement.

Je ferme les yeux, inspire profondément l'odeur qui se dégage de mon vêtement et me focalise sur notre mission.

Ne te laisse pas perturber par ces émotions étranges et nouvelles, 900.

Alors que j'expire tout juste mon air, j'observe enfin l'immense bâtisse qui, de l'intérieur, est si majestueuse qu'elle m'en coupe le souffle. Plusieurs centaines de mètres nous séparent du plafond. Alors que de l'extérieur, la roche était brute et inégale, en son cœur, le monastère est d'une régularité et d'une symétrie parfaite. Tout est en marbre blanc et des milliers de bougies flamboyantes reflètent sur les murs immaculés une lueur rouge orangé. Mon regard se pose sur les centaines de jeunes dissimulés sous leur toge. Certains sont immobiles, d'autres arpentent les allées avec une lenteur frustrante. Tout est silencieux, au ralenti, comme si la notion de temps n'existait pas. Pas même les pas ne résonnent dans cet intérieur pourtant immense. J'observe les hommes et comprends que leur allure nonchalante est faite pour préserver ce silence, cette quiétude. Moi qui ai l'habitude de vivre sous les ordres d'un décompte, qui ai grandi dans un cadre où la tenue et l'éducation sont fondamentales, je manque de rire nerveusement tant leur apathie me surprend, me perturbe.

J'aime pourtant l'ordre, mais ici il y en a trop. Beaucoup trop.

Voici maintenant plusieurs minutes que nous parcourons la salle à une allure molle et traînante. Ugo garde un regard fixe et dénué de curiosité. Ses yeux restent rivés sur la silhouette de l'homme qui nous

escorte. Alors que nous arrivons au cœur de la pièce, le garçon s'arrête, pointant du plat de sa main un deuxième homme arborant une longue robe blanche, brillante et soyeuse, surmontée d'une capuche finissant en un voile sur son visage.

C'est sans aucun doute le chef.

Il est assis en hauteur, droit, dans un renfoncement large de deux mètres que je devine être le seul endroit brut, conservé de la pierre. Soudain, il se lève et se poste devant les quelques marches qui nous séparent. Il nous attend.

Ugo ne me lâche pas et me guide jusqu'à cet homme mystérieux. Lorsque nous sommes face à lui, celui-ci se retourne et nous fait signe de le suivre. Il se positionne, droit comme un piquet, devant son trône de pierre et nous l'imitons. Il pose la main contre une pierre plus petite que les autres et soudain, la roche se met à trembler, pivotant lentement à cent quatre-vingts degrés. Les murs vibrent et l'instant suivant, sans même avoir bougé d'un cil, nous nous retrouvons dans une autre salle, où un bureau en marbre blanc, de vieux manuscrits par centaines et de longues tapisseries pourpres aux dessins tribaux sont disposés dans un ordre parfait.

L'homme, toujours muet, s'installe à son bureau et d'un signe de tête, nous invite à prendre place sur les sièges bordeaux qui lui font face. J'ai l'impression d'être dans un rêve, tant la situation est irréelle.

Nous nous installons à notre tour et Ugo me lâche la main. Quelques secondes s'écoulent, avant que l'individu ne triture son voile blanc et mette en lumière le seul visage qui nous est possible de contempler dans ce lieu.

Soudain, j'écarquille les yeux, mon cœur manque un battement.

C'est une femme.

— Vous vouliez parler au chef ? Je suis en quelque sorte ce que vous appelez chez vous un chef.

Je déglutis péniblement et observe Ugo, qui est prêt à plaider notre cause.

— Je suis de la deuxième génération, explique-t-il d'une voix douce et calme. Enfin, c'est ainsi que le conseil nous a catégorisés durant la réinsertion.

— Vous êtes donc de ceux qui s'évertuent à changer le monde selon leurs règles… Je vois.

La femme sourit et l'invite à poursuivre.

— Mon nom est Ugo et voici 900, de la première génération.

Je la regarde un instant et son sourire est d'une tendresse infinie. Ses longs cheveux blonds tombent en cascade le long de sa toge et même si les traits de son visage sont marqués par le temps, cet être dégage une douceur et une pureté impressionnantes.

— Que puis-je faire pour vous ? murmure-t-elle d'une voix maternelle.

— Nous ne sommes pas tous à vouloir changer le monde. Vous vivez reclus, en sécurité pour l'instant. Mais ça ne va pas durer. Le savez-vous ?

Du bout des doigts, elle pianote contre le cuir de l'un de ses manuscrits, son doux sourire ne quittant pas ses lèvres.

— Est-ce là une menace, Ugo ?

— Non ! Bien sûr que non ! répond-il d'une voix un peu trop forte. Bien au contraire, nous sommes là pour vous mettre en garde.

— Hum… Hum…

Elle acquiesce dans un souffle.

— En réalité, nous aimerions que vous vous joigniez à nous.

— Ah oui ? Pourquoi me joindrais-je à vous, Ugo ?

Son regard est maintenant plongé dans le mien. Elle m'étudie, me détaille, m'hypnotise.

— Attendez… elle le coupe avant même qu'il ne poursuive. J'aimerais que ce soit 900 qui m'en donne les raisons. Les femmes ont un sens de la justesse que les hommes n'ont pas.

Soudain, mon cœur s'emballe. Je manque de vaciller sur ma chaise. J'ai perdu la mémoire, je ne sais pas ce que je peux dire ou non, ce qui est juste ou pas. Que dois-je déclarer ? Tout ce qui sort de ma tête n'est autre que des faits rapportés. Mon esprit est vide d'expérience et de souvenirs.

Je ferme les yeux, inspire un long moment et me lance.

— Des hommes de la deuxième génération ont commis des crimes atroces. J'ai moi-même subi leur torture il y a plusieurs mois. Nous pensions qu'il s'agissait là d'une simple intimidation, mais il y a quelques jours, lors des traitements mensuels, ils ont assiégé l'hôpital. D'innombrables jeunes en sont morts. Nous ne pouvons en évaluer le nombre, tout était trop rapide. Nous savons seulement que leur projet est en marche et qu'ils ont pour objectif d'éradiquer tous ceux qui ne

rejoindraient pas leur camp. Tous ceux qui ne sont pas comme eux. Et vous, la troisième génération, êtes loin, très loin d'être comme eux.

Elle me sourit, pas le moins inquiétée par mes aveux.

— Savez-vous qui nous sommes, 900 ? Je veux dire, à part nous nommer comme étant la troisième génération. Nous connaissez-vous ?

Gênée, je secoue la tête et elle inspire un instant, m'offrant un regard compatissant.

— Nous ne vivons ni pour la guerre, ni pour la haine, ni pour l'amour, ni pour la compassion, ni pour le bonheur. Nous sommes ici pour connaître la solitude et cultiver notre sagesse. Les puissances divines vous testent. Nous, elles nous embrassent chaque jour. Nous sommes déjà dans leurs bras, attendant qu'elles nous emportent avec elles. Faites de même. Ne luttez pas contre des démons extérieurs, ça n'en vaut pas la peine.

J'étouffe un sanglot tant ses paroles me perturbent. Comment peut-elle être aussi passive ? Insensible ?

— Que faites-vous du sort de toutes ces victimes à venir ? je lui demande, la gorge nouée.

— Nous prions pour elles chaque jour.

— Et qu'est-ce que ces prières leur apportent au juste ?

— 900… murmure Ugo, d'un ton réprobateur.

— Non… Laissez-la ! Cette question est tout à fait légitime. Nous prions pour qu'ils rejoignent le monde nouveau, comme ceux avant nous, il y a dix-huit ans, qui ont péri sur cette terre. Cette épidémie nous a ouvert les yeux, ces âmes sont heureuses maintenant. C'est nous, les survivants, qui sommes les malheureux. Ce monde n'a plus rien à offrir. Nous nous sommes faits à cette idée.

— Mais… je riposte, au bord de l'étouffement. Il peut encore être sauvé ! Tout est à notre portée pour que tout redevienne un jour comme avant.

— 900… m'interrompt-elle d'une voix mélodieuse. L'homme ne sera plus jamais comme avant. Nous sommes trop peu nombreux. Vous êtes trop peu nombreux. Cette infériorité crée des névroses, des besoins de puissance, de possession. La deuxième génération veut diriger cette terre, contrôler la réinsertion. N'est-ce pas là un signe de fin ?

— 900… On devrait y aller, souffle Ugo d'une voix rassurante. Allons-y.

— Vous auriez pu tout changer, vous savez, je finis par lui dire, tout

en me levant discrètement de ma chaise. Vous auriez pu transformer ce monde avant de rejoindre celui que vous convoitez tant. Peut-être que c'est votre seul objectif : mourir. Mais que penseraient vos soi-disant puissances divines si vous quittiez cette terre sans avoir tenté, ne serait-ce qu'une seule fois, de la réparer ?

Elle écarquille les yeux un instant avant de reprendre contenance et de se lever à son tour.

— 900… Il faut y aller.

La femme se dirige vers le trône et une fois de plus, actionne la petite pierre faisant pivoter le mur jusqu'à la grande salle.

Rien n'a changé, les hommes en toge se déplacent avec la même apathie et cette fois j'ai envie de hurler pour qu'ils se réveillent, qu'ils nous écoutent, mais en les observant de plus près, je ne vois rien d'autre que des formes vides.

Alors qu'Ugo descend l'escalier du trône, les muscles tendus sous sa toge, la femme empoigne mon bras délicatement et me glisse à l'oreille.

— Je vois qu'il y a quelque chose d'enfoui en vous. Votre esprit est bloqué par un barrage immense. Revenez me voir, 900. Je peux vous aider.

Je la regarde, perdue, dans l'incompréhension totale.

Qu'est-ce qu'elle a ? Qu'est-ce qu'elle croit voir ?

Conneries !

Je dévale les marches un peu trop rapidement avant de retrouver Ugo, à l'entrée du sanctuaire. Il a déjà retiré sa toge et sa chevelure noire est ébouriffée. Je crois que je ne supportais plus de le voir dans cette tenue pourpre et à mon tour je l'enlève sans ménagement, tendant le drap un peu trop vivement à l'homme qui, d'un geste lent, referme la porte derrière nous.

Enfin à l'extérieur, j'inspire profondément. Retenant autant que possible la rage qui me submerge.

— Puissances divines ! Non, mais n'importe quoi ! Est-ce qu'ils sont drogués ?!

Ugo me regarde avec tendresse bien que le reste de son corps soit tendu.

— Ils ont leur croyance, 900. Il faut respecter leurs choix.

J'expire tout mon air et passe une main dans mes cheveux

maintenant imprégnés de cette odeur de plantes.

— Je sais, je murmure. Pardon. C'est la colère qui parle. J'espérais seulement obtenir leur soutien.

— Nous nous débrouillerons très bien tous seuls.

Durant le trajet du retour, l'un comme l'autre, nous ne parlons pas. Trop occupés à gravir les marches nous menant à la surface. Je suis essoufflée, mon cœur manque d'exploser tant l'effort est conséquent. Autant l'aller était dangereux, mais le retour, en plus d'être mortel, est épuisant.

— Bordel ! Mais vous en avez mis du temps !

Camélia, adossée au hangar, fume une cigarette nerveusement. Je ne saurais dire combien de temps nous sommes partis, mais vu le visage renfrogné de Camélia, je doute que nous ayons respecté les deux heures prévues.

— Alors ? demande Ugo tout en lui subtilisant sa cigarette pour la mettre à ses lèvres.

— J'ai la carte. J'ai fouillé partout, j'ai foutu son appart sens dessus dessous et j'ai récupéré ça.

— Oh putain, je murmure pour moi-même.

— Ça, tu l'as dit 900 ! Ce traître a lui aussi un putain de téléphone. Je dis pas que tu es une traîtresse toi aussi, rectifie-t-elle rapidement. Mais ce robot l'a encore utilisé récemment. À savoir, après l'attaque de l'hôpital. Quand je pense que je l'ai accompagné jusqu'à chez lui, faible comme il était, pour qu'il récupère des affaires. J'aurais dû rentrer dans son appartement avec lui au lieu de l'attendre poliment derrière la porte. C'est ça de vouloir ménager les robots. On pense qu'ils sont tous naïfs, mais y a des putains de manipulateurs. Ce soir, il a intérêt à être prêt parce que, putain, soit il parle, soit il dégage !

— OK OK ! Camélia c'est bon ! la calme Ugo. C'est pas le moment de se laisser déconcentrer. On a plus urgent à faire.

Sans attendre, elle se lève, tend la carte magnétique à Ugo et prend la direction de la laverie.

Chapitre 14

Ugo

— Cam, 900, vous restez là. Je veux d'abord m'assurer que la voie est libre.

À ma grande surprise, elles ne pipent mot et s'installent dans un renfoncement de mur. Même si la ville est des plus calmes, il n'empêche que les hommes de Damien la prennent d'assaut au fur et à mesure. Bien qu'elle soit assez grande, même trop pour accueillir toutes les générations et qu'elle permette de circuler discrètement, il n'est pas improbable de tomber sur un ennemi.

Alors que Camélia et 900 m'attendent au croisement, je traverse la rue principale, là où l'immense fontaine et tous les magasins se concentrent. C'est perturbant de voir à quel point l'avenue est déserte, comparée aux premiers mois de la réinsertion. Des verres à moitié pleins gisent sur les tables de cafés, les portes des établissements sont grandes ouvertes et la plupart des commerces dévalisés, preuve que beaucoup ont pris leurs précautions avant de se barricader chez eux.

Il règne ici une atmosphère apocalyptique, comme si la guerre venait de réduire en cendres le seul endroit qui nous appartenait vraiment. La voie semble sans danger, j'observe attentivement la devanture de la buanderie, au loin, et m'approche lentement de l'enceinte vitrée. Aucun signe de vie, et encore moins d'ennemis.

D'un discret sifflement je préviens Camélia de nous rejoindre et l'instant qui suit, les deux silhouettes s'avancent à ma rencontre. 900 semble nerveuse, c'est la première fois, enfin du moins maintenant, qu'elle découvre la ville. Je suppose que l'image que renvoie cette rue déserte et désordonnée n'a rien de rassurant pour elle.

Je la vois frissonner un instant, alors sans plus attendre, j'effleure son poignet et le saisis doucement, tout en étudiant sa réaction. Elle m'offre un regard discret, et j'y devine des remerciements.

— OK. Allons-y.

Nous pénétrons la petite buanderie blanche, où plus aucune trace de sang ne macule le carrelage. 900 tremble. A-t-elle le souvenir de cette nuit ? De son geste envers Damien ?

Je l'étudie discrètement, m'assurant de son état, et lorsque je la vois inspirer longuement, je me dirige à l'arrière du magasin, vers la petite

porte en acier.

— C'est ici.

Camélia m'adresse un hochement de tête, signe qu'elle est prête.

— Il faut que l'on se mette d'accord maintenant. Si dans ces souterrains il y a une seule menace, peu importe laquelle, je veux que vous partiez en courant. C'est clair ?

— Ugo… Tu…

— C'est clair ? je coupe Camélia, le regard mauvais.

Je crois qu'elle comprend que je ne plaisante pas. Elle sait que j'ai confiance en elle et en sa capacité de se battre, de se défendre. Mais elle sait également que pour 900, c'est une tout autre histoire. Dans mes yeux, elle peut déceler un ordre, mais également une supplique. Celle d'emmener 900 loin d'ici, si jamais les choses ne tournaient pas comme prévu.

— Bien. 900 et moi, on dégage si jamais ça dégénère, c'est compris, Ugo. Allons-y maintenant.

Je ne quitte pas le poignet de 900 d'une main et glisse la carte magnétique de l'autre. Un long cliquetis se fait entendre quand enfin la porte s'ouvre sur ce couloir infiniment sombre.

— J'ai prévu les lampes torches, Ugo.

D'un signe de tête je remercie Cam, prends la petite lampe d'une main et m'avance, m'engouffrant dans ces souterrains sans fin. Les couloirs sont plus humides que la première fois. Une forte odeur d'égout et de moisissure emplit nos narines. Les allées sont étouffantes de silence, seules des gouttes d'eau suintent du plafond fissuré et lorsqu'elles s'écrasent sur le sol, leur écho résonne contre les murs en un clapotis angoissant.

Voilà maintenant plus d'une heure que nous dévalons ce souterrain marche après marche.

— Je crois que c'est un étage plus bas, sur la gauche, je murmure, plus pour moi-même.

Nous descendons cet escalier, prêts à rejoindre l'autre, lorsqu'aux dernières marches, une mare d'eau sale nous monte aux mollets.

— Putain de merde, jure Camélia en atterrissant dans la boue. On doit s'enfoncer loin encore ?

Le constat est clair, la salle est hors d'atteinte. Impossible pour nous

de descendre ce dernier escalier sans finir noyés. Et pour cause, l'étage inférieur est totalement englouti sous les eaux. Déjà que nous pataugeons dans une boue poisseuse, nous peinons maintenant à progresser tant nos pieds se trouvent prisonniers de cette vase.

— Alors ? Qu'est-ce qu'on fait, Ugo ?

— On rebrousse chemin.

Ma voix est sans appel. Quitte à ce que j'y retourne plus tard, seul et cette fois avec le matériel adéquat. Pour l'instant, il est hors de question que l'une ou l'autre risque sa vie.

Camélia m'observe. Je perçois sa déception.

Elle est entêtée et prête à tout pour sauver notre réinsertion, et à cet instant, je ne comprends que trop bien sa frustration de ces dernières semaines. Deux échecs en une journée et me voilà déjà brûlant de colère. On tourne en rond. Et bien que nous ayons des alliés, sans plan, sans aide, nous n'arriverons jamais à rien. Du moins, à rien qui ne finira pas en bain de sang.

Je manque de me fracturer la mâchoire tellement je serre les dents. Mes poings finissent par se refermer eux aussi. Je sens que je suis à deux doigts de perdre le contrôle, mais je ne veux pas effrayer 900 et encore moins lui dévoiler cette part sombre qui trop souvent me submerge. J'inspire profondément et relâche l'air brûlant de mes poumons. La crainte de l'effrayer parvient à me faire redescendre, malgré un besoin d'extérioriser. Alors, je me calme et mon souffle s'adoucit. Je prends la tête de la marche et rebrousse chemin vers la laverie, éloignant du mieux possible les idées noires qui tentent de m'accaparer l'esprit.

Après plus d'une heure, nous regagnons le long couloir menant à la buanderie. La journée a été longue et le soleil ne va sûrement pas tarder à se coucher. Les autres doivent nous attendre ou être sur le point de rallier le point de rendez-vous.

Il n'y a plus de temps à perdre.

Rapidement, je sors la carte de ma poche et pousse lourdement la porte qui nous sépare de la liberté.

— Qu'est-ce que vous foutez là, vous ?

Deux hommes se tiennent face à nous, les bras croisés contre leur torse et ma colère tout juste canalisée s'infiltre avec tellement d'ardeur que tous mes membres se crispent instantanément.

OK. Des hommes de Damien.

Le constat est là. Il ne manquait plus que ça. Je ne les quitte pas des yeux, tout en analysant la situation. 900 respire plus fort qu'à son habitude. Bien qu'elle se cache derrière Camélia, qui elle-même me précède, j'ai la sensation de percevoir chaque battement de son cœur pulser dans mon crâne. Le sifflement sourd qui bourdonne dans mes oreilles m'annonce que ma tension est à son comble : je ne vais pas me contenir encore longtemps.

L'œil toujours rivé sur ces deux armoires à glace, j'entends distinctement les doigts de Camélia craquer en un crépitement sec. Elle aussi est prête et déterminée. J'ai une confiance aveugle en sa capacité à anéantir l'homme de droite. Le moins baraqué des deux, bien que sa carrure fasse le double de celle de Camélia. Il n'empêche que son ventre bedonnant et ses yeux gorgés de sang annoncent d'une part sa mollesse et d'autre part son incapacité à être vif. Il est sans conteste totalement défoncé. D'un léger signe de tête, presque imperceptible pour les autres, je fais comprendre à mon amie de s'occuper de lui, et alors, comme un petit rituel entre nous, les bras toujours croisés dans mon dos, je lui tends discrètement la main, attendant qu'elle tape dedans : signe du top départ.

Elle ne se fait pas prier. Alors que ses doigts claquent contre ma paume, je m'élance sur mon adversaire, brandissant mon poing en direction de sa mâchoire, le cri guttural de Camélia m'annonçant qu'à son tour elle entre dans le combat. Malheureusement, il évite mon geste de justesse et en profite pour me frapper dans les côtes et immobiliser ma gorge de ses doigts. Alors que mon souffle se coupe, privé d'air, mon cœur, lui, se met à cogner de toutes ses forces lorsque mon regard se pose sur un troisième homme, assis nonchalamment sur une machine à laver, observant 900 d'un œil empli d'intérêt.

Bordel ! Ils étaient trois !

Sans surprise, dans un élan d'adrénaline, je me libère alors de sa main, inspirant à pleins poumons jusqu'à retrouver mon souffle. Je donne une dernière impulsion d'un coup de genou que j'espère fatal ou qui, au moins, l'affaiblira assez pour me laisser le temps de me ressaisir. Lorsque j'atteins son ventre, il émet une plainte rauque et manque de vomir sous mes yeux. Malheureusement, il est trop robuste et il va falloir que je mobilise plus de force pour en venir à bout. Je tente de rester focalisé sur mon adversaire, mais mes yeux cherchent 900 à tout prix. L'homme n'est plus assis sur la machine, il vient vers elle. Alors qu'elle entrait dans mon champ de vision, mon ennemi m'entraîne dans le fond de la laverie, là où il m'est impossible d'agir pour Camélia ni pour 900.

Je me suis laissé distraire et il en a profité.

Je perçois des cris de l'autre côté. Seulement des souffles d'hommes, des plaintes masculines, ce qui me rassure autant que ça me tétanise. Alors que l'armoire à glace qui me fait face tente de m'asséner un coup de poing en pleine figure, je l'esquive avec facilité, en transe, focalisé sur chacun de ses mouvements, comme si je les connaissais d'avance. J'ai l'impression de devenir fou, incontrôlable. Il faut que je l'achève avant que 900 ne soit blessée. Ma conscience me crie de le tuer, de le faire souffrir, alors je lui lance un sourire. Un sourire qui en dit long sur ce que je vais lui infliger et je crois que ça l'étonne. J'agrippe sa chevelure d'une poigne ferme et d'une impulsion propulse son crâne contre l'une des machines en fer. Une longue giclée de sang macule mes joues, suivie d'une deuxième lorsque je réitère l'opération. Je crois qu'il est inconscient, mais je ne m'arrête pas, cognant toujours plus son visage déjà bien défiguré contre cette paroi dure et froide.

Au bout de quelques secondes, peut-être minutes, des bras m'encerclent et je crois entendre une voix.

— Ugo ! Merde ! On n'est pas des meurtriers !

Camélia bloque mon visage entre ses mains et je réalise tout juste ce que je viens de faire. J'ai comme l'impression que tout mon sang vient de quitter mes veines. J'ai froid, j'ai le souffle haché, ma poitrine se gonfle à chaque inspiration, menaçant de déchirer mon abdomen.

Et soudain, je réalise que les cris ne cessent toujours pas.

900. Putain, 900 !

Je me retourne, prêt à bondir pour lui apporter mon aide lorsque je crois rêver. 900 se débat avec courage. Chaque coup de poing qu'elle assène au petit con qui a tenté de s'en prendre à elle est, certes, parfois maladroit, mais parfaitement exécuté. Je vais pour lui apporter mon aide, mais j'ai comme l'impression qu'elle n'a pas besoin de moi. Elle esquive chaque coup et semble presque étonnée de sa propre force.

D'où lui vient cette technique ? Ce courage ? Putain de merde !

Je suis cloué sur place et je crois qu'à cet instant je lui voue une admiration inconditionnelle. Je voudrais l'aider, pourtant, car bien que déterminée, elle semble peu à peu s'épuiser. Camélia m'en empêche. Et je comprends. Je réalise qu'elle doit obtenir cette victoire seule. Elle en a la force, l'audace. Elle en est capable.

C'est incompréhensible !

Au bout de quelques secondes, le combat prend fin. 900 lui adresse un coup à la tempe qui le met KO, inconscient au sol. Sa bienveillance la pousse à accompagner sa chute pour l'amortir et j'en suis d'autant

plus fasciné.

— Où as-tu appris ça ? lui demande Camélia, un sourire aux lèvres.

— Je sais pas, murmure-t-elle, le souffle à peine plus rapide qu'à son habitude. J'ai tenté de me défendre et c'est venu tout seul, comme un instinct.

Malgré la fierté que je ressens à ce moment, je ne peux dissimuler mon air déconfit, inquiet. Même si la faculté que l'on vient de découvrir chez 900 me fascine, elle rejoint notre liste d'événements insensés et ajoute à cette réinsertion une incohérence de plus. On ne nous dit pas tout et plus les jours passent, plus cette évidence est flagrante. Au regard de Camélia, je comprends qu'elle partage mes pensées et qu'une discussion s'impose au plus vite.

— Retournons au hangar, je déclare soudainement, constatant que la nuit est tout juste tombée.

Sans traîner, nous descendons l'avenue, fatigués de cette journée improductive. Camélia et 900 échangent quelques mots derrière moi, mais je n'écoute plus rien. Je reste focalisé sur nos échecs, sur l'absence de solutions. Et le bilan de ces trois derniers jours soulève plus de questions qu'il n'en résout. La troisième génération s'entête à rester neutre dans un conflit qui, un jour ou l'autre, la rattrapera. Le seul espoir de comprendre les manigances de la cheffe des robots, « la régente », était de mettre la main sur cet objet, dans la laverie. En vain. À l'heure actuelle, même si j'arrive à atteindre l'étage, il ne devrait en rester qu'une épave, totalement décomposée par les eaux. Et il y a le conseil, ces hommes et femmes se terrant non loin d'ici, assistant à notre perte sans bouger d'un pouce, et qui nous administreraient un traitement qui, depuis le départ, n'a aucun lien avec l'épidémie.

Et enfin, 900. 900 et ses facultés nouvelles, sa perte de mémoire dont tout porte à croire qu'elle n'est pas accidentelle, tout comme mon frère, qui lui, avait sûrement subi le même sort avant d'être envoyé dans un centre pour enfants malades. Trop de questions sans réponses, d'énigmes non résolues.

Pourtant, ce que je sais avec certitude, c'est que je n'abandonnerai rien. Aussi longtemps que je vivrai, je m'entêterai à trouver la vérité.

Alors que nous arrivons au hangar, je libère un long soupir lorsque je vois une immense foule prête à nous rejoindre. Si cette journée a été un échec pour nous, elle ne l'a pas été pour le reste de l'équipe. Je ne suis pas très expressif, mais cette fois-ci je ne peux m'empêcher de

sourire face à cette assemblée.

Je m'attendais à tout, sauf à ça.

Je crois qu'ils sont près de cinq cents à attendre, dans le calme.

Lorsqu'ils nous repèrent, les quelques personnes assises se lèvent, et tous, sans exception se dressent face à nous trois. Je vois dans leurs yeux des milliers d'émotions, dont une qui m'enveloppe et s'infiltre au plus profond de moi : l'espoir.

Je ne sais pas ce qu'ils attendent de nous, si même nous pouvons leur apporter ce qu'ils espèrent, mais je me promets de leur rendre à tous, autant qu'à moi, leur liberté.

— Ugo, putain ! T'es là ! Regarde tout ce monde présent ! Et encore ! Plein d'autres devraient arriver dans la semaine !

Simon ne cache pas sa joie et je brûle de la partager avec lui. Mais je suis sous le choc, enfin… plus exactement surpris. Trop pour extérioriser ce que leur présence m'apporte.

— Comment ramener tout ce monde ? On ne peut en prendre que cent par cent ! Nos cars peuvent accueillir chacun cinquante personnes, pas plus, et encore, en se serrant au maximum.

— Je m'en charge, Ugo, s'exclame-t-il avec entrain. David et moi allons faire tous les allers-retours possibles cette nuit. Tout n'est pas foutu ! On va mettre une raclée à Damien et ses hommes et récupérer notre ville !

Chapitre 15

900

La journée a beau avoir été éprouvante, je ne peux retenir le sourire qui m'habite depuis maintenant deux heures. Retrouver ma liberté était la clef de mon rétablissement. Je crois que j'avais besoin de bouger, de rencontrer du monde et bizarrement du danger.

Rencontrer la troisième génération, me battre avec un homme de la deuxième génération, m'a rendue plus vivante que jamais. Je me sentais amorphe depuis plus d'un mois et même si je retrouve maintenant une vie bancale, dangereuse, et tout sauf ordinaire, je ne me suis jamais autant sentie à ma place. Toute cette injustice me met hors de moi. J'ai besoin de contribuer à sauver cette ville et je sens, au plus profond de moi, que j'ai la solution. Les réponses me brûlent les lèvres, me coupent le souffle, me hantent. Je le sais, j'en ai la certitude : tout est en moi.

Je ne peux m'empêcher de repenser aux mots de cette femme. La cheffe de la troisième génération.

Je vois qu'il y a quelque chose d'enfoui en vous. Votre esprit est bloqué par un barrage immense. Revenez me voir, 900. Je peux vous aider.

Ces quelques phrases ne quittent pas mon esprit. Elles tournent en boucle, me perturbent. Je sais qu'elle fabule, qu'elle pense détenir un pouvoir hors normes, mais je ne suis pas naïve au point de croire une fanatique comme elle.

Camélia, 899, 681 et 682 échangent à mes côtés, dans le salon. Elles ne prennent plus la peine de relever mes absences et mes rêveries, elles en ont maintenant l'habitude.

— Au fait, 900 !

Camélia m'interpelle et un sourire étire ses lèvres rouges.

— J'ai oublié de te dire ! Ugo t'attend dans dix minutes devant la maison.

Quoi ?!

Mon cœur fait un bon. Mon ventre se serre et je peine à déglutir.

Mais pourquoi souhaite-t-il me voir ?

— Bah… Retire peut-être ton pyjama ?! Et va enfiler des vêtements un peu plus présentables non ?

— Heu…

Ouais.

D'une allure lente, tel un automate, je me dirige à l'étage, vers la salle de bains. Je m'observe quelques secondes dans le miroir et je ne sais pas pourquoi je m'applique à discipliner ma chevelure. Peut-être que maintenant que j'ai la certitude qu'Ugo et moi avons un passé, je me sens obligée de lui plaire. Pourtant, je ne le connais pas. Enfin si, peut-être un peu mieux après cette journée.

— 900 ?

Le docteur Anand passe sa tête dans l'embrasure.

Je la connais peu, très peu. Pourtant, elle n'a pas manqué de me rappeler les quelques journées de formation que nous avons partagées lors de mon apprentissage à l'hôpital et dont je ne garde plus aucun souvenir. Chacune de ses attentions est remplie d'affection et c'est la raison pour laquelle je l'apprécie réellement. Cette présence maternelle nous manquait depuis la régente, même si cette dernière n'avait été rien d'autre qu'une illusion de plus dans tout ce foutoir.

— Oui ?

Elle se permet d'entrer, sa petite mallette en cuir toujours fermement maintenue entre ses mains comme si elle était un prolongement de son corps, un membre à part entière.

— C'est une question qui peut te paraître surprenante, je le sais, mais… aurais-tu gardé les vêtements qui datent de ton retour à l'orphelinat ?

Je réfléchis, sans révéler la curiosité qui me titille, mais tout est flou. Ce jour-là, j'étais encore trop vaseuse, dans les vapes. Mais je crois avoir le souvenir de Camélia, me déshabillant dans mon lit avec l'aide de 899.

— Je crois que vous devriez voir ça avec Camélia.

Elle m'adresse un signe de tête et quitte la pièce non sans me glisser ces quelques mots :

— Je t'expliquerai.

J'y compte bien…

Soudain, je me rends compte que les dix minutes sont sûrement déjà écoulées, alors je m'empresse de regagner ma chambre et enfile un

jean gris ainsi qu'un pull en maille noir. Je crois que ma chevelure est en désordre, je n'ai pas eu le temps de la dompter correctement, mais qu'importe, je ne suis pas du genre à être en retard.

La ponctualité est un savoir-vivre qu'il ne faut jamais négliger.

Enfin, je crois ?

En quelques secondes, je suis devant la porte d'entrée et même si je sens quatre regards perçants depuis le salon, je ne me retourne pas et sors de la maison, non sans frissonner sous les fortes rafales.

Alors que je me retrouve sous le porche je repère aussitôt Ugo au bas des marches, dos à moi, fumant sa cigarette, l'air songeur. Je me racle la gorge maladroitement, plus pour lui annoncer ma présence que pour libérer le nœud qui, je le sais, ne partira pas de sitôt. Il se retourne, appuyant son dos contre un réverbère à la lumière diffuse et son regard exprime quelque chose que je ne comprends pas, mais qui m'atteint de plein fouet.

De l'admiration ? De la surprise ? De l'affection ?

C'est indéchiffrable et pourtant tellement agréable.

— Tu es prête ? il me demande tout en lançant sa cigarette sur le trottoir d'un geste adroit.

C'est au moment où il me pose sa question que je remarque le véhicule à deux roues, garé face à la maison.

— C'est une moto. Il sourit. Un peu cabossée et vieille, certes. Ce que l'on trouve au hangar de la ville n'est jamais très moderne. Mais elle marche à la perfection.

Je manque de rire tant il est prévenant.

— Je sais ce qu'est une motocyclette. J'en ai déjà vu sur certaines projections.

— Au temps pour moi. Alors ? Tu montes ?

J'hésite, cet engin me semble dangereux, mais je préfère encore mourir que de lui avouer mes craintes. Alors, sans attendre, je descends les marches et attrape le casque en cuir marron qu'il me tend avant de monter sur la moto, derrière lui. Il met le contact et alors que je m'attends à ce qu'il démarre, il s'empare de mes deux mains et les pose soigneusement contre son torse.

— Accroche-toi, murmure-t-il.

Et c'est ainsi qu'il part, à toute vitesse vers l'inconnu.

Les rues défilent jusqu'à ne laisser place qu'à une végétation qui

n'en finit pas. D'immenses arbres nous cernent, leurs délicieux parfums accompagnant notre course. Au bout d'une trentaine de minutes, Ugo s'arrête et stationne à la lisière d'une forêt. Je pourrais être inquiète face à cette immensité sombre et imprévisible, mais sa présence me rassure, tempère mes angoisses.

Il se libère de son casque et descend de moto. Alors que je suis toujours à califourchon dessus, il me tend sa main pour que je le rejoigne. Je retire ensuite mon casque et le pose sur le guidon. Aucun de nous ne parle. Dans un long silence, loin d'être dérangeant, il me guide au cœur de la forêt, sa main comme à son habitude, ancrée à mon poignet.

Alors que nous enjambons les quelques branches et racines, une lumière douce et blanche, à quelques mètres de là, m'interpelle.

C'est là qu'il m'emmène.

Et lorsque l'on atteint enfin notre destination, je ne peux retenir un hoquet de surprise. Une immense inspiration me bloque la poitrine. Le spectacle est magnifique. Nous nous trouvons face à un grand lac et la lumière que je percevais n'est autre que le reflet éblouissant de la lune sur l'eau calme.

C'est stupéfiant, magnifique, irréel.

Devant nous s'étend une longue allée de roches grisâtres d'au moins deux mètres de surface et derrière elles, le lac est somptueux. Cet endroit est d'une sérénité à couper le souffle. Ugo me lâche et vient s'asseoir sur l'une des pierres, ses jambes pendant dans le vide à quelques centimètres de cette étendue silencieuse. Je le suis et viens me poser à côté de lui en tailleur, lorsqu'il s'allume une cigarette.

— Tu avais beaucoup de questions en tête, aujourd'hui. Je me suis dit qu'il était temps d'y répondre, déclare-t-il, sans me regarder, expulsant la fumée de sa cigarette en direction de la lune.

Soudain, je me sens mal à l'aise. Je ressens d'ici la chaleur de mes joues et les battements anormaux de mon cœur. Je ne dois pas me défiler, c'est le moment. Il a fait ça pour moi. J'ai été trop curieuse cet après-midi, j'en paie maintenant le prix.

— Qu'est-ce qu'on était, toi et moi ? j'ose, malgré une voix faible et peu assurée.

Ses lèvres se retroussent en un sourire discret puis il aspire une longue bouffée de fumée avant de prendre un air songeur, sérieux.

— Je ne saurais pas te dire. Dans le fond, je ne pense pas te connaître. Moi-même, je ne me connais pas. J'ai toujours pensé que

malgré tout, on se comprenait, l'un et l'autre. J'aimerais pouvoir te répondre, mais moi-même, je ne le sais pas. D'abord parce que je n'étais pas dans ta tête et surtout parce que nous n'avons jamais mis de mots dessus.

Il semble perdu et même si je ne le connais que depuis deux jours, je comprends que ce n'est pas dans ses habitudes, l'incertitude. C'est un homme qui a une domination sur tout. Sa vie, ses amis, ses émotions et je crois qu'il se rend compte que, lui aussi, peut perdre le contrôle.

Même s'il semble à bout, fatigué, il ne se démonte pas et poursuit calmement.

— À vrai dire, tout est confus. Cette réinsertion, le conseil, toi, moi, les autres. Rien n'a de sens. Je crois que je divague. Ce que je sais, c'est que je t'ai connue calme, discrète, timide. Extrêmement timide même. (Il sourit.) Puis téméraire, audacieuse, parfois même entêtée. Je te trouvais impossible à cerner. Comment une fille comme toi, si discrète et réservée, pouvait nous côtoyer et se mettre en danger seule, le deuxième soir de la réinsertion, en s'immisçant dans une de nos soirées ? Tout a pris sens le jour où tu m'as tout expliqué. La régente, tes obligations envers elle. Et malgré ça, malgré la déception que ça aurait dû provoquer en moi, je crois que j'étais surtout admiratif. Tu étais prête à tout pour épargner tes sœurs, tes amies. Ce que tu dégages n'a pas de sens. Tu sais te battre, tu as des principes que je trouve absurdes, tu es parfois d'une timidité maladive, parfois d'une audace surprenante. Et tout ça fait que je ne te suis pas. Tout ça m'amène à une infinité de questions. Mais ça n'empêche que malgré tout, toi et moi on se comprend. Nous nous sommes embrassés. Le soir du bal, le soir de notre départ pour l'orphelinat. J'en mourais d'envie et je n'ai pas pu me retenir, je n'ai pas réussi à me contrôler. Tu étais dans cette magnifique robe… Je m'étais promis de ne plus t'approcher, mais… lorsque je t'ai revue… tout a pris sens, cette fois. Malgré tout ce foutoir, ça, ça avait du sens…

Bon sang. Ses mots me percutent de plein fouet. Je viens de recevoir l'équivalent de cent gifles d'affilée. Le souffle court, la bouche entrouverte, je peine à reprendre ma respiration. Chaque phrase qu'il a prononcée est gravée en moi. Il est autant perdu que moi. Malgré mon amnésie, je sens qu'il n'est pas plus avancé, qu'il ne comprend pas plus que moi ce qui nous arrive. Ce qu'est cette réinsertion, ce que nous sommes, chacun de nous, ce que nous ressentons. Si même toutes ces fichues sensations sont vraies. Est-ce qu'il m'attire ? Oh oui. Mais est-ce qu'il m'attirait avant ? Je ne sais pas. Et ce qu'il m'attirera après ? Aucune idée.

Il se rallume une cigarette nerveusement et se lève d'un pas vif.

Il s'en va. Il semble énervé, furieux, perdu.

Mon instinct travaille pour moi et sans que ma raison me l'ordonne, mes jambes se mettent en marche et le suivent d'un pas déterminé.

Je ne veux pas qu'il soit en colère.

Je sais que ce n'est pas contre moi, qu'il se sent seulement impuissant de tout ce qui nous arrive. Je le suis moi aussi. Tellement. Je sais que je suis la clef de notre liberté. Que quelque chose se cache en moi et que sans mes souvenirs, nous sommes foutus. Je veux l'aider, lui et tous les autres.

Je ravale un sanglot.

Mais moi aussi j'ai besoin de lui. Je m'en rends tout juste compte. J'en prends conscience au moment où il s'éloigne et qu'il n'est plus qu'une silhouette à peine visible dans cette sombre forêt. J'ai besoin de lui plus que jamais. J'ai peur de cette proximité, de cette alchimie entre nous chaque fois que nous partageons la même pièce. Tout ça m'effraie. Mais ce n'est rien. Rien, comparé à ce que serait ma vie aujourd'hui sans lui, sans 899, sans Camélia, sans toutes ces nouvelles personnes vers lesquelles je me sens attirée sans le comprendre.

C'est insensé. Complètement insensé. Je le connais à peine et pourtant j'ai l'impression que nous partageons tout. Il a raison. D'une certaine manière, nous nous comprenons. En quelques phrases. En un regard. Sans un mot.

Alors, sans réfléchir, je cours en criant son nom. Je ne le vois plus, mais me précipite dans sa direction. La moto n'est pas loin, à quelques centaines de mètres tout au plus. Je foule la terre, déterminée à le rejoindre au plus vite, et lorsque j'arrive aux abords du sentier, je le vois. Il passe une main rageuse dans ses cheveux et je reste silencieuse jusqu'à me planter devant lui. À quelques centimètres de son corps. Cette proximité me fait bouillir de l'intérieur, mais je ne recule pas et accroche son regard noir pourtant si fragile à cet instant.

— Je crois que j'ai besoin de te demander quelque chose, je lui souffle en reprenant ses mots, les mêmes qu'il m'avait murmurés le soir où je l'ai rencontré dans la cuisine de ma nouvelle maison.

Il hausse un sourcil, curieux, surpris, ne voyant pas où je veux en venir.

— Me laisserais-tu faire quelque chose, Ugo ?

Et là, il comprend. Surpris, ses yeux s'écarquillent légèrement, et il hoche la tête dans un mouvement lent. Alors, sans attendre, je plonge dans ses bras, serrant de toutes mes forces son large torse. C'est

instantanément qu'il me serre à son tour, enveloppant ses bras autour de mes épaules. J'entends son souffle s'alourdir et les battements de son cœur ralentir au fur et à mesure de notre échange. Les miens s'accordent parfaitement à sa cadence et c'est dans un silence apaisant, délivrant, que nous profitons de cette étreinte.

Quelques larmes m'échappent tant cette proximité me redonne vie.

Chapitre 16

Ugo

J'agite le liquide brun dans mon verre, partagé entre l'envie d'y goûter et celle de l'exploser contre le mur.

C'est bien beau d'avoir réuni autant de monde. Les centaines de sympathisants ont pris quartier dans leurs maisons, non loin des nôtres. Nous avons envahi la banlieue nord de la ville et la foule s'affole, s'impatiente. La première étape de notre plan est en marche, nous sommes assez nombreux pour créer une rébellion, pour récupérer la ville. La majorité est prête, sur le qui-vive. Elle ne tient pas en place et brûle de reprendre ce qui leur revient de droit. Je ne peux que les comprendre, mais dans le fond, je sens que je suis le seul à mesurer les conséquences possibles d'une telle révolte.

Il y a déjà eu des morts à l'hôpital et si je ne canalise pas les sympathisants, il y en aura d'autres. Nous ne vaudrons pas mieux que nos ennemis si nous cédons à ce genre de cruauté. Bien sûr, nous devons nous montrer impitoyables et nous n'aurons pas d'autres choix que d'user de la violence, c'est le seul langage que Damien et ses hommes connaissent, c'est par ce seul biais que nous avons une chance de retrouver notre vie. Seulement, nous ne pouvons pas nous permettre de devenir à notre tour des meurtriers. Je ne me le pardonnerai pas.

Il y a encore plusieurs mois, je n'aurais eu aucun scrupule à les détruire. Cependant, depuis peu, ma conscience me joue des tours. Elle me force à me poser les bonnes questions. À établir des stratégies, à épargner des hommes. Comment épargner des criminels d'un sort qu'ils méritent et qu'ils n'auraient aucun scrupule à nous infliger ?

Parce que nous ne sommes pas comme eux. La justice n'est pas si simple. Les robots nous humanisent, lorsque nous les endurcissons. Je ne sais pas si c'est une bonne chose. Je me sens dénaturé et pourtant je n'ai jamais été autant moi-même. Même si très souvent la colère me mène vers une noirceur que je ne contrôle pas, à tête reposée mon état d'esprit est tout autre.

Alors que les avenues sont bruyantes au dehors de la maison, ici tout est calme. Depuis cette chambre temporaire et impersonnelle que j'occupe depuis quelques jours, j'observe la rue. Les deux premières générations n'ont jamais été autant mélangées. Je vois des robots

femmes traîner avec des hommes qui ont partagé ma jeunesse. Des rires retenus et réservés se mêlent aux éclats forts et bruyants de mes frères.

Si seulement, la réinsertion avait pu être ainsi dès le départ…

J'ose un regard vers la maison d'en face, là où 900 vit depuis plus d'un mois. La lumière de sa chambre est allumée, mais aucune ombre ne se dessine derrière le rideau blanc. J'aimerais partager ma soirée avec elle. Elle, tout comme moi, reste cloîtrée. Mais c'est mieux ainsi.

Même si nos liens se renforcent jour après jour, se révèlent bien plus profonds qu'avant son amnésie, il lui faut du temps et je crois qu'à moi aussi, il en faut. Je ne dois pas perdre de vue mes objectifs et mon besoin de la protéger m'empêche de prendre les bonnes décisions. Peut-être est-ce pour cela que je veux à tout prix éviter le massacre. Je crois que je mourrais si elle n'y survivait pas.

— Ugo ?

Cam s'avance dans la chambre grise, aux murs froids et sombres. Elle s'installe sur mon lit, les jambes en tailleur et à mon tour je tourne le dos à la fenêtre et viens m'appuyer contre la vitre glacée.

— Il faut qu'on parle.

Son ton est ferme. Les yeux dans le vague, elle observe tantôt ses mains, tantôt le mur qui lui fait face. Tout, tant qu'elle peut éviter mon regard.

Ce n'est pas bon signe.

— J'attends, Cam, je souffle, en passant une main dans mes cheveux.

— Une seconde, c'est une discussion que nous devons avoir à trois.

— À trois ?

Au moment où je prononce ces mots, le docteur Anand se faufile dans la pièce, son éternelle mallette de cuir à la main.

— Oui à trois, répond-elle pour Camélia. J'ai découvert des choses inquiétantes, Ugo.

Soudain, j'inspire profondément et l'observe s'installer à son tour, appréhendant ses révélations. Elle déballe le contenu de son imposante mallette sur le matelas, étalant diverses fioles et éprouvettes. D'une petite pochette, elle sort un carnet de notes ainsi qu'un stylo, puis extrait du plus grand compartiment un appareil électronique.

— J'ai fait plusieurs analyses, déclare-t-elle, les yeux fixés sur ses notes. Camélia m'a confié les vêtements de 900. Ceux qui datent de son retour de l'orphelinat, le jour où vous m'avez expliqué l'avoir retrouvée inconsciente. J'ai étudié le sang retrouvé sur ses affaires. Les premières analyses n'ont démontré rien d'anormal. Enfin, du moins, rien qui ne sorte de l'ordinaire, étant donné que chaque mois vous recevez une dose de traitement. La molécule que j'observe depuis plusieurs mois à l'hôpital, celle qui ne contre en rien l'épidémie est bien présente, mais à un taux ordinaire.

— Où est le problème alors ? je m'impatiente.

— Justement, Ugo. J'ai décidé d'analyser une autre trace de son sang et là, j'ai été totalement estomaquée. La molécule que je ne parviens pas à caractériser depuis des mois est démultipliée. Son taux est au moins dix fois plus concentré qu'à la normale.

Je sens des gouttes couler dans mon dos, tant la chaleur se répand dans mon corps. Je crois que je comprends où elle veut en venir et si ce que je pressens est vrai, je risque de ne pas me contenir longtemps.

Mes articulations craquent et se tordent sous la pression de mes doigts.

— Continuez, je murmure, tremblant de rage.

— Je crois que le premier test sanguin que j'ai effectué date d'une plaie durant ses premières heures passées à l'orphelinat. Le second test provient des mêmes blessures, mais le sang recueilli venait de recevoir une dose conséquente de la substance que vous prenez depuis plusieurs mois. Et je crois, enfin j'en suis persuadée : cette molécule affecte votre mémoire. On a délibérément effacé la mémoire de 900. Je ne crois pas que la dose qu'elle ait reçue était contrôlée. La régente lui en a administré autant qu'elle pouvait pour la rendre aussi apathique que possible. Mais ça, on s'en doutait déjà. La seule chose qu'on sait avec certitude aujourd'hui, c'est que vous aussi, on s'attaque à votre mémoire. On affecte vos souvenirs. On vous bloque l'accès à votre passé. Le conseil vous cache des choses et nous en avons aujourd'hui la preuve. La menace directe n'est pas Damien et ses hommes, Ugo, mais bien le conseil tout entier.

Je manque de m'effondrer. Je pressentais que le conseil manigançait quelque chose. Que derrière l'indifférence, le manque de réaction de ses membres, se cachait un secret plus grand. Mais quoi ? Que veulent-ils que l'on oublie ?

Je pense immédiatement à Joris. Jo, mon frère, mon sang. Il savait bien quelque chose. Il savait tout ! 900 aussi savait tout ! Elle avait tout compris.

Putain de merde.

D'un coup sec, mon poing s'écrase sur la vitre et vient la briser en son centre, non sans faire gicler une traînée de sang écarlate.

— Ugo, merde ! Calme-toi !

— Me calmer ? je rugis. Me calmer, Camélia ? Alors qu'on est attaqués par Damien et ses hommes, voilà qu'en fait c'est le conseil tout entier qui nous tient, nous enferme dans une histoire qui n'est pas la nôtre ! Qui tu es, toi, Camélia, au final ? Tu sais qui tu es ? Est-ce que tu me connais vraiment ? Jusqu'où remontent tes souvenirs ? Est-ce au moins les vrais ?

Alors que mon souffle s'accélère, que je deviens incontrôlable, le docteur Anand attrape ma main blessée et l'enveloppe d'un drap blanc qu'elle fixe maladroitement, tant la rage fait trembler mes gestes.

— Ugo, sanglote Camélia. Je suis tout aussi en colère et perdue que toi ! Les choses nous échappent, mais regarde le monde, le nombre de sympathisants avec nous, auprès de nous ! Chaque chose en son temps !

— Je vais faire payer ce professeur Carter, et nos mentors à nous ! Tout n'est que mensonge !

Ma voix est rauque et sèche, j'ai les dents serrées à m'en exploser la mâchoire. J'attrape le verre que j'avais délaissé, il y a de ça plusieurs minutes, et l'avale d'une traite avant de l'exploser contre le mur qui me fait face. Le docteur Anand sursaute lorsque les débris s'éparpillent dans la pièce.

— Allez chercher Simon et David et expliquez-leur avant, ordonne Camélia.

Alors que je tourne en rond, tentant de canaliser ma colère, Camélia reste muette sur le lit, attendant que je me calme. Il me faut plusieurs minutes pour retrouver une respiration régulière. Malgré les sursauts saccadés de mes inspirations, je reviens peu à peu à moi.

— Mais qui sommes-nous ? Qu'est-ce qu'ils veulent nous faire oublier ?

— J'en sais rien, souffle Cam, les yeux dans le vague.

Au même instant, David et Simon pénètrent dans la pièce, d'un pas rageur.

— C'est quoi ce putain de bordel ? grince Simon, à la limite de la crise de nerfs.

— J'en sais rien ! tonne Camélia.

À son tour, elle sort de son état de léthargie et nous rejoint dans notre haine.

— La seule chose que je sais, les gars, c'est qu'on est ensemble ! Toi Simon, David, Ugo et moi ! Et maintenant, vous pouvez ajouter 900 et 899. C'est notre combat ! Peu importe ces révélations. Tous les six, nous allons faire payer le conseil et les hommes de Damien. Ça fait trop longtemps qu'on se laisse faire. Ce soir, sans plus attendre, on va réunir tout le monde, car il est temps qu'on démarre cette putain de rébellion.

Nous nous observons tous les quatre, les yeux injectés de sang, le regard obscurci par une haine noire, les traits durcis par la colère.

— OK, je déclare. Ce soir, on établit un plan. Camélia, va prévenir 900 et 899. David et Simon, allez convoquer les autres au bout de la rue, au grand jardin. Tout le monde sans exception. Camélia, une fois que tu auras expliqué la situation à 899 et 900, je veux que tu exposes les mêmes faits à Stan, Fred, Rob, Mickey. Ils pourront nous aider concernant Damien et ses hommes. Ils ont des informations que nous n'avons pas. Moi je m'occupe de Roger, Stefan, 394 et Chloé.

Depuis le départ, ils sont avec nous. Nous avons beau être six à nous faire confiance, il n'empêche que leur avis et leur soutien comptent. Plus on est de voix, plus les sympathisants suivront notre plan. D'un signe de tête ils approuvent avant de quitter la pièce sans perdre de temps, me laissant dans un silence de plomb.

Au bout de quelques secondes où je tente de récupérer mon souffle, la chevelure rousse du docteur Anand m'annonce sa présence.

— Tu… enfin, vous… Oh et puis merde ! Rentre !

Elle s'engouffre dans la chambre. Elle semble penaude, embarrassée, mais pourtant bienveillante.

— J'ai peut-être une idée. Oui Ugo, tu peux me tutoyer.

Elle s'assoit sur le lit et je l'observe, les bras croisés sur mon torse, le poing toujours enveloppé dans ce drap, maintenant rouge vif.

— Je ne sais pas quelles sont vos priorités. Mais je crois qu'il est temps de soutirer des informations à 410. Je ne suis pas pour la violence et encore moins pour la torture. Mais peut-être arriverais-tu à le faire parler ? Nous n'avons pas pris le temps de l'entendre, depuis qu'il a avoué vous avoir dérobé cette clef. Il est temps, tu ne crois pas ?

Elle n'a pas tort. À force de missions et d'escapades, j'en ai oublié la traîtrise de 410. Mes poings rejoignent mes flancs avec une dureté de

plomb. Si je croise le regard de ce robot, je risque de le réduire en miettes avant même qu'il n'ouvre la bouche pour parler. Je ne peux pas.

— Passez le mot à Camélia. Elle s'en chargera ce soir.

— Bien…

Puis elle quitte la pièce à son tour, me laissant de nouveau à mon silence.

Chapitre 17

900

Je n'en crois pas mes oreilles ! Les révélations de Camélia s'insinuent en moi comme un poison douloureux.

J'en étais sûre. J'en savais trop. Je sais même tout.

La frustration me consume de l'intérieur. Tout est en moi, mais rien ne ressort, rien ne vient briser mon amnésie. Pourtant je crie en silence, je hurle de toute mon âme, je supplie mon cerveau de se réveiller à son tour, mais pas une seule lumière, même infime, ne vient éclairer ces mois sombres. Entre mes jours heureux à l'orphelinat et mon réveil dans ce bus, j'ai l'impression que seules quelques secondes se sont écoulées. Une seule minute semble séparer ces deux journées. Une minute qui a duré des mois. Comment remplir ce battement de cils par une multitude d'événements ?

Je vois qu'il y a quelque chose d'enfoui en vous. Votre esprit est bloqué par un barrage immense. Revenez me voir, 900. Je peux vous aider.

J'expire lourdement, réduisant mes poumons à l'atrophie totale, dans l'espoir de chasser cette pensée, cette voix absurde.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demande 899.

Sa voix est calme, bien que glaçante par tant de gravité. Plus les jours passent et plus je suis en admiration devant ma meilleure amie. Elle et son sang-froid infaillible, son self-control indéfectible. Nous n'avons jamais côtoyé la violence auparavant. Plus encore, nous chérissons la paix, plus que tout. Et là où elle aurait dû être terrorisée ne s'éveillent finalement en elle que le courage et la détermination. Peut-être est-ce ce qu'elle a toujours été, en son for intérieur. Courageuse et déterminée.

— Nous devons nous réunir dans une heure à peine. Il est temps d'agir. D'exposer aux sympathisants nos nouvelles découvertes.

899 hoche la tête avec sérieux. Elle est prête.

— Avant ça, le docteur Anand ainsi qu'Ugo souhaitent qu'on soutire à 410 tout ce qu'on peut, avant de nous jeter dans la gueule du loup. Je vous préviens, je ne vais pas être tendre s'il ne coopère pas. Êtes-vous de la partie ?

899 se lève, sans une seule hésitation, et à mon tour je me remets

sur pieds, incapable de dissimuler la colère noire et la détermination que l'on doit pouvoir lire dans mes yeux. Je le sens, tant ils me brûlent de l'intérieur.

On m'a effacé la mémoire. Volontairement. On contrôle notre mémoire. À tous.

— Il aura ce qu'il mérite. Soit il parle de lui-même, soit nous allons le faire parler.

Mes mots m'étonnent. Moi qui suis d'habitude conciliante, parfois trop empathique, je me surprends à le détester d'avance. Je devrais pourtant le comprendre, j'ai été dans sa situation. Au service de mon mentor. Sous ses ordres. Forcée de lui obéir. Pourtant, je suis déjà en colère, car s'il ne coopère pas, il sera un traître pour de bon.

Un discret sourire naît sur les lèvres de Camélia. Un sourire que je vois rarement. Il n'a rien de sincère ni d'amical. Il est cynique et mauvais. Elle se met en condition. Prête pour l'affrontement. Je devrais me sentir inquiète, mais au lieu de cela, je la comprends, je la soutiens.

Alors que nous traversons le couloir, Camélia ouvre sans ménagement la porte de la chambre de 410. D'un geste ferme, elle l'envoie claquer avec fracas contre le mur.

410 sursaute, à moitié éveillé. Sûrement est-il encore sous sédatifs. Espérons que ça le fasse parler.

— Il est temps pour nous d'avoir une discussion, 410.

Le corps frêle de 410 se redresse sur le lit tandis que son regard nous fuit.

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler, Camélia.

Il geint et grimace sous les douleurs encore vives suite à l'assaut des hommes de Damien.

Camélia reste calme, elle tente d'abord de l'amadouer. Elle lui laisse une chance de poursuivre la discussion en douceur. Elle lui offre l'occasion de coopérer.

— 410, tu me connais. Tu n'as pas de perte de mémoire. Aucune excuse. Tu sais que ma patience a des limites. Alors, si tu ne vois pas de quoi je veux parler, commence déjà par m'expliquer pourquoi tu as dérobé cette carte magnétique à Ugo.

410 rougit. Est-ce de honte ? De colère ? Impossible à deviner.

— Cet objet m'a totalement intrigué ! J'ai voulu le prendre, c'est tout !

Camélia secoue la tête nerveusement, peu convaincue.

— Faut-il vraiment que je repose ma question ?

410 se lève brusquement. Comme s'il craignait de prendre un coup, il adopte une position de défense. Même s'il pense savoir à quoi s'attendre, il est certainement très loin du compte.

— J'étais curieux, répond-il, sans une once de remords dans la voix.

Là, pour le coup, il a tout d'un robot.

— Et qu'est-ce que ça faisait chez toi ? reprend Camélia tout en brandissant le téléphone portable qu'elle avait subtilisé, il y a de ça deux jours, dans son appartement.

— Je ne sais pas.

À peine a-t-il prononcé ces mots que Camélia enfonce son poing dans ses côtes, là où ses blessures sont à peine refermées.

Bizarrement, je me sens presque soulagée qu'on en vienne aux mains. Au vu de la situation, chaque obstacle, chaque personne qui nous met des bâtons dans les roues, mérite de souffrir. Je crois que j'ai assez souffert, qu'Ugo a assez payé, 899, Camélia, les jumeaux. Tous, nous avons déjà bien trop payé pour leurs mensonges. Il est temps de riposter. Mais quelque part, loin enfoui en moi, je ressens la peine que l'ancienne 900 aurait éprouvée, si seulement elle se souvenait. La souffrance de celle que j'étais, se remémorant des instants partagés avec lui, 410. Celui qui, il y a quelques semaines encore, était mon meilleur ami. Un pilier dans cette réinsertion. Peut-être aurais-je compris son geste, si seulement je n'avais pas oublié qui il était ? Peut-être un jour ai-je su ce qu'il traversait ? J'étais comme lui. Une taupe, une traîtresse, une espionne. Mais pourquoi ne s'explique-t-il pas ? Pourquoi persiste-t-il à mentir ? Craint-il pour sa vie, lui aussi ?

— Qu'est-ce qu'il faisait chez toi ? répète Camélia, le poing en l'air, prête à cogner une seconde fois.

— Mais putain ! J'en sais rien ! s'écrie-t-il, les joues baignées de larmes.

Un deuxième coup s'abat, mais cette fois en plein sur sa mâchoire.

— Je peux continuer toute la nuit !

Un troisième coup de poing atteint son ventre et lui coupe la respiration. Un long râle s'échappe d'entre ses dents, suivi d'un filet de sang noirâtre. Et tandis qu'il essuie ses larmes d'une main rageuse, son rire s'élance crescendo dans la pièce.

899 me regarde, abasourdie.

— Mais qu'est-ce qui lui prend ? chuchote-t-elle.

Mais le rire de 410 ne s'arrête pas. À l'inverse, il gonfle, explose avec une force et une plénitude qui nous surprend toutes. Camélia stoppe les coups, surprise, presque déstabilisée.

— Ouais, j'étais en contact avec la régente, et alors ?

Il est plié de rire et Camélia fulmine.

— À la base, j'avais son mari au téléphone. Vous savez, le chef de notre orphelinat. Mais à force, Maman me manquait, alors c'est elle qui a pris le relais !

Mon cœur s'emballe.

Maman ? Il a bien dit Maman ?

— Ne soyez pas choquées ! s'esclaffe-t-il entre deux éclats de rire. Vous savez, je ne suis pas le seul à avoir Papa ou Maman au conseil !

899 étouffe un cri de surprise. Elle est sous le choc et je crois que Camélia l'est tout autant. 410 se lève alors, en pleine forme. Comme si ses blessures n'avaient jamais existé.

— Vous êtes foutus ! 900, la régente a toujours su que tu viendrais à l'orphelinat ! Elle l'a su dès l'instant où tu m'as soumis l'idée. Grâce à ce téléphone. Tu as toujours été si naïve… D'ailleurs, 899, c'était un plaisir de saccager ton appartement et te tabasser par la même occasion. Une traîtresse pareille qui rêve secrètement d'être une sans-gêne et pire encore ! Qui rêve d'en baiser une.

Un douloureux sanglot échappe à 899. Elle se sent humiliée, trahie. Aussitôt Camélia s'élance sur 410, mais celui-ci sort un couteau parfaitement aiguisé de la poche arrière de son jean. Je reconnais ceux de notre cuisine. La lumière de la lune filtrant par la fenêtre se reflète instantanément sur la lame argentée, faisant reculer Camélia de plusieurs pas.

— Je n'ai pas fini ! s'écrie-t-il, arborant un sourire immense. 900 ! Ma mère sait où tu es, elle sait depuis tout ce temps où tu te caches et ne t'en fais pas, sa vengeance viendra plus vite que tu ne le penses ! Profite de tes derniers jours de sursis.

Puis précipitamment, tout en pointant sa lame dans notre direction, il sort de la chambre, à une telle vitesse qu'il ne faut que quelques secondes avant d'entendre la porte de la maison claquer bruyamment.

— Bon sang, murmure 899, avant de s'effondrer dans les bras de Camélia.

Chapitre 18

Ugo

Le silence est presque étouffant. Même si les chuchotements flottent dans l'air et parviennent jusqu'à nous en un bourdonnement désagréable, il n'empêche que le spectacle est stupéfiant, incroyablement calme.

Nous sommes nous six, Cam, 899, David, Simon, 900, et moi. Six, debout, sur la tôle dure et froissée du toit du bus. Stationnés à l'entrée de notre quartier, nous sommes éblouis par une lune éclatante, droits comme des piquets, surplombants plus de cinq cents sympathisants agglutinés dans la rue principale, sur le point d'entendre ce que nous n'étions pas préparés à encaisser, il y a de ça moins d'une heure.

— Nous venons d'apprendre une information grave ! Qui nous concerne tous.

La voix de Camélia porte loin. Très loin. C'est la détermination qui la pousse, l'emporte. Je la sens en colère, plus encore que lorsque je l'ai quittée, il y a une heure.

— Il faut qu'on se fasse confiance. Tous ! Si nous sommes ici, c'est à cause de Damien et ses hommes. À cause de leur massacre. À cause de tous nos frères et sœurs que nous avons perdus. À ce jour, nous ne sommes toujours pas en mesure de les dénombrer, mais qu'importe combien il y en a. Un seul mort, c'est déjà un de trop.

Les sympathisants s'agitent, expriment leur fureur au travers de grincements de dents, de craquements de doigts, de crachats au sol et de souffles de protestation. Pas un seul ne s'exprime de vive voix. Leur haine est palpable, car cette fois, le calme est pesant. Nous ne sommes plus à l'heure de la révolte, mais à celle de l'action.

— Ce qu'il faut savoir, c'est qu'une menace encore plus grande pèse sur nous : le conseil.

L'incompréhension se lit sur leur visage. Tous s'observent, interrogateurs, presque furieux. Je manque de prendre la parole, tant la pause de Camélia s'éternise et crée un suspense insoutenable.

Heureusement, elle se décide à poursuivre.

— Le docteur Anand, que vous avez, pour certains, déjà rencontrée, a fait une découverte invraisemblable. Le traitement que le conseil nous administre est factice ! Totalement factice ! Non seulement il ne nous guérit pas, ne nous maintient pas en vie, mais au contraire, il est destiné à nous contrôler.

Soudain, des cris fusent, les hommes s'agitent, les femmes lancent des regards noirs autour d'elles. Certains sont choqués, la bouche grande ouverte, les yeux écarquillés, quand d'autres élèvent la voix, s'insurgent.

— Foutaises ! hurle l'un d'eux.

— Non ! Malheureusement ! Ce traitement attaque notre mémoire ! Nous en avons les preuves !

Un autre homme s'avance furieusement, écartant sans ménagement la foule sur son passage.

— Je m'en moque, de ce traitement ! Tout ce que je veux, c'est qu'on récupère notre ville ! Le conseil peut aller se faire foutre, peu importe ce qu'ils mettent dans mes veines tant que je peux reprendre ma vie là où elle s'est arrêtée !

— Tu ne souhaites pas avoir des réponses ? grogne David. Tu acceptes de te faire manipuler sans broncher ? Sans même te révolter ? C'est bien lâche, pour un homme de ta génération !

Une fille se faufile à son tour et crie de toutes ses forces son mécontentement.

— Nous n'avons rien à prouver ! Si nous vous avons suivis jusqu'ici, c'est pour récupérer la ville ! Pas pour remettre en question le conseil et nos mentors ! Quelles que soient vos preuves, ce n'est pas ça qui nous rendra notre liberté !

La situation nous échappe totalement. Camélia me jette un regard paniqué tandis que toutes les voix s'élèvent pour approuver la plaidoirie des quelques sympathisants qui se sont exprimés. 900 m'adresse un sourire confiant puis elle hoche la tête de gauche à droite, l'air de dire « N'insiste pas plus, chaque chose en son temps ». Alors je m'avance sur la tôle du car, à quelques centimètres du vide.

— OK ! OK ! je m'écrie à mon tour. Très bien !

L'assemblée se calme, prête à m'écouter, non sans m'adresser des regards furieux, frustrés.

— Alors, si ce problème ne vous préoccupe pas plus que ça, passons aux choses sérieuses. Vous êtes apparemment tous en colère, hors de vous, à bout. Prêts à tout pour retrouver votre liberté. J'espère que cet

état d'esprit combatif et déterminé ne vous quittera pas dans les heures à suivre, car nous attaquerons Damien et ses hommes demain matin, à l'aube.

Alors que je termine ma phrase, les hurlements de guerre, de joie, de haine et d'ardeur résonnent dans l'air, faisant trembler le sol, les arbres et le bus tout entier. C'est le cri de la résistance.

C'est le moment que choisit Fred, le propriétaire du SimpleKing, pour escalader le car et me rejoindre sur notre estrade improvisée.

— Écoutez-moi ! J'ai des informations qui me viennent tout droit des hommes de Damien. Ou devrais-je dire de l'un de leurs pions, pas très malin.

L'assemblée ricane avant de reprendre son sérieux.

— Ils ont pris leurs quartiers au centre-ville, dans la plus grande tour d'habitation. Ils ont occupé des appartements qui ne leur appartiennent pas ! Ils y sont tout confinés. TOUS sans exception. Peut-être pensaient-ils qu'en se regroupant ils seraient plus forts, mais rien ne vaut l'effet de surprise. Ils sont peut-être trois cents, quatre cents tout au plus si certains ont rejoint leur cause entretemps. Alors, écoutez-moi attentivement. Il faut qu'on soit organisés. Parfaitement organisés. Camélia a prévu des numéros avec quelques indications qu'elle a notées sur des feuilles de papier. Ils vont de 1 à 100. Vous devez par vous-mêmes former des groupes de cinq ou six personnes, tout au plus. Des groupes mixtes. Une fois vos groupes formés, vous irez récupérer votre numéro auprès de Camélia. C'est simple, pour ceux qui récupèrent le numéro 82, vous prendrez d'assaut l'appartement qui porte ce numéro, l'étage figure au dos.

Tout le monde acquiesce, l'explication est précise, tout le monde l'a intégrée. Pas un seul sympathisant ne fronce les sourcils ni même ne vient demander d'éclaircissements à son voisin.

— Je n'ai pas fini ! s'exclame-t-il bruyamment. Nous ne sommes pas des meurtriers ! Il est hors de question que nous semions la mort comme eux l'ont fait ! Je sais que la plupart d'entre vous réclame vengeance. Nous en délibérerons une fois qu'on aura capturé la cinquantaine de monstres à l'origine du massacre de l'hôpital. Vous savez tout comme moi que les trois quarts de ceux qui ont rejoint Damien et ses hommes ne sont que désespérés, peut-être des lâches pour certains, mais pour la plupart tout simplement contraints et forcés. La peur nous fait faire les pires choix ! Mais eux ne méritent pas la mort. Croyez-moi, j'en connais beaucoup pour les avoir côtoyés dans mon club, ceux-là vont se rendre plus vite que vous ne l'imaginez !

Alors que je m'attendais à ce que tout le monde se révolte, exprime son mécontentement, à l'inverse, ils s'observent, peut-être dans l'attente que l'un d'entre eux s'oppose à cette opération presque pacifiste. Seulement, personne ne conteste. Aucune protestation ne vient troubler ce qui semble être une cohésion naissante.

— Dans une heure, la première vague rejoindra la ville. Malheureusement, vous ne dormirez pas cette nuit ! Nous en avons pour plusieurs heures avant que notre armée de sympathisants n'arrive à bon port, alors ne perdons pas de temps, formons les groupes !

La première vague part d'ici dix minutes. Camélia vient de distribuer les derniers numéros. Les groupes sont tous cohérents, équilibrés. À chaque équipe, son maillon fort, robuste, ses hommes stratèges, ses femmes habiles et ses éléments rusés.

Ils ont tous été mis au parfum. Lorsque l'on intégrera la ville, les bavardages ne seront plus de mise. Si les groupes décident de stratégies, ils ont jusqu'à leur arrivée au hangar pour les établir et les mettre au point. Une fois le pied posé au sol, pas un son ne doit être proféré, pas un seul soupir, pas le moindre bruit ne doit venir troubler le silence nocturne de la ville. La discrétion est le mot d'ordre, le point fort de notre attaque.

Je sais que Fred a pris sur lui pour relayer ma requête : celle de ne faire aucune victime. Cet homme est un sanguin, un impulsif, avide de vengeance, et je crois que lui seul était capable de convaincre la foule. Si un homme comme lui, connu de tous pour ses frasques et sa main leste, exige la paix et une justice sereine, alors aucun ne pouvait le contester. Il n'a pas manqué de me préciser qu'il faisait ça pour son club et par loyauté pour moi, aîné de notre génération. Mais son regard en disait long sur ce que cette concession lui coûtait.

Alors que nous sommes debout, face au premier bus, Camélia nous rejoint. Nous, notre groupe, notre équipe infaillible, celle qui nous lie depuis le début. Camélia, 900, 899, David, Simon et moi.

Les jumeaux sont muets. Concentrés comme jamais, c'est leur truc. Leur manière à eux de s'immerger totalement dans une sorte de transe, de méditation. Nous n'avons pas besoin de plan. Aucun de nous n'a pensé à en élaborer un. Nous savons. Aucune parole, aucune stratégie ne sera plus efficace que notre spontanéité, notre cohésion instinctive.

— Surtout, reste concentrée, murmure Camélia à l'oreille de 899. Si tout se passe comme prévu, tu n'auras pas à te battre. Et tu peux

encore reculer, 899. Tu peux encore nous attendre ici, on viendra te chercher.

— Il en est hors de question, Cam.

Mon amie souffle fort, faisant voleter les cheveux de 899.

— OK. Alors, si jamais tu dois te battre, dirige-toi vers le plus petit et surtout cogne de toutes tes forces ici. Elle illustre ses propos en glissant ses doigts au niveau de la gorge de 899. N'hésite surtout pas. Un coup sec, précis, du plat de la main. Il sera privé d'air et hors d'état de nuire pour un bon bout de temps.

899 hoche la tête, rougissante, et alors que j'assiste à ce cours de combat en accéléré, je sens la main de 900, silencieuse à mes côtés, glisser dans la mienne. Instinctivement, j'ouvre mes doigts et viens presser les siens. Je perçois son agitation, sa crainte de l'issue possible de cette nuit.

Je l'entends soupirer ; ce geste vaut tous les mots du monde.

Chapitre 19

900

Il fait encore nuit, nous attendons dans un silence de plomb depuis maintenant quatre heures. La dernière vague est sur le point d'arriver au hangar. David et Simon, comme à leur habitude, sont les chauffeurs attitrés.

Voilà le cinquième et dernier aller-retour qu'ils effectuent, et d'ici quelques minutes, le soulèvement sera déclenché. Bizarrement, malgré une appréhension et une angoisse certaines, j'ai hâte qu'on en finisse. Que cette bataille s'achève et que ce soir, au crépuscule, nous puissions souffler et reprendre nos vies, presque comme elles avaient démarré. Si seulement cela pouvait être l'issue de cette nuit. Mon cœur bondit dans ma poitrine et je secoue la tête comme pour chasser ces pensées funestes. Il m'est trop difficile d'imaginer le pire. Comment pourrais-je survivre si je perdais l'un d'entre eux ? Ils me sont encore étrangers, et pourtant, en quelques jours, ils sont devenus le centre de mon monde. Ils ont été mes amis. Ils sont mes amis.

Nous nous sommes tous mis d'accord pour oublier le conseil pendant les prochaines heures. Il est impossible de tout régler en même temps. Mais chacun de nous sait que ce soir, quelle que soit l'issue, le combat ne fera que commencer et le conseil aura, lui aussi, droit à ses représailles.

Alors que le car s'avance lentement, troublant le calme malgré son allure au ralenti, nous nous levons tous. Ugo ne m'a pas lâché la main depuis que je la lui ai prise avant notre départ. Je ne veux pas rompre le contact, je veux garder son empreinte indéfiniment. J'aimerais que cette pression rassurante et agréable dure sans cesse, mais il est l'heure. L'heure de mettre de côté nos faiblesses, nos sentiments, nos craintes.

Il m'offre un regard que, pour une fois, je déchiffre. J'ai l'impression de lire dans ses yeux une tonne de promesses, une infinité de supplications. J'ai le sentiment qu'il me promet de me protéger, autant qu'il me supplie de ne pas me faire tuer. J'espère lui offrir autant de réponses dans mes yeux que je lis de questions dans les siens. Et quand il me sourit, je comprends qu'il sait. Qu'il sait à quel point je n'ai plus peur, à quel point je suis déterminée à retrouver ses bras dans les heures qui suivent. Je suis prête à lui donner tout ce qu'il

souhaite et c'est bien pour çaque je n'abandonnerai rien.

Alors je lâche sa main, non sans y avoir exercé une dernière pression, et nous voilà conditionnés. Nous voilà revenus au temps de l'orphelinat. Organisés à la minute près, tous dans l'ordre, du groupe numéro 100, au groupe portant le 1, les yeux fixés droit devant, marchant sans bruit, d'un pas synchronisé, tels des robots.

Quelle ironie, quand on sait que c'est ainsi qu'ils nous ont toujours nommés.

Eh oui, à cet instant je suis fière d'être un robot.

En quelques minutes à peine, nous envahissons l'avenue dans un silence absolu. Tous en ligne de cinq ou six individus, selon les groupes, nous nous arrêtons devant l'immeuble telle une armée au garde à vous, ordonnée au millimètre près.

Nous ne devons pas perdre de temps.

Aussitôt, notre groupe, ou ma famille, devrais-je dire, prenons d'assaut le bâtiment d'un pas léger en direction du dernier appartement, le numéro 100. À la chaîne, le groupe 99 nous précède, puis le 98, le 97…

Nous gravissons les marches et sommes rapidement essoufflés. Atteindre le vingtième étage nous demande beaucoup d'énergie, mais l'adrénaline nous porte et nous stimule. En quelques minutes nous voilà devant la porte de l'appartement où doit se dérouler notre combat. L'étage entier est plongé dans le silence. Les groupes nous suivent et s'arrêtent à leur tour devant leur point d'attaque. Notre discrétion m'étonne. Sûrement que certains hommes nous ont repérés, les quelques insomniaques ne peuvent pas ignorer bien longtemps ces centaines de pas, bien que feutrés, à l'assaut de leur immense tour.

Mais bien vite, le top départ est donné. Tout le monde est en place, le groupe numéro 1 est chargé de crier en chœur dès qu'il est prêt. Et c'est lorsque leurs voix s'élèvent dans le lointain mais distinctement que David, Simon, Camélia et Ugo balancent leur pied contre la porte de bois qui aussitôt cède en un bruit fracassant. Les différentes équipes font de même et tout l'immeuble se met à vibrer, gronder. Les explosions résonnent jusque dans mon abdomen. Des cris de rage montent jusqu'à nous, jusque dans mon crâne. J'ai l'impression que tout est irréel, j'ai le sentiment que l'immeuble vacille, manque de s'effondrer sous la violence soudaine et synchronisée de nos assauts.

Et à cet instant, tout va très vite. L'heure n'est pas à la réflexion, mais à l'action.

Ugo et les jumeaux ont déjà pénétré dans l'appartement. Je repère

un homme que Camélia propulse au sol en une seule frappe. Ils sont nombreux. Tellement nombreux que je ne sais pas où donner de la tête. Apparemment, nous venons de déranger un lendemain de fête : je me saisis d'une bouteille d'alcool vide et viens l'exploser sur le crâne d'un homme tout juste réveillé. Bien que le sang coule à flots, la blessure est plus impressionnante qu'elle n'est grave. Dans quelques heures, il aura repris ses esprits. Alors que je m'avance vers une femme blonde aux yeux rougis par la drogue, j'attrape au passage une deuxième bouteille et la lance à 899 pour qu'elle puisse s'en servir, à son tour, comme d'une arme.

La fille, elle, est plus vive que mon premier adversaire. Sûrement était-elle déjà réveillée et alertée par notre intrusion avant même que l'on n'envahisse l'appartement. Elle brandit un couteau dans ma direction, mais la manière maladroite dont elle le tient me prouve qu'elle ne sait pas s'en servir. Alors, sans réfléchir, je m'avance et la désarme d'un geste rapide et totalement calculé.

Bon sang, comment je sais faire ça, moi ?

Décontenancée, elle se met à sautiller, comme pour m'impressionner. Je ne sais pas qui lui a appris cette façon de faire, mais au lieu de prendre appui sur ses jambes fléchies elle m'offre l'opportunité de la mettre au sol en un balayage sur sa cheville droite. C'est évidemment ce que je fais et immédiatement, elle vacille et tombe.

— Est-ce que tu te rends ? je lui hurle au milieu du vacarme.

Elle hoche la tête, apeurée, déboussolée.

— Si je te vois te lever ou ne serait-ce que bouger le petit doigt, je t'assomme, c'est clair ? Tu restes ici ! Et tu ne bouges pas !

Elle ne répond pas, choquée, les yeux dans le vide.

Alors que je reporte mon attention sur le reste de l'appartement, des cris rauques se font entendre dans la pièce au fond du couloir. Aussitôt, je cours et j'aperçois Ugo se battre contre un homme dans une chambre où des bouteilles et des seringues jonchent le sol. Dès qu'il me repère, il envoie un uppercut bien placé à son adversaire, qui aussitôt s'effondre inconscient au sol. Ugo se met à sourire avant que son regard ne s'assombrisse brutalement. L'instant qui suit, il se jette sur moi et c'est en entendant un horrible « crac » que je comprends qu'il vient de neutraliser un autre homme qui apparemment, en avait après moi.

Tandis que j'observe le nez sanguinolent et complètement brisé du type au sol, Ugo l'enjambe avec rapidité, entoure mon visage de ses

larges mains et dépose un baiser rapide sur mon front, l'air de dire « de rien », avant de courir vers une nouvelle cible.

Son sourire me fascine. Même dans les pires moments, il me fait me sentir unique. Je reste un instant admirative, totalement subjuguée et ensorcelée par son geste des plus tendres et innocents. Rapidement, j'en reviens au combat et me dirige à mon tour vers les chambres attenantes, mais elles sont vides.

Je prête une oreille attentive aux alentours, me rapproche d'une fenêtre et hasarde un regard à l'extérieur. Même si la hauteur me donne le vertige, je ne peux passer à côté des centaines d'hommes éparpillés dehors. Voilà ce qui était prévu, mettre KO les résistants et amener les plus dociles, ceux qui daignent se rendre, sur l'avenue.

Je cours en direction du salon et repère quatre hommes inconscients, entassés en plein milieu.

Dans un coin, au sol, cinq autres ont eu la bonne idée de capituler.

À moitié sonnés, ils sont recroquevillés, muets, penauds, honteux.

— Cam, 899, 900 ! Emmenez-les dehors. Si l'un d'eux s'y oppose, assommez-le sans hésiter.

Je sais qu'Ugo prend la peine d'exprimer cette menace à haute voix uniquement pour dissuader quiconque chercherait à résister une seconde fois. Il va de soi que si l'un d'entre eux se montre rebelle, il goûtera très vite au poing de Camélia. Aussitôt, nous descendons les vingt étages, portés par la même adrénaline qui nous a permis de les monter.

Une fois sur l'avenue, la scène me fait un choc. Bien que notre action soit qualifiée de pacifiste, il n'empêche que la couleur dominante est le rouge. Et un rouge vif et sanglant. Il ne reste que les plus robustes sympathisants dans les étages. L'opération s'est bouclée en l'espace de quelques minutes seulement. Peut-être plus, je ne saurais évaluer le temps qui vient de s'écouler. Le jour est pourtant levé et le soleil brûle nos corps déjà trempés de sueur.

Comme prévu par Fred, les trois quarts des hommes de Damien sont retranchés dans un coin, assis à terre en signe de paix et de reddition. C'est ici que nous redirigeons les cinq « rendus ». À mon sens, ils ne sont pas plus des hommes de Damien que moi. Ils sont seulement terrorisés.

Je ne peux pas refaire l'histoire, mais je peux au moins essayer de les comprendre.

Le temps se fait long. Trop long. Ugo, les jumeaux, Stefan, Roger, 394, Fred et ses hommes ne sont toujours pas redescendus. L'inquiétude s'installe doucement. Dans cinq minutes, je retournerai dans les étages et vu le visage crispé de Camélia, je sens qu'elle se dit la même chose.

Les sympathisants sont blessés pour la plupart. Certains dans un état critique. C'était couru d'avance. Espérer les neutraliser sans avoir à répandre le sang était une idée utopique. Heureusement, ils ne sont qu'une dizaine et aucun mort n'est encore à déplorer. Très vite, ils ont été envoyés dans un appartement près du hangar, auprès du docteur Anand.

899 se tient à côté de moi, épuisée et pourtant droite comme un piquet. Son visage est impassible. Une rangée d'une quarantaine d'hommes et de femmes de Damien est à genoux. Ils sont à demi conscients, les mains attachées dans le dos, par précaution. L'avenue est un vrai champ de bataille. Tandis qu'une centaine de sympathisants surveille sans relâche les plus dangereux, les autres reprennent leur souffle et veillent à ce que les « rendus » restent groupés et sagement assis.

J'ai l'impression de voir des enfants, une armée d'enfants apeurés et totalement dépassés par les événements. J'espère que la sentence sera clémente, équitable, et que nous saurons nous montrer justes.

Les cinq minutes sont écoulées et je ne peux plus me retenir. J'adresse un signe de tête à Camélia qui comprend immédiatement mes intentions. Sans un mot, elle me suit alors que je marche d'un pas vif vers le hall d'immeuble.

— Ugo ! s'écrie-t-elle d'une voix soulagée.

Il arrive au pied des marches, à moitié sonné, mais sur ses deux jambes.

Il va bien. Le soulagement m'envahit.

Les jumeaux le précèdent ainsi qu'un grand nombre de sympathisants traînant dans l'escalier les derniers traîtres inconscients et atrocement amochés.

Le regard d'Ugo me transperce, m'enveloppe. Je ressens sa chaleur d'ici, même à plusieurs mètres de lui. Il exerce un pouvoir hypnotique sur moi et malgré moi je rougis. Je crois qu'il le remarque, car il sourit, mais aussitôt réprime une grimace de douleur, la légère entaille rouge vif traversant son arcade, y étant pour quelque chose.

Tandis qu'il boite légèrement, je l'accueille autant qu'il recherche mon appui. Son bras s'enroule autour de mon épaule et je viens glisser

ma main dans la sienne. Nous sortons de l'immeuble et tout le monde semble retrouver son souffle. L'assemblée pose ses yeux sur la vingtaine de sympathisants sains et saufs et tous les regards expriment la gratitude, le soulagement, la liberté.

— Ça va ? murmure Ugo à mon oreille.

Je hoche légèrement la tête et soudain, je sens ses lèvres effleurer ma joue en un baiser doux et réconfortant.

— Moi aussi, ça va.

Alors que je n'ose tourner ma tête dans sa direction, évitant son regard, une silhouette masculine, dissimulée derrière un bâtiment, attire mon attention.

Est-ce un sympathisant ?

Impossible !

Il me paraît suspect d'ici, et ce même à une centaine de mètres.

— Ugo, je murmure. Il y a un homme là-bas, derrière cet immeuble. Il a l'air louche.

— Je vais voir, déclare-t-il, ayant repris son masque sérieux et imperturbable.

Alors qu'il boite et tente de traverser la rue, je me presse de le rejoindre.

— Je t'accompagne.

— Hors de qu…

Lorsqu'il repère mon visage sérieux et on ne peut plus déterminé, il sourit et capitule.

— OK, souffle-t-il, vaincu.

Alors que nous remontons la rue, nous prenons la première allée à gauche où l'homme en question semblait se dissimuler. En quelques secondes à peine, nous contournons l'immeuble et alors que je redoutais le jour où je verrais son visage, Ugo murmure ce prénom maudit, avec une haine non dissimulée.

— Damien…

Putain.

Face à nous, un homme d'une imposante carrure, les yeux noirs, profonds, injectés de sang, nous étudie, un sourire carnassier déformant ses lèvres tuméfiées.

— Cette fois, tu ne t'échapperas pas, s'exclame Ugo d'une voix que

je ne lui connais pas.

Soudain, j'ai peur. Je croyais que ce sentiment m'avait quittée pour de bon. Qu'il ne pourrait plus jamais m'atteindre. Je me croyais blindée, enfermée dans une bulle indestructible où plus rien ne pourrait plus jamais me détruire, me paralyser. Mais cette fois, elle est bel et bien de retour. Pas seulement à cause de Damien. De cet homme qui ne mérite aucune justice, de cet être qui mérite la mort. Mais également à cause d'Ugo et de son regard meurtrier. Ce n'est pas lui qui m'effraie, mais bien ce qu'il est capable de faire. Je crains que ce combat ne prenne jamais fin, à moins que l'un d'entre eux ne succombe, définitivement. Mon cœur martèle ma poitrine. J'aimerais respirer, mais j'en suis incapable.

Damien semble possédé. Il n'a pas bougé d'un millimètre. Il nous fusille du regard, menace nos vies. Un million de sentiments rageurs s'inscrivent dans ses yeux et une seule promesse en ressort sans ambiguïté : la mort.

— Crois-tu vraiment m'avoir dans l'état où tu es ? ricane-t-il.

Cette voix, merde, cette voix. Elle s'infiltre en moi et me donne un haut-le-cœur insoutenable. Je manque de vomir mes tripes, mais seul un gémissement s'échappe de mes lèvres.

— Même à terre et à moitié mort, je t'aurai.

Le ton d'Ugo est rempli de rage. Il n'a aucun doute, pourtant moi, c'est ce sentiment qui me paralyse. Quand je vois la carrure de cet homme, de ce meurtrier, et que je vois Ugo, certes tout aussi robuste, je ne peux m'empêcher de donner raison à cette pourriture. Ugo est blessé, il est trop faible.

Soudain, ma respiration se débloque et j'inspire profondément, poussée par une soudaine adrénaline, comme si ma conscience tout entière se réveillait, que mon corps reprenait vie et surtout, que ma colère s'exprimait enfin.

— Et moi aussi, je t'aurai. Bats-toi, connard !

Je suis surprise par mes mots. J'ai l'impression que mon corps ne m'appartient plus. Que je ne contrôle plus mes gestes, ma fureur. La ruelle est sombre et étroite. Les immeubles sont tellement hauts tout autour que le soleil ne nous atteint pas. Mes poings sont fermement maintenus contre mes flancs, si bien que j'entends le craquement de mes doigts résonner jusque dans mes tempes.

— J'ai dit, bats-toi, connard !

La chaleur m'enveloppe et ne me quitte pas. Je brûle de l'intérieur,

me consume, et j'ai l'impression qu'une force inégalée se répand dans mes veines. Ugo m'observe, comme si c'était la première fois. À son regard, j'ai l'impression d'être une inconnue pour lui et à cet instant je ne me reconnais plus non plus.

— BATS-TOI ! je crie, comme possédée.

Il n'en faut pas plus à l'homme qui me fait face pour nous sauter dessus avec la détermination d'un animal. Aussitôt, Ugo m'écarte avec hargne et j'ai l'impression que mon corps vient d'être percuté par un camion. Projetée contre une poubelle en fer, je suis à moitié couchée, la tête maintenue contre la tôle. Ma vision est floue, mais je ne ressens aucune douleur. Étourdie, je tente de me relever et au bout de quelques secondes j'y parviens, non sans effort. Ugo s'acharne contre son adversaire, lui infligeant coup de poing sur coup de poing, tandis que Damien s'acharne sur sa jambe blessée.

Ugo est sur le point de céder. Il tient encore debout, mais son visage est déformé par la douleur. Même s'il encaisse, il ne tiendra pas longtemps. Portée par ma rage, je me précipite dans leur direction et attrape Damien à la gorge, le projetant plusieurs mètres en arrière. Je ne m'arrête pas et debout, face à lui, mon regard ancré dans le sien, je serre son cou, du plus fort que je peux. Des gémissements de douleur m'échappent lorsqu'il me cogne dans le ventre, avant d'attraper ma gorge à son tour. Son visage est d'un rouge virant au cramoisi, tellement je mets de pression dans mes doigts. Cela fait plusieurs secondes que je suis privée de mon souffle. J'aimerais me délivrer, mais je me sens partir. Toute mon énergie se concentre dans mes doigts si bien que mon corps tout entier s'épuise, manque de s'écrouler.

C'est ce moment que choisit Ugo pour faire basculer Damien en arrière, agrippant fermement sa veste, mais malheureusement il ne me lâche pas et m'emporte dans sa chute, sa main pressant toujours ma gorge.

J'ai la sensation que ses ongles entaillent ma peau et que ses doigts s'infiltrent dans ma chair, dans mes veines, jusque dans ma trachée.

— Lâche-la ! j'entends brièvement.

Mais je sens que je perds prise. Si je ne respire pas dans les secondes qui suivent, je le sais, je vais mourir. Je ne survivrai pas.

— Putain de merde ! Lâche-la ! crie Ugo, loin, très loin.

J'entends de vagues craquements, une agitation immense. Le corps de Damien tressaute, se tord, mais il ne lâche toujours pas ma gorge. Je ne vois plus rien. L'obscurité m'enveloppe. Seule mon ouïe

fonctionne encore, faiblement.

— Lâche-la ou je te tue !

Des coups se font entendre, les craquements résonnent de plus en plus et Damien gronde de douleur. Il est toujours au sol, je le sens. Il encaisse les assauts d'Ugo, mais ne daigne pas desserrer sa prise. S'il part, ce sera avec moi. Je le sais. Il ressentira chaque douleur, chaque fracture, chaque blessure, mais il ne mourra pas seul, pas sans moi.

Je sens qu'on me secoue la tête dans tous les sens. La main d'Ugo, glacée, douloureusement froide, tente par tous les moyens de me détacher, de me libérer. En vain.

— Putain ! Non…

Sa voix n'est qu'un souffle, un murmure douloureux.

Soudain, un immense craquement résonne jusque dans mon crâne engourdi et c'est à ce moment que, dans un cri libérateur et douloureux, j'inspire d'une telle force que mes poumons me brûlent, m'arrachant des pleurs, des sanglots.

— 900 ? 900 ? Tu m'entends ? Putain 900 ?

J'ouvre les yeux, tout est flou, mais au fur et à mesure, son visage se dessine, s'éclaircit. Au même moment, le soleil s'infiltre dans la ruelle et j'ai la sensation de rêver. La lumière entoure le visage magnifique d'Ugo et je crois voir des larmes au coin de ses yeux. Mon imagination me joue des tours, je dois halluciner.

— Tu m'as fait peur, murmure-t-il, le souffle court.

— Il est mort ? je parviens à articuler d'une voix rocailleuse.

— Non. Mais je crois que je lui ai fracturé le crâne. Je ne voulais pas, mais… Il ne te lâchait pas, putain.

— Merci, je murmure, tandis qu'il rassemble ses dernières forces pour me porter.

Chapitre 20

Ugo

900 reprend doucement conscience dans mes bras. Elle est tellement légère que, même blessé et avec une jambe foulée, je parviens à rallier le point de rendez-vous. L'avenue est agitée. Les hommes de Damien se réveillent petit à petit et les sympathisants leur crachent des insultes, certains même doivent être contenus pour éviter qu'ils ne commettent l'irréparable. L'adrénaline brûle encore dans leurs veines et le besoin de vengeance est toujours bien présent, malgré notre liberté tout juste retrouvée. Seuls les « rendus » restent muets dans leur coin.

— Ugo ! Qu'est-ce qui s'est passé ? s'écrie Camélia, paniquée.

— Damien. Il est dans la ruelle, je lui réponds, tout en lui indiquant la direction du menton. Il faut que David et Simon le récupèrent et le ligotent. Même si je doute qu'il se réveille de sitôt.

Sans attendre, Camélia s'active auprès des jumeaux avant de s'éclipser, tandis que je dépose 900 au côté de 899.

— Merde ! Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

899 est assise sur le rebord du trottoir, en tailleur, et j'installe alors 900, déposant sa tête sur les genoux de son amie.

Aussitôt, elle pose sa main dans son dos et s'assure de son état.

— Damien. Il a tenté de la tuer une nouvelle fois.

Sans perdre de temps, je retrouve les jumeaux qui reviennent tout juste de la ruelle avec Damien. David maintient un bras, tandis que Simon accroche l'autre, traînant le poids mort de Damien, inconscient, tête baissée, les jambes raclant le sol entre mes deux amis.

— VOTRE ATTENTION ! je hurle.

Aussitôt, tout le monde interrompt son activité, sa discussion, pour se tourner vers moi et me prêter une oreille attentive. Je suis devant une grande moitié de la ville, l'autre étant encore recluse chez elle. Ma voix porte, et la résonance de la rue permet de me faire entendre de tous. Les traîtres sont tous alignés, à genoux, face à moi, tandis qu'un cercle s'est formé autour d'eux.

— Voici votre chef !

Je m'adresse à eux tout en pointant du doigt un Damien évanoui et défiguré, toujours maintenu par les jumeaux.

— Incapable de se battre avec vous ! Et c'est ça votre modèle ? Un lâche ? Un moins que rien qui s'enfuyait seul pour sauver sa peau ?

Les hommes de Damien me regardent, encore vaseux sous les effets de leur drogue et de nos coups. Certains crachent au sol tandis que d'autres me défient du regard.

— Vous avez de la chance ! je poursuis avec amertume. Nous, les sympathisants, ceux que vous osiez chasser et tuer, pour avoir quoi — « sympathisé » ? – avons choisi de ne pas succomber à vos délires, vos folies. Vous n'allez pas mourir.

L'indifférence se lit dans leurs yeux et à cet instant je crains de regretter ma décision.

— Vous êtes bannis de cette ville ! je clame, tandis que les sympathisants se perdent dans des éclats de voix approbateurs.

Aucun ne conteste cette décision. Elle a été prise, signée, aucun retour en arrière n'est possible. S'ils avaient des objections à formuler, les opposants devaient parler hier. Aujourd'hui, il est hors de question que l'un d'eux remette en cause notre cohésion. C'est un des points sur lesquels Fred a insisté la veille. Si l'un entre en opposition le jour de la délibération, il risque gros, il le sait. Il est impensable qu'un sympathisant décrédibilise notre union en exprimant un désaccord quelconque.

— Ne tentez pas de regagner la ville ! Nous ne commettrons pas deux fois la même erreur. À partir de maintenant, nous avons notre propre armée et ceux qui viendraient contrarier cette réinsertion ne subiront pas un sort si clément !

Les hommes de Damien grognent et lancent des insultes aux sympathisants, mais ils savent au fond qu'ils ne peuvent rien contre ce verdict. Ils sont en infériorité numérique. C'est leur fierté qui parle et non leur bon sens. Ils seront dépouillés de leurs armes et dans l'heure, seront emmenés aussi loin que possible de la ville.

— Maintenant, il est temps. Assommez-les !

Sans attendre, une cinquantaine d'hommes de ma génération s'approchent d'eux et alors que les hommes de Damien tentent de se débattre, chacun reçoit un coup sur la tête qui le me KO, face contre terre. Au même instant, réglée comme une montre, Camélia s'avance sur l'avenue, au volant de l'un des cars, et freine d'un coup sec, non sans faire crisser les pneus sur le bitume brûlant.

— Vous pouvez les installer, je déclare d'une voix neutre.

Les sympathisants s'exécutent et en dix minutes à peine, les traîtres sont prêts à quitter la ville.

— Avant d'envoyer ces hommes à plusieurs heures de notre ville, j'aimerais que chacun d'entre vous s'assure qu'aucun des « rendus » ne soit un traître. Si l'un d'entre vous reconnaît un visage coupable, à l'origine de l'assaut de l'hôpital, ou d'une seule attaque depuis la réinsertion, qu'il le dénonce !

Les trois cents « rendus » s'agitent, paniqués, tandis que les sympathisants les observent, un à un. Certains camouflent leur visage, plus par peur d'une méprise que par réelle culpabilité, mais je suis persuadé que certains d'entre eux cachent leur réelle implication dans les violences perpétrées contre la ville.

— Lui ! hurle une fille. Lui ! C'est lui qui a tué Becca !

Aussitôt, Stefan et Roger, les deux hommes qui avaient rejoint l'appartement de Camélia le soir de l'attaque de l'hôpital, attrapent l'individu en question et l'assomment, avant même qu'il ne réagisse.

— Tu en es sûre ? je demande, alors que Stefan et Roger mettent en évidence son visage.

— Aucun doute, chevrote-t-elle, c'est lui ! Je le reconnaîtrais parmi des millions !

Sans attendre, les deux hommes le conduisent inconscient jusqu'au car de l'exil.

— Elle aussi ! s'exclame Chloé, alors qu'elle s'écarte de 394, visiblement bien amoché lui aussi.

Au total, treize « rendus » s'avèrent être finalement des sbires de Damien depuis le départ. Les autres sont juste des disciples forcés qui n'avaient pas d'autre choix que de rejoindre leur clan. C'était ça ou la torture. Lorsque l'on est seul et qu'une cinquantaine d'hommes vous imposent de rejoindre leur cause, vous n'avez pas d'autre option que celle d'accepter. Aucun d'entre eux n'a jamais provoqué d'attaque, ni même blessé un seul sympathisant, ils étaient simplement seuls et n'ont pas eu notre chance.

— Vous êtes tous libres, j'annonce d'une voix ferme et sans état d'âme.

Même s'ils ont fait le mauvais choix, je ne peux me permettre de faire preuve de trop de compréhension, ce genre d'acte ne doit pas se

reproduire.

— Une seule autre erreur de votre part et vous serez bannis à votre tour. Nous avons noté vos noms. Même si vous n'aviez pas d'autre choix que de rejoindre Damien, certains d'entre vous l'ont peut-être fait par conviction plus que par peur, mais ça, nous ne le saurons jamais. C'est pourquoi un seul écart sera fatal et irréversible. Une seule erreur et c'est l'exil. Rentrez chez vous !

Sans attendre, les « rendus » se lèvent, honteux, la peur et le soulagement déformant leurs visages. Certains courent pour retrouver leur appartement, d'autres sont encore sous le choc et traînent des pieds, les épaules affaissées, tremblants face au silence qui nous enveloppe.

Personne ne les hue, ni même ne les insulte. Nous ne sommes pas aussi indifférents. Nous en connaissons certains, nous savons qu'ils ne sont pas mauvais et que c'est la peur qui les a poussés à rejoindre le côté sombre. Alors nous restons silencieux, le temps qu'ils quittent l'avenue.

Au bout de plusieurs minutes de calme et de silence à se regarder chacun notre tour, dans le blanc des yeux, je crois que nous, les sympathisants, prenons enfin conscience de ce que nous venons d'accomplir. L'adrénaline redescend, nous sommes épuisés, mais nos sourires sont bien présents. Malgré la violence dont nous avons dû faire preuve, malgré les blessures que nous portons, nous avons réussi notre mission. Nous sommes une ville de sympathisants, où chacun mérite sa place, au même titre que son voisin. Que l'on soit un robot ou un sans-gêne, que l'on soit fêtard ou casanier, que l'on soit timide ou exubérant, que nous ayons des envies partagées ou même des désaccords, nous pouvons vivre ensemble et mieux encore, nous aimons vivre ensemble.

— Il est temps que l'on se repose, mes frères et sœurs ! s'exclame Fred tout en passant une main molle dans ses cheveux d'un roux luisant. Il est midi ! Je vous attends tous ce soir, au SimpleKing, pour fêter notre liberté !

Soudain, les cris s'élèvent, les rires, les pleurs, les acclamations. Le silence laisse place à la joie, au soulagement, à la folie…

Chapitre 21

900

Lorsque j'ouvre les yeux, l'horloge de l'appartement de 899 indique 20 heures passées. Il paraît que mon logement est à côté, mais lorsque j'ai repris connaissance, une fois que Camélia et 899 m'ont ramenée jusqu'à cet immeuble, j'ai refusé d'y entrer. Pour dire vrai, j'étais trop épuisée pour encaisser un nouveau choc. Retrouver des affaires qui m'appartenaient, m'approprier un lieu qui ne me dit rien, le découvrir tel que mon moi d'avant l'avait laissé, aurait été trop dur à supporter. Alors, elles m'ont conduite jusque chez mon amie et nous avons partagé une sieste de près de 8 heures dans son immense lit.

Camélia est rentrée chez elle presque aussitôt. Je crois que chacun de nous avait besoin de sommeil et de solitude. Nous n'avions pas fermé l'œil depuis la veille, l'heure n'était pas à la fête, mais bien au repos.

Il paraît que pendant que j'étais inconsciente, les hommes de Damien ont tous été emmenés loin d'ici et que les « rendus » ont retrouvé leur liberté. Le deal a été respecté à la lettre. À cette heure-ci les traîtres doivent être déjà loin. Stefan, Roger et une vingtaine d'autres sympathisants volontaires les conduisent à plusieurs heures en car de la ville avant de les relâcher dans la nature.

La voix de ma meilleure amie se manifeste dans un bâillement sonore, m'indiquant qu'elle aussi est réveillée.

— Quoi ? Il est 20 h 30 ?

Je hoche la tête, le sourire aux lèvres. Voilà bien longtemps que je ne m'étais pas sentie si sereine. Bien que nos soucis ne soient pas entièrement résolus et que le conseil nous cache des secrets qui nous dépassent, cette quiétude retrouvée est un souffle bienvenu, une délivrance.

— Tu es prête pour fêter ça ? murmure 899, les yeux brillants de joie.

— Et comment ! je ricane, tout en me levant vivement du lit.

Il est 22 heures et je suis enfin douchée et habillée.

899 m'a prêté une de ses tenues, la plus sobre possible. Je porte un

jean noir et un débardeur blanc sous une veste kaki. Voilà maintenant trente minutes qu'elle s'acharne à dissimuler les marques de strangulation ainsi que mes cicatrices avec une bonne couche de maquillage. Le résultat est spectaculaire. Même si quelques rougeurs ne daignent pas s'effacer, je renvoie l'image d'une fille normale et en bonne santé et ce reflet dans le miroir ne m'avait pas été offert depuis plus d'un mois. Les quatre points, stigmate du clan de Damien et ses hommes, sont entièrement invisibles et même si ce résultat est éphémère, j'ai l'impression que le temps d'une soirée, on m'offre l'occasion de pouvoir être enfin moi-même. Une fille heureuse et non plus une fille torturée.

Après un trait d'eye-liner et quelques touches de mascara, je suis enfin prête à fêter notre victoire. 899 à son tour termine ses derniers préparatifs et je ne peux m'empêcher de l'admirer, comme toujours. Dans sa petite robe blanche à manches longues et à volants, je la trouve radieuse. À l'inverse de moi, elle noue ses cheveux en une queue-de-cheval aérienne et la voilà prête.

C'est main dans la main que nous quittons son appartement. Apparemment, nous avions l'habitude de nous tenir ainsi durant la réinsertion et ce rapprochement physique m'arrache un sourire sincère. Elle m'est tellement chère. Sans elle, je ne serais rien. Sans eux, Camélia, Ugo, les jumeaux, je ne serais rien. Rien du tout.

Bien que je ne connaisse pas cette sensation, je ressens d'ici le plaisir de 899 à pouvoir se promener sans crainte, en pleine nuit, dans la ville. Nous ne risquons rien et c'est le sourire aux lèvres que nous arpentons les rues. J'ai l'impression que c'est la première fois que je me permets un regard sur notre ville. Les soucis et la dangerosité occultaient ma vision, aujourd'hui je découvre tout. Tout est merveilleux, immense, irréel. Les immeubles sont spectaculaires, les commerces nous entourent par centaines et les gens se promènent sereinement dans les rues joliment pavées. La lumière diffuse des lampadaires éclaire notre ville avec tellement de douceur, que l'atmosphère qui y règne est apaisante, rassurante. Les sentiments qui me traversent me font un bien incroyable. J'ai l'impression d'enfin respirer, de gagner la vie que je mérite.

Au bout de quelques minutes de marche, que j'aurais prolongées avec plaisir, tant je suis curieuse de connaître chaque parcelle de la ville, nous arrivons devant le SimpleKing. La musique s'exfiltre jusque dehors et les cris et rires la couvrent presque. L'enseigne déborde de couleurs. D'ici, devant la façade, des dizaines de nuances traversent les vitres du club. Rouge, bleu, vert, blanc, rose.

La fête bat son plein et je suis impatiente d'y participer.

Toujours accrochée à 899, je pénètre dans le club et dès l'ouverture de la porte, je suis subjuguée, en admiration totale. Des centaines de personnes sont déjà dans la boîte, dans une ambiance de fête et de plaisir. Alors que je pensais déjà avoir tout vu, 899 m'emmène un étage plus bas là où l'atmosphère est plus tamisée, mais la fête tout aussi présente. Aussitôt, nous repérons Simon, David et Camélia installés autour d'une immense table que des dizaines de canapés blancs entourent. C'est sans surprise que nous nous y dirigeons et sans attendre, 899 me lâche pour se jeter dans les bras de Camélia.

— Ouh là ! Pas si fort, ricane Camélia. Je suis un peu amochée, tu sais.

— Désolée, murmure 899, rougissante.

Alors que je m'apprêtais à prendre place sur l'un des sièges, Simon m'attrape par le bras et m'écarte du groupe.

— Bon ! 900 ! Il est temps de faire enfin la fête, tu ne crois pas ?

Simon et moi n'avons pas eu l'occasion de nous parler beaucoup depuis mon amnésie. Je sais que, d'après Camélia, lui et son frère m'apprécient beaucoup et je crois que, moi aussi, je les portais dans mon cœur. Malgré nos rares et courts échanges depuis un mois, il a été présent à chaque seconde cette semaine. Son soutien était palpable, rien qu'à sa présence. Je sais que, même s'il prenait ses distances pour ne pas me déstabiliser, il gardait un œil constant sur moi. Contrairement à David, qui lui est plus en retrait, plus discret, Simon, lui, n'a jamais manqué d'attentions. Même si celles-ci étaient à peine visibles, je sais qu'il a toujours veillé à ce que je me sente à l'aise. Ses regards encourageants, ses gestes rassurants et sa patience valent tous les mots du monde.

En guise de réponse, je lui lance mon plus grand sourire et soudain son visage se fait triste.

— Tu sais, 900… Avant qu'on arrive à l'orphelinat, tu m'as dit une phrase que je n'oublierai jamais. Nous avions stationné le car et tu avais couru jusque dans la forêt. Lorsque je t'ai retrouvée, tu m'as dit que, quoi qu'il arrive, j'étais un réel ami pour toi et que tu donnerais tout pour que l'on puisse vivre des jours heureux jusqu'à la fin de nos vies.

Cette confession m'arrache un sanglot que je dissimule du mieux possible.

— Tu as réussi, 900. Toi aussi, tu as tout donné pour que l'on soit heureux. Malgré ce qui t'est arrivé, tu as tout donné et tu n'as jamais cessé d'y croire. Tu es une réelle amie, toi aussi, et je n'ai pas eu

l'occasion de te le dire ce jour-là. Alors, je veux que tu le saches.

Sans réfléchir, je me jette dans ses bras et le serre avec ardeur. Il me rend mon étreinte et nous restons quelques secondes ainsi jusqu'à trouver nos effusions embarrassantes.

— Bon, on va se lâcher sinon j'en connais un qui ne va pas être content, murmure-t-il, tout en accompagnant son geste d'un rire sincère.

Je ris à mon tour et le suis jusqu'au bar, où il nous commande deux Blue Lagoon et plusieurs autres boissons qu'il dispose sur un plateau pour notre table. Apparemment, j'adorais ce cocktail avant mon amnésie.

Très vite, nous rejoignons le groupe et aussitôt je repère Ugo, assis sur l'un des sièges à côté de David. Alors que je pensais être passée inaperçue lorsque j'avais contourné la table, il interrompt sa discussion et attrape ma main.

— Tu vas où, comme ça ? demande-t-il, le sourire aux lèvres. Viens…

Puis il tire sur mon bras, me projetant doucement sur ses genoux. L'intimité de ce contact me fait rougir aussitôt. Très vite, pour m'empêcher de fuir, ce que je n'avais pas l'intention de faire, il enroule ses bras autour de ma taille pour me garder prisonnière.

— Tu t'es bien reposée ? me chuchote-t-il à l'oreille, tandis que je m'installe en biais, adossée contre l'accoudoir.

Je hoche la tête, soudain perturbée par la proximité de nos corps et de nos lèvres. De sa main droite, il soulève mes cheveux et vient déposer ses doigts contre mon cou. Un long frisson me traverse alors qu'il caresse une partie de ma nuque.

— Tu as mal ?

Ses sourcils se froncent un instant et pour le rassurer, je lui souris.

— Non, je n'ai pas mal.

Alors il continue tout en posant sa main gauche sur ma cuisse qu'il effleure à son tour.

Je suis submergée de sensations et le rouge ne quitte pas mes joues. Des frissons par milliers me traversent et échauffent mon corps tout entier. Je ne comprends pas ce qui m'arrive, pourquoi je réagis ainsi à de simples gestes d'affection. Pourtant, mon ventre se tord, me brûle, ma gorge se serre, mon pouls s'emballe. Je ne crois pas qu'il remarque à quel point il me trouble, il continue sa discussion avec David, l'air

de rien, tout en intensifiant ses caresses, effleurant mon cou, me provoquant de légers sursauts.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Aussitôt, je me penche vers la table et attrape un Blue Lagoon que j'avale rapidement. J'ai la gorge sèche et le liquide libère le nœud qui venait tout juste de se former. Alors que je repose le verre maintenant vide sur la table, Ugo libère ma cuisse tremblante et s'empare de son verre à son tour.

Instinctivement, perturbée par ces sensations, je me lève un peu trop rapidement, ce qui me vaut un regard interrogateur de la part d'Ugo.

— Je reviens, je murmure.

Les autres n'ont pas remarqué mon trouble et j'en suis soulagée. Rapidement, je cherche des yeux le panneau indiquant les toilettes et m'y dirige d'un pas déterminé. Une fois dans la petite pièce blanche trop éclairée, je m'observe dans le seul miroir.

J'ai les joues rouges, les yeux brillants et les lèvres humides.

Je ne comprends pas ce qui m'arrive et pourquoi je suis autant chamboulée.

Bon sang, 900 !

Le souffle saccadé, je tente de reprendre ma respiration et tapote mon front d'eau fraîche, espérant retrouver une température corporelle normale. Au bout de quelques minutes, je reviens enfin à moi et malgré toutes les questions que je me pose, je n'ai qu'une envie, retrouver les bras d'Ugo. Même si ces sensations sont nouvelles, elles me manquent déjà. Je ne les comprends pas, pourtant c'était tellement agréable de se sentir si proche de lui. Tellement enivrant de recevoir son affection, sa tendresse. Alors je quitte la pièce d'eau et me redirige vers notre table où tout le monde semble heureux, paisible. Je ne peux m'empêcher de remarquer les mains de 899 et Camélia fermement unies, et même si je pensais éprouver de la jalousie à ce que ma meilleure amie se lie d'amitié avec une autre, au lieu de cela, je suis heureuse pour elle.

Chapitre 22

Ugo

900 est de retour. J'ai l'impression qu'elle est partie depuis plus d'une heure et pourtant ça fait à peine quelques minutes. Je me surprends à sourire un instant et lorsqu'elle revient vers moi, cette fois je lui fais une place sur le siège qui, en réalité, pouvait nous accueillir tous les deux.

J'aime tellement sa présence que je ressens le besoin de la toucher, de la sentir constamment. Peut-être ai-je trop montré mon affection au point de l'avoir effrayée ?

Apparemment non, puisqu'au lieu de rejoindre la place que je lui fais, elle s'installe de nouveau sur mes genoux, les joues légèrement rougies par cette initiative.

— Je suis désolé, je murmure.

Elle rougit de plus belle, avant de passer une main fébrile dans ses cheveux devenus humides par la chaleur ambiante.

— Non, c'est moi. T'en fais pas, j'adore être avec toi.

Sa confidence me fait sourire et me donne envie de l'embrasser immédiatement. Je ne peux m'empêcher de fixer ses lèvres. J'ai tellement envie d'y goûter de nouveau et j'ai l'impression que le jour où j'en aurai l'occasion, la sensation sera totalement différente de la première fois. Notre relation a changé. 900 n'est plus la même et celle que je découvre et que j'apprends réellement à connaître cette fois me fait tourner la tête. Je ne pensais jamais ressentir ça un jour pour une fille et si avant son amnésie je taisais mes sentiments, les freinais, les refoulais, aujourd'hui, ils sont doublement plus forts et je ne cherche plus à les maîtriser. Il y a plus d'un mois, j'évitais à tout prix de la connaître, je ne faisais aucun effort. L'attirance était là, mais je mettais un point d'honneur à ne pas intensifier ce sentiment et refoulais chaque putain d'émotion qu'elle me faisait ressentir.

J'ai toujours le regard rivé sur ses lèvres et je crois qu'elle le remarque, car elle empoigne un second verre et le vide d'un trait. Je ne sais pas où mettre mes mains et je ne veux pas la faire fuir, alors à mon tour, je récupère un verre de whisky sur la table que je sirote lentement d'une main, l'autre étant occupée à tenir mon énième cigarette de la soirée.

Cela fait plus d'une heure que nous discutons tous ensemble autour d'un verre. Que dis-je ? Autour de plusieurs verres ! Même si David est toujours un peu nerveux à côté de moi et qu'il n'a pas cessé de me parler du conseil et du plan à suivre ces prochains jours, je ne peux m'empêcher de rêver à cette vie qui nous tend les bras. Je sais, au fond de moi, que toute cette soirée n'est qu'un mirage, qu'une pause entre deux combats, mais j'essaie malgré tout de profiter du moment présent. Aujourd'hui, c'est tout ce qui compte. Les responsabilités, les doutes, mon mauvais pressentiment, j'aurai tout le temps d'y songer demain.

Depuis que 900 est revenue, je prends sur moi pour ne pas la brusquer. Je rêve de la prendre dans mes bras, de l'embrasser, de lui avouer combien elle m'a manqué, combien elle m'est précieuse, mais je me retiens. Je retiens tout. Ce n'est pas dans mes habitudes de ressentir un besoin si viscéral. Je pensais détester cette sensation, moi qui m'étais toujours interdit une telle faiblesse, et pourtant j'en suis fou. L'alcool n'aidant pas. Chaque fois qu'elle prononce un mot, une phrase, qu'elle respire, même, je ne peux éloigner mon regard de ses lèvres humides qui s'agitent avec grâce à quelques centimètres des miennes. C'est presque une torture, mais je préfère la frustration au rejet. Parce que si elle me rejette, je ne me le pardonnerai jamais.

— Oh oh ! Ugo ? Je te parle ?!

Camélia me regarde, un sourire discret étirant ses lèvres. D'un signe de tête je lui fais comprendre de répéter, avant d'écraser ma cigarette dans le cendrier en verre déjà bien rempli.

— Fred veut vous parler, il est dans la remise.

Son regard se pose sur David et Simon qui se lèvent sans attendre. Aussitôt, 900 les imite pour me laisser passer avant de se rasseoir.

— Je reviens, je lui murmure, tandis qu'elle me regarde avec une émotion indéchiffrable, les yeux grand ouverts, perdus sur… ma bouche ?

Non, je dois rêver.

— Je t'attends. Prends ton temps.

Sans m'attarder plus longtemps, je contourne les canapés et prends la direction de l'escalier menant au rez-de-chaussée. David et Simon me suivent en silence au milieu des centaines de corps déchaînés et visiblement bien alcoolisés. Cette vision qui, il y a un mois, me mettait hors de moi, aujourd'hui me réjouit. Voilà tout ce dont nous avons besoin finalement. D'amis, de fête, de musique, de rires, d'innocence

tout simplement.

Je ne prends pas la peine de frapper et pousse les portes battantes, les mêmes que j'ai franchies il y a plus d'un mois maintenant. Dans la réserve, Fred, Stan, Rob et Mickey nous attendent, assis sur leur canapé de cuir, à côté de 394, debout adossé contre le mur du fond. Notre petite armée est presque au complet, seuls Roger et Stefan manquent à l'appel. À l'heure qu'il est, ils doivent déjà avoir abandonné les hommes de Damien et être sur le retour.

— Cette réunion sera rapide, s'exclame Fred en ouvrant une bouteille de whisky visiblement ancienne, vu la poussière accumulée sur le verre. Nous pourrons très vite retourner à la fête.

Il dispose huit shots sur une petite table basse en bois et vient les remplir un à un du liquide ambré. L'arôme qui s'en dégage révèle aussitôt la qualité de la bouteille.

— C'est un whisky qui date de bien avant l'épidémie, murmure-t-il. Enfin, s'il y a vraiment eu cette putain d'épidémie. Richard me l'a donné pour l'inauguration de mon club. Richard est l'un de nos mentors, précise-t-il à 394. Mais je l'avais gardée pour une occasion spéciale.

Il se tait un instant et nous tend chacun un shot.

— À ces enfoirés du conseil ! grogne-t-il tout en tendant son verre.

Nous l'imitons en silence, curieux de ce qu'il a à nous dire, et après avoir trinqué, nous buvons d'une traite. Je suis tellement impatient qu'il s'explique que je n'ai même pas pris la peine d'évaluer le goût de sa précieuse bouteille. Vu les saveurs qu'il me reste sur la langue, je devine qu'il s'agit là en effet d'un whisky de grande qualité.

Dans d'autres circonstances, je m'en serais réjoui. Là, je m'en contrefous.

— Fred, souffle David. Parle.

C'est sans attendre qu'il se lève. D'une main rageuse, il replace sa chevelure rousse initialement plaquée par du gel.

— Le combat n'est pas fini. Le docteur Anand a été claire, le conseil contrôle notre mémoire et plus les jours passent, plus je la crois. Nous n'avons pas eu nos traitements le jour de l'attaque à l'hôpital. Seuls quelques-uns d'entre nous les ont reçus et de ce fait, c'est la première fois de notre existence que nous n'avons pas été « soignés » durant une si longue période. Certains d'entre vous en ressentent-ils des effets ?

Malgré le bruit assourdissant des basses à l'extérieur de la réserve, le silence qui nous enveloppe est angoissant. Nous nous regardons

tous, attendant que l'un se manifeste, apporte les réponses que l'on attend.

— Je n'ai pas vraiment l'impression de ressentir d'effets particuliers.

394 brise le silence.

— J'ai seulement une impression de changement. Je ne pense pas que ça ait de rapport.

— Tout peut avoir un rapport, répond Mickey. Tout est bon à analyser. Alors, vas-y, parle !

— Je ne sais pas, reprend le robot. Au début de la réinsertion, j'étais un homme totalement différent. Les principes, les règles, tout ça est devenu tellement dérisoire au fur et à mesure. Je ne savais pas me battre, ou du moins je ne savais pas que je pouvais mettre un mec KO d'une seule droite. Et une droite que j'ai su placer au bon endroit, au bon moment. À l'hôpital, j'étais comme en transes. Porté par des réflexes qui n'étaient pas les miens. Ce matin, pire encore, j'avais une rage immense au fond de moi, j'ai dû contrôler mes gestes pour ne pas faire plus de mal que je n'en ai fait.

À la fin de ses paroles, je ne peux m'empêcher de penser à 900.

Putain de merde. Ils sont pareils.

— Ça a forcément un lien, murmure Simon, plus pour lui-même. Forcément…

Est-ce que j'ai changé, moi ? Mis à part la rage que je réussis à contenir de mieux en mieux et mes sentiments naissants pour 900 que je commence tout juste à accepter ? Rien de tout ça n'est révélateur. Je suis le même, seulement je m'adapte. Qui ne change pas ? La réinsertion a un impact sur nos vies, nos habitudes. L'influence de la première génération a forcément une incidence sur nous et inversement.

Peut-être est-ce pour ça que 394 est plus impulsif et que grâce à eux je réussis à me canaliser ?

— Moi j'ai une question à vous poser, s'exclame Fred sur un ton sérieux qui n'annonce rien de bon. L'un d'entre vous est-il capable de se rappeler un moment de son enfance ? Juste un souvenir.

Soudain. C'est le choc.

Les yeux écarquillés, Simon me regarde, tandis que David, lui d'habitude si impassible, a la bouche grande ouverte.

Bordel.

Je fouille, je réfléchis, je me triture le cerveau de A à Z. Je creuse de toutes mes forces jusqu'à avoir un mal de crâne assourdissant. La chaleur m'enveloppe, je sens poindre une crise de nerfs incontrôlée. Mes membres tremblent de rage, mon besoin d'évacuer se fait sentir, je brûle tout entier.

Mais rien. Rien ne me vient.

La main de Simon se pose discrètement sur mon épaule et ce contact me fait contracter la mâchoire encore plus durement.

— Calme-toi, Ugo, me glisse-t-il d'une voix peu assurée.

J'inspire profondément et cette bouffée d'air m'offre un apaisement bienvenu. Alors je réitère plusieurs fois l'opération, discrètement, jusqu'à retrouver peu à peu mon calme.

— OK. C'est bien ce qui me semblait, poursuit Fred avant de se rasseoir.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? grogne David, lui aussi prêt à exploser à tout moment.

Je prends enfin la parole :

— Il faut établir un plan. Que l'on s'infiltre au cœur du conseil. Que l'on ait nos réponses d'une manière ou d'une autre, je réponds, avec un calme feint.

— C'est ce que j'espérais t'entendre dire, déclare Fred.

— C'est ce que j'avais toujours prévu.

Chapitre 23

900

— Je me souviens très bien de toi, tu sais…

Chloé me regarde, souriante, tout en balançant son pied au rythme de la musique. 394 et elle sont ensembles depuis la réinsertion. Sa chevelure blonde est étincelante sous les spots lumineux. Presque blanche. J'ai l'impression de revoir la neige qui recouvrait les forêts bordant l'orphelinat.

— Le deuxième jour de la réinsertion, précise-t-elle.

Je prête attention à ses mots. Elle me connaissait ? Personne ne m'avait jamais parlé d'elle avant que je ne la rencontre.

— Tu étais au club 47, seule, sans personne de ta génération. Tu avais été très vite remarquée. Je crois que tu es la seule à ne pas t'être rendu compte à quel point ta présence avait été le centre de toutes les discussions. Tu parcourais la salle de tes yeux naïfs et pourtant curieux, sans même voir que tous les regards étaient dirigés vers toi.

Je n'ai aucun souvenir de ce jour et pourtant je suis hypnotisée par ses paroles. C'est la première fois que l'on parle de moi, de celle que j'étais avant, avec autant de précision, autant de détails.

— J'étais avec Ugo ce soir-là. Nous discutions tous les deux, au fond de la salle, lorsque son regard s'est détaché du mien. Je croyais au début qu'il était perdu dans ses pensées, comme à son habitude, puis je me suis retournée, curieuse de connaître l'objet qui le fascinait autant. L'objet… (Chloé rit.) C'était le cas de le dire. Tu étais assise toute droite sur un tabouret, toujours seule, et le regard qu'il a jeté sur toi m'a profondément déstabilisée. Si tu avais connu Ugo à l'époque, tu aurais compris. Il n'a jamais regardé quelqu'un comme il t'a regardée ce soir-là. Je l'ai même vu sourire, c'est te dire. Ugo sourire ? J'ai arrêté de parler, de toute façon il ne m'écoutait plus depuis déjà un bon bout de temps, et je l'ai observé. Durant plusieurs minutes, il ne t'a pas quittée des yeux, il n'a même pas touché à son verre et sa cigarette se consumait lentement entre ses doigts, la cendre tombant minute après minute sur le carrelage du club.

La bouche entrouverte, je bois ses paroles, fascinée par son récit. J'ai l'impression de revivre mes premiers moments avec lui et pourtant je ne me souviens de rien. Mais ses mots me bercent, me font

un bien indescriptible. Lui qui connaît tellement de choses sur nous. Notre première rencontre, nos premiers mots, nos premiers regards, notre premier baiser. Je donnerais tout pour revivre ces moments, pour les connaître, les partager une nouvelle fois. Alors je me tais, je reste muette espérant qu'elle poursuive, pour me faire revivre ce qui est effacé à jamais de ma mémoire.

— Je ne m'y connais pas vraiment en matière d'hommes, mais ce soir-là, je n'en ai aucun doute, il a eu un véritable coup de foudre. Et lorsque sa mâchoire s'est contractée, que ses poings se sont serrés à en devenir blanchâtres, j'en ai eu la confirmation. Tu étais toujours au même endroit, perdue, fragile, mais tu n'étais plus seule. Johan te maintenait contre lui et tu étais rouge de colère ou de honte peut-être. À ce moment-là, Ugo s'est levé en trombe, mais je l'ai rattrapé à temps. Je crois qu'il était sur le point de commettre une immense bêtise. Si je ne l'avais pas retenu, je n'aurais pas donné cher de Johan, ni de ses petits camarades, d'ailleurs… Mais pire encore, tu aurais eu peur de lui. Trop peur pour lui faire un jour confiance. Il n'est pas mauvais et encore moins dangereux, pourtant lorsqu'on s'attaque à lui ou à une personne qu'il aime, il devient incontrôlable. Il allait être incontrôlable pour une inconnue. Son inconnue. Toi. Ugo n'aime pas beaucoup de personnes, mais ce jour-là, il te portait déjà dans son cœur, tu y avais déjà ta place.

Je retiens mes larmes in extremis. Je suis profondément touchée par ce que je viens d'entendre. Chloé m'a offert le plus beau cadeau du monde. Alors que beaucoup tentaient de me rappeler mon passé dans les grandes lignes, il lui a suffi de quelques minutes pour me donner ce dont j'avais besoin depuis le début. Me faire revivre une soirée, la soirée. Bien qu'elle n'ait apparemment pas été la meilleure, elle n'est plus un souvenir oublié, elle est aujourd'hui ancrée en moi, elle m'appartient de nouveau.

Son sourire tendre m'est directement adressé. C'est comme si Chloé avait senti ce besoin que j'avais de me réapproprier cette soirée. En quelques secondes, elle me devient précieuse et je me promets de lui rendre un jour ce cadeau.

— Merci… je parviens à articuler difficilement, tant l'émotion me prend à la gorge.

— Il t'attend, répond-elle, tout en m'adressant un signe de tête avant de retrouver 394, tout juste revenu.

Au même moment, je sens l'immense silhouette d'Ugo se rapprocher de moi, dans mon dos. Bien que je ne le voie pas, je sais qu'il est là, qu'il s'avance vers moi et me regarde.

— Suis-moi, murmure-t-il à mon oreille, son torse frôlant mon dos.

Tremblante, encore sous le choc de ma discussion avec Chloé, j'attrape la main qu'il me tend et me laisse guider. Je ne peux quitter mes yeux de sa carrure toute en longueur. Sa démarche animale est assurée et il n'a aucun souci à se frayer un chemin au milieu de tous ces corps en mouvement. Il domine la foule de sa haute taille et comme toujours, je suis admirative de son charisme. Quand certains forcent leur style pour attirer l'attention sur eux, lui, vêtu d'un simple jean noir et d'une chemise blanche aux manches retroussées, il irradie et suscite les regards.

Au bout de quelques secondes, il s'arrête.

Au centre de la piste de danse, il nous crée un espace rien qu'à nous. Alors que la musique bat en un rythme soutenu, lui est immobile, face à moi, le regard hésitant et la mâchoire serrée. Il semble perturbé, tracassé, et je l'admire d'autant plus. J'ai l'impression d'être la seule à qui il ose montrer ses faiblesses. Même si je vois qu'il tente de les cacher, il sait que je ne suis pas dupe. Il sait que je perçois son inquiétude et je me sens privilégiée d'être capable de le déchiffrer.

Je reste devant lui sans bouger, mains jointes et je le regarde, essayant du mieux possible de camoufler mon malaise. Alors que nos yeux sont scellés l'un à l'autre, d'une légère caresse, il effleure ma joue avant d'attraper mes deux poignets et de les poser derrière sa nuque. Je me laisse faire, paralysée, hypnotisée par ce regard que j'aime tant et que je pourrais contempler des heures entières. D'une main, il rapproche mon bassin du sien et vient me serrer contre lui.

Alors que la musique se fait toujours plus tonitruante et que les gens autour de nous s'agitent dans tous les sens, lui et moi nous observons toujours, dansant d'un pied sur l'autre, tout en ondulant lentement.

Ce moment est magique. Nous sommes seuls au monde au milieu de cette foule désordonnée. C'est la première fois que je le touche réellement et je ne peux empêcher mes doigts de caresser sa nuque, sa chevelure. Je ne comprends pas mon geste et à vrai dire, je n'essaye pas de le contrôler. La seule chose que je sais, c'est que j'en brûle d'envie.

— Est-ce que tout va bien ? je lui demande, à quelques centimètres de son visage.

— Ça va, murmure-t-il à son tour, son souffle caressant mes lèvres d'un délicieux parfum. Nous parlerons demain, ce soir il n'y a rien d'autre qui compte. Toi, ça va ?

Alors qu'il se rapproche encore, nos lèvres ne sont maintenant plus

qu'à quelques millimètres et je crois mourir tant notre proximité m'enivre, me laisse étourdie. Je suis suspendue à ses paroles, la bouche entrouverte, inhalant chacune de ses expirations, le souffle haché, le cœur battant plus vite que la musique qui nous berce pourtant au ralenti.

Je n'entends plus rien autour de nous, le temps s'est comme arrêté. Seul son souffle chaud me parvient tel un murmure apaisant. Alors que nos bouches sont sur le point de se rencontrer, je lui réponds, étourdie, à bout de souffle.

— Ça va… moi aussi.

Ses yeux se ferment un instant et je sens d'ici la chaleur de ses lèvres. Voilà plusieurs minutes que nous tournoyons lentement, nos bouches humides s'effleurant, les paupières lourdes, le regard brillant d'un désir douloureusement impatient.

— Alors, si tu vas bien, c'est tout ce qui compte.

Aussitôt, sa main posée contre ma nuque vient briser l'infime barrière qui subsistait entre nous, entre nos deux corps, entre nos lèvres.

D'une pression douce et pourtant désespérée, il écrase sa bouche contre la mienne, rapprochant son torse du mien et à ce moment-là, je me perds dans la plus belle et la plus grisante de toutes les sensations. J'agrippe sa nuque avec plus de force, emmêlant mes doigts dans ses cheveux courts et dévorant ses lèvres des miennes. Un grondement rauque lui échappe et, répondant à mon geste audacieux, il me porte contre lui, faisant décoller mes pieds du sol. Je sais que personne ne prête attention à nous, tant les démonstrations de tous ordres sont nombreuses dans cette boîte et aussitôt, sans quitter mes lèvres, Ugo s'éloigne de la piste pour m'emmener à l'écart.

Tandis qu'il me pose sur un haut tabouret en retrait de la salle, il se décroche de mes lèvres et son regard plonge dans le mien, brillant, ses pupilles noires dévorant son iris. Son souffle est saccadé et je lis dans ses yeux bien plus que du désir, j'y lis de l'amour, de la tendresse, de la gratitude. Il ne m'en faut pas plus pour le tirer vers moi et maintenant à sa hauteur sur ce tabouret, j'ai tout le loisir de découvrir ses lèvres, sa peau. Alors que je pensais ne plus pouvoir reprendre mon souffle, il caresse ma langue de la sienne et cette sensation est le coup de grâce. Il est tellement doux, tellement tendre, tellement animal à la fois que je le sais, j'en ai la certitude : je suis tombée amoureuse d'Ugo.

Chapitre 24

Ugo

Bordel…

Mon cœur explose dans ma poitrine. J'ai l'impression que des milliers de marteaux sont en action, à m'en couper le souffle, tandis que mes membres engourdis et mon cerveau étourdi me font presque perdre l'équilibre. Et pourtant tous mes sens sont en éveil à cet instant, comme ils ne l'ont jamais été. Je n'ai jamais eu autant conscience de la caresse de son souffle sur mon visage, du goût de sa bouche sur mes lèvres, du sifflement de sa respiration saccadée à mes oreilles, de la vue de ses yeux brillants de désir ni du parfum de sa peau s'infiltrant dans tous mes pores.

Les lèvres rouges, gonflées et humides, elle me regarde et mes yeux ne peuvent se détacher de sa bouche entrouverte.

Si je m'attendais à ça, putain…

L'un comme l'autre, nous avons perdu les mots, la parole. Impossible de rompre ce silence qui nous enveloppe, malgré la musique assourdissante qui ne cesse de faire vibrer les murs du club.

Elle ne m'a pas rejeté…

Soudain, comme une douloureuse attaque, un assaut, une main ferme se pose sur mon épaule, faisant éclater la bulle dans laquelle 900 et moi nous étions réfugiés. Le retour à la réalité est trop soudain, trop rapide et pourtant c'est notre vie. C'est ça, notre réalité. Pas cette bulle confortable, hors du temps, pas avec 900 dans mes bras, mais bien dans ce chaos qui nous emprisonne et nous rattrapera toujours.

— David… Il est intenable. Il est en pleine crise de nerfs, Ugo ! On a besoin de ton aide pour le ramener chez lui ! Il n'écoute personne.

Simon semble totalement désemparé. Il manque parfois de poigne, de hargne pour gérer son frère, de quelques secondes son aîné. Ils ont beau se ressembler comme les deux mêmes reflets d'un miroir, ils sont pourtant aux antipodes l'un de l'autre. Et s'il y a bien un caractère que David partage, c'est le mien. Qui, mieux que moi, connaît l'enfer dans lequel ces crises et ces montées d'adrénaline nous plongent ?

Sans attendre, j'attrape la main de 900, qui n'a rien manqué de la conversation, et je me dirige d'un pas vif vers notre table où un David

incontrôlable se tient, la main ensanglantée, tenant une deuxième bouteille en verre prête à rejoindre le mur jonché des débris de la première. Camélia me voit arriver avec inquiétude. Elle remarque tout de suite, à mon regard, qu'il lui faudra s'occuper de 900, car je suis loin, très loin, de pouvoir lui accorder de l'attention.

— On est tous des putains de robots ! hurle David, des perles de sueur dégoulinant sur son front moite.

— Dave. Calme-toi…, je lui souffle, m'approchant doucement de son coin, maintenant maculé de sang, d'alcool et de morceaux de verre.

— Me calmer ? s'emporte-t-il, la voix cassée. T'es le seul qui peut comprendre ce qui nous arrive et tu bouges même pas le petit doigt ! C'est toi l'aîné ! On est tous des putains de gamins ici ! Tu fais quoi toi, hein ?

Je m'approche encore un peu plus, jusqu'à arracher doucement la bouteille de sa main en sang.

— David… J'ai besoin de toi sur ce coup. On ne peut pas se permettre de succomber à nos impulsions. On est tous dans la même merde, ici. Tu n'as aucun souvenir, je n'en ai aucun non plus. 900 encore moins, ni Cam, ni ton frère. On est tous dans le même bateau et tu es mon meilleur pote, Dave. Si tu me lâches maintenant et si tu perds ton sang-froid, on est foutus.

Soudain, David se met à pleurer, à bout de nerfs, s'étouffant à moitié entre ses cris, ses larmes, ses sanglots et ses hoquets de rage.

— J'ai fait un rêve, murmure-t-il d'une voix à peine audible. Il y a deux jours. Elle était belle, douce, grande, très grande. Elle me ressemblait comme deux gouttes d'eau. C'est quoi, ce putain de rêve ? Mon esprit me joue des tours, me tourmente jour et nuit ! J'ai l'impression de voir ma mère chaque fois que mes paupières se ferment et pourtant je ne l'ai jamais vue, jamais connue ! On est en train de tous devenir fous, Ugo ! Le traitement nous a tous rendus dingues, tu comprends ?

Alors que je tourne la tête en direction de Camélia, qui retient autant que possible ses larmes. Elle est touchée, profondément choquée. C'est la première fois que David montre un désespoir si profond. Je m'attendais à le voir hors de lui, en colère, submergé de rage. À l'inverse, il est désespéré, à bout de forces.

— Dave… Rentrons chez nous. Repose-toi, s'il te plaît. Demain, toi et moi, on contactera le conseil. Je peux leur faire parvenir un message. On aura nos réponses, tu auras les tiennes.

Alors qu'il passe sa main valide dans ses cheveux, Camélia me tend

un torchon blanc visiblement récupéré au bar. Je profite de ma proximité avec David pour lui enrouler le tissu autour de la main, stoppant du mieux possible les saignements. Le drap se teinte immédiatement de rouge.

Sans un mot, je pose une main sur son épaule et d'une impulsion lui fais comprendre d'avancer.

— On se rejoint tous chez moi d'ici une heure, je murmure à l'intention de Cam.

Elle me répond d'un discret hochement de tête puis j'avance jusqu'à la sortie avec un David maintenant silencieux.

Voilà presque une heure que David et moi discutons. Je viens tout juste de me rendre compte que toutes ces nouvelles que nous venons d'apprendre le torturent, bien plus que je ne l'imaginais. Pourtant, il a passé sa soirée à m'en parler et malgré mes quelques réponses, évasives, je l'avoue, je n'ai pas été suffisamment à son écoute.

J'en oublie parfois que les jumeaux et Cam n'ont pas mon âge. Même si j'ai tout juste vingt-trois ans et que seulement quelques mois les séparent de leur dix-huitième année, la différence est là. J'ai côtoyé les hommes et femmes du conseil tandis qu'ils grandissaient entre eux. Même si j'ai fait partie de leur vie, j'ai toujours eu une position d'aîné, puis d'adulte. Lorsque j'avais leur âge, ils n'étaient encore que des enfants. J'ai été préparé plus tôt à tout ce qui nous arrive et j'aurais dû leur apporter plus que mon amitié. Nous sommes une famille. Pour moi, ils sont ce qui s'en rapproche le plus et je donnerais ma vie pour chacun d'entre eux.

À force de compter sur David, j'en ai oublié sa vulnérabilité. Je vois en lui un homme mais, parfois, il n'est encore qu'un jeune garçon. Même si ses moments de faiblesse sont rares, il lui arrive de craquer. Il en a le droit. Encore plus lorsque l'on vit des choses qu'aucun de nous ne devrait vivre.

— Tu te sens mieux ? je lui demande, après avoir écouté ses doutes et ses craintes depuis près d'une heure.

Il me sourit et je vois de nouveau le Dave tel qu'il a toujours été.

— J'ai pété un plomb. Je crois que ça fait beaucoup en peu de temps. Je n'ai pas supporté de nous voir faire la fête alors que nos vies n'ont plus de sens. Ça me paraissait beaucoup trop dérisoire.

Au moment où je vais lui répondre, on frappe à ma porte et sans que je dise « Entrez », le battant s'ouvre, laissant apparaître Camélia,

Simon, 899 et 900. Les quatre s'avancent, sans bruit, au centre de la pièce, au cœur même de mon salon. C'est la première fois que 900 s'invite dans mon appartement et la vision de son corps frêle chez moi, dans mon intimité, me fait sourire.

Chacun s'installe sur un siège ou sur mon canapé noir, mais aucun ne vient rompre ce silence, excepté David, sûrement embarrassé par son coup d'éclat.

— Écoutez, les gars. Ça va mieux. J'ai juste pété un câble. Il fallait que ça sorte, c'est fait ! N'en parlons plus.

— Non ! s'exclame Camélia avec un peu trop de force. Au contraire, il faut en parler. Tu viens d'exprimer ce qu'on ressent tous depuis plusieurs jours. Je peux t'assurer que si ça n'avait pas été toi, ça aurait été moi ou même ton frère. On est tous à cran, David, et tu viens de nous ouvrir les yeux. On se force à célébrer une victoire qui n'aurait même pas dû avoir lieu si le conseil avait fait son travail. On se ment au travers de sourires, de fêtes et d'alcool. Rien de tout cela n'est vrai.

David souffle un instant, caressant sa chevelure rousse de sa main valide.

— C'est vrai, Dave, enchaîne Simon. On doit agir. Il faut qu'on comprenne ce qu'on fait vraiment ici. Pourquoi on est tous incapables de se remémorer le moindre souvenir d'enfance. Je me creuse la tête, putain de merde, mais même mon plus vieux souvenir ne me revient pas. T'es mon frère jumeau et je ne sais même pas quelle gueule on avait quand on était petits. Je ne sais même pas ce qu'on a partagé au foyer toi et moi quand on était plus jeunes. Cam non plus. 900, n'en parlons pas. Demain, il faut qu'on passe à l'action.

— Vous avez raison, murmure 899, assise à côté de 900, songeuse. Cette mascarade a assez duré. Ugo, tu avais déjà contacté le conseil une première fois lors de l'attaque de Damien dans les bois. Il faut le contacter de nouveau, quitte à user de la force si ses membres ne se montrent pas conciliants.

Camélia offre un sourire à 899. Moi, mon regard ne décroche pas de 900. Elle semble totalement en dehors de la discussion. À mille lieues d'ici. Son visage songeur me préoccupe. Quelque chose la travaille et je dois savoir quoi.

— J'avais réussi à les contacter parce qu'ils avaient bien voulu se montrer. J'ai pu envoyer un message depuis l'hôtel de ville et ils ont répondu à mon invitation, m'indiquant un lieu où ils pouvaient venir me chercher. J'ai eu les yeux bandés durant tout le trajet, il m'est impossible de retrouver leur planque et je doute qu'ils acceptent de me recevoir à nouveau.

— Il faut quand même essayer, murmure 900, émergeant tout juste de ses songes. Demain matin, tu enverras un message depuis les bornes de l'hôtel de ville. Il faut qu'on puisse parler à l'un d'eux, qu'on puisse s'en approcher. C'est notre seule chance. N'agissons pas tout de suite avec violence. Laissons-leur l'occasion de s'expliquer. Peut-être n'auront-ils pas besoin de menaces pour parler ?

— De toute façon, on est au point mort, souffle David. Alors, tentons la manière douce.

— Il y a au moins une chose positive dans cette réinsertion.

Camélia nous regarde tous, une lueur tendre dans les yeux.

— C'est que j'ai trouvé une famille.

À ses mots, chacun de nous esquisse un sourire.

— Moi aussi, souffle Simon. Vous êtes ma famille.

Chapitre 25

900

L'appartement d'Ugo est immense. Là est sûrement l'avantage d'être un aîné. Et quel avantage !

Alors que moi je me contente d'un studio, lui a sa propre chambre et même une terrasse surplombant la ville. Si je m'attendais à un tel privilège ! Son salon est sobre dans ses couleurs. Le noir domine son mobilier quand les murs eux, sont d'une clarté à couper le souffle. Et son parfum, son odeur, flotte partout dans l'air, si bien que je n'ai jamais autant respiré de ma vie. J'ai l'impression que chaque inspiration est pour moi un voyage au cœur même de ses bras.

La réaction de David, sa crise, était d'une violence inquiétante. J'ai eu tellement de peine à le voir perdre pied. Lui qui est d'habitude si sûr de lui, si fort, était d'un seul coup si abattu ! J'aurais tout donné pour prendre sa peine et la subir à sa place. Je ne pense pas être suffisamment solide pour mieux gérer mes émotions, mais j'aurais voulu lui épargner cette souffrance.

Depuis que nous avons quitté la boîte, la même phrase me hante. Elle me rappelle à l'ordre, s'obstine à me torturer.

Je vois qu'il y a quelque chose d'enfoui en vous. Votre esprit est bloqué par un barrage immense. Revenez me voir, 900. Je peux vous aider.

Et si elle pouvait réellement m'aider ?

Et si elle avait les capacités de me faire retrouver mes souvenirs ?

Alors que je regarde tout le monde, l'un après l'autre, échanger sur les plans à venir, je ne peux m'empêcher de penser que je suis peut-être la seule à pouvoir leur apporter les réponses. Bien que j'aie envie de croire le contraire, je sais au fond de moi qu'ils ne nous apporteront rien d'autre que leur indifférence.

C'est la seule et unique chose dont ils sont capables : fermer les yeux.

Je dois agir, il le faut. Je dois retourner au sanctuaire, seule. Et j'irai demain.

Leurs dernières paroles « Vous êtes ma famille » me font l'effet d'un coup de poignard en pleine poitrine. Eux aussi sont ma famille. Je réalise tout juste qu'ils sont tout ce que j'ai et qu'à chaque étape, ils

ont été à mes côtés. Quels que soient les moments, oubliés, ou ancrés en moi, j'ai une famille qui a toujours été prête à tout pour moi. Et cette famille c'est 899, Camélia, Simon, David et Ugo.

On sera ensemble, quelle que soit l'issue, quelles que soient les difficultés. Jusqu'à la fin.

Alors que je m'apprête à sortir, à la suite de mon amie, de Camélia et des jumeaux, Ugo me rattrape et m'agrippe le poignet.

— Reste. Juste cette nuit.

Son regard est suppliant, même si je suis la seule à le percevoir derrière la froideur habituelle de ses yeux.

— Reste. Je serai avec Camélia, me glisse 899 pour me rassurer.

Alors sans même répondre, j'adresse un regard à nos amis et ferme la porte qui me sépare de l'escalier de l'immeuble. Tandis que je suis dos à lui, toujours face à cette porte en ferraille, Ugo resserre sa main sur mon poignet qu'il caresse tendrement, et m'invite à le suivre. Il ouvre les rideaux de la baie vitrée, dévoilant l'immense terrasse en fer.

De sa main libre, il fait coulisser la vitre et aussitôt, l'air frais balaye mes cheveux en arrière comme si le vent dansait au-dessus de nous. Doucement, il me tire vers l'extérieur et m'invite à m'asseoir près de lui sur une large banquette rouge et moelleuse.

D'ici, la vue est superbe.

Même si la ville est presque entièrement endormie, quelques lumières aux fenêtres sont encore allumées, signe que nous ne sommes pas les seuls à encore veiller. Les lampadaires éclairent les rues en continu, créant un contraste fort entre le ciel noir et l'ambiance rougeoyante de notre cité. D'où nous sommes, nous appartenons plus à la nuit qu'à cette ville. De là-haut, tout est calme, comme si rien ne pouvait jamais nous arriver, comme si tous nos problèmes étaient loin, trop loin pour nous atteindre.

— Et si nous ne trouvons aucune réponse ? je murmure, tout en m'installant en tailleur, le dos contre l'accoudoir du sofa.

Il s'installe comme moi, à l'opposé du canapé, pour que nous nous fassions face, pour que nos regards ne rencontrent aucun obstacle. Et lorsque nos yeux se fixent, j'ai l'impression de n'avoir jamais autant été à ma place. Bien qu'il ne soit pas de ma génération, bien qu'il n'ait pas mon âge, qu'il soit impulsif, qu'il soit parfois froid et mystérieux, il est le centre de mon univers. Je ne serai jamais autant chez moi qu'avec lui.

— Alors, on partira d'ici. Toi, moi, Camélia, David, Simon, 899. On quittera cette ville. On fera des centaines d'heures de route, des milliers s'il le faut, mais on quittera cette vie.

Je ne peux m'empêcher de sourire en entendant ces paroles.

Cette vie-là me fait rêver. Loin de tout, loin du conseil, de cette ville, de ces mensonges. Mais nous ne pouvons pas partir sans avoir au moins essayé. Sans avoir tenté de comprendre.

Je me réveille du jour au lendemain avec des aptitudes qui ne sont pas les miennes, 394 se révèle être tout aussi transformé. 899 ressemble de plus en plus à la deuxième génération. Ugo se montre de plus en plus calme et réfléchi. Le sérum ne nous guérit pas, mais bloque nos souvenirs.

Nous changeons tous et rien de tout ça n'est normal. Nos réflexes ne nous appartiennent plus, ni nos humeurs, ni nos désirs. Partir sans comprendre, ce serait renoncer à qui nous sommes et je veux savoir qui je suis.

— Si tu savais comme j'en rêve, de cette vie, je murmure.

— Tu l'auras…

Soudain, il me prend la main et vient m'installer contre lui tandis qu'il s'étend de tout son long sur le canapé.

Cette étreinte me réchauffe instantanément. Allongée sur son torse, entre ses jambes, je sens chaque battement de son cœur résonner dans mon corps, faisant frémir chacun de mes membres., Il récupère une couverture épaisse et douce du dossier du canapé avec laquelle il nous recouvre presque entièrement. C'est agréable de sentir le vent frais sur mes joues tandis que mon corps bouillonne sous cette couverture chaude. De ses deux mains, il relève mon visage et de nouveau, comme il y a de ça plusieurs heures, nos bouches se trouvent et se scellent l'une à l'autre.

Ce contact m'avait tellement manqué que je ne peux m'empêcher de gémir de contentement. Il glisse sa langue entre mes lèvres et aussitôt cette douceur me fait trembler contre lui. J'ai l'impression que des étoiles dansent sous mes paupières closes. À mon tour, je l'embrasse avec passion tandis que d'un geste ferme, mais tendre, il attrape ma nuque pour approfondir notre échange.

J'ai tellement chaud. Je tremble, je suis à bout de souffle. Nos corps sont collés l'un à l'autre et ce moment de répit, hors du temps, me fait un bien fou.

— Merci d'être restée, murmure-t-il, le souffle court, tandis qu'il

mordille ma lèvre inférieure avant de me sourire avec malice de ses dents parfaitement blanches.

Aussitôt, je ris.

Il relâche ma nuque et parcourt mon dos de ses mains puissantes et pourtant si douces, avant de déposer un dernier baiser sur mon front.

— Mes chers enfants…

Je me réveille en sursaut, au beau milieu du… salon.

Ugo bouge à son tour et se redresse contre le dossier du canapé sur lequel nous avons dormi. Le souvenir de la veille me revient et aussitôt un sourire éclaire mon visage. Ugo et moi, nous nous sommes embrassés. Très vite, je remets mes idées en place quand je réalise soudain que le professeur Carter, le chef du conseil, tout raide dans son costume, est en train de faire une allocution à la télévision.

— Nous venons tout juste d'apprendre l'horrible mésaventure que vous venez de subir. Malheureusement, votre réinsertion nous donne tant de travail pour en faire un succès que nous n'avons eu connaissance que trop tard de ces atrocités. Si vous saviez à quel point nous nous sentons coupables d'avoir manqué à notre devoir.

Ugo soupire, les poings serrés contre le canapé noir. Sa mâchoire est durement contractée et je sens à la tension de ses muscles qu'il est sur le point d'exploser. Espérant le calmer un peu, j'enroule un bras autour de lui et pose ma tête sur son épaule, l'étreignant avec douceur.

— Les membres du conseil et moi-même avons des choses à vous avouer. Nous vous devons énormément d'explications sur de nombreux sujets que vous n'imaginez pas. Nous n'avons pas été sincères sur toute la ligne, car nous ne pouvions pas prendre ce risque au démarrage de votre réinsertion. Mais aujourd'hui, vous êtes suffisamment intégrés pour connaître toute la vérité. C'est pourquoi je convoque chaque génération, de la première à la troisième, à l'hôtel de ville, ce matin à 10 heures pour que nous puissions enfin mettre en lumière ce qui est trop longtemps resté dans l'ombre. Tout le monde doit être présent sans exception. Merci à tous et à tout à l'heure.

L'écran s'éteint dans un bourdonnement sourd.

— OK, je murmure. Nous allons peut-être enfin savoir.

— Je le sens pas, soupire Ugo.

Il n'a pas tort. Je doute moi aussi qu'ils nous apportent de vraies

réponses. Mais peut-être vont-ils nous faire les aveux que l'on attend ?

— Mais nous devons y aller, poursuit-il, tout en se levant en direction de la salle de bains. C'est notre seule chance de pouvoir intercepter Carter avant qu'il ne s'enfuie loin d'ici.

Une fois qu'il a quitté le salon, j'en profite pour me glisser hors des draps blancs et enfiler ma veste. J'irai à l'hôtel de ville, mais avant, je dois absolument retourner voir la cheffe de la troisième génération. Je me le suis promis et au plus profond de moi, je sais que je dois y aller. Alors que je lace mes bottines noires, Ugo revient de la salle de bains, rapidement douché et habillé. Le temps nous manque et je devine à ses gestes précipités qu'il prévoit de retrouver nos amis avant de rejoindre l'hôtel de ville. Alors qu'il enfile sa veste en cuir, je l'intercepte, calmant ses gestes de mes deux mains.

— Je ne viens pas avec toi.

Ses sourcils se froncent instantanément.

— Comment ça ?

Son ton est froid et je devine qu'il appréhende ce que j'ai à lui dire.

— Je vous retrouverai directement à l'hôtel de ville. Je dois faire quelque chose avant.

— Hors de question ! dit-il en s'agitant nerveusement.

J'attrape ses deux mains et croise mes doigts aux siens. Son regard est fuyant, mais à force d'attendre, il ose enfin affronter le mien.

— Ugo, je lui souffle. Je t'ai toujours fait confiance, même quand je ne te connaissais pas. S'il te plaît, aujourd'hui c'est à ton tour de me faire confiance.

Je le vois inspirer longuement. Je sais qu'il sent mal cette journée et à vrai dire, je ne la sens pas non plus. Je sais qu'il a peur de ne pas être avec moi lorsque les choses seront révélées au grand jour, peur que la panique de certains les pousse aux pires actes. Le professeur Carter semblait des plus sérieux dans son message et il est clair que ses révélations s'annoncent lourdes de conséquences. Ugo a ce besoin vital de me protéger, comme il protège ses amis depuis toujours, et je m'en veux de lui imposer cette frustration, mais je dois partir, je dois retrouver la seule personne susceptible de me rendre ma vie, mes souvenirs.

— Regarde-moi, j'insiste. Fais-moi confiance. Je serai là lors des révélations du professeur. Je vous rejoins, c'est promis.

— OK, répond-il, vaincu, le regard toujours aussi sombre et

perturbé.

Alors que je m'apprête à partir et lui tourne le dos, il attrape mon poignet et m'attire de toutes ses forces contre lui, m'enlaçant comme jamais auparavant.

Et là, dans ses bras, la seule chose que j'ai envie qu'il sache, sort, s'exprime.

— Je t'aime…

De ses grands yeux bleus il me regarde, la bouche entrouverte et, sans lui laisser le temps de réaliser ce que je viens de lui avouer, je m'enfuis, dévalant les marches de son immeuble à toute vitesse.

Chapitre 26

Ugo

À moitié sous le choc, je continue de m'habiller, enfilant mes bottines au ralenti. Alors que j'étais sur le point de quitter mon appartement, Camélia et 899 déboulent sans prendre la peine d'annoncer leur présence.

— Putain tu as vu le message ?

— Eh Ugo ! T'as vu ?

Simon et David arrivent à leur tour et tous les quatre se tiennent dans mon salon, droits comme des I, totalement submergés par le choc. Ils ne tiennent pas en place et gravitent autour de moi jusqu'à m'en donner le tournis.

— Ouais. Ouais ! C'est bon ! J'ai vu ! Arrêtez de tourner comme ça, vous allez me faire vomir !

— Ouais, désolé, s'écrie David tout en s'installant sur l'un de mes sièges.

— OK, on ne peut pas y aller comme ça sans même établir de plan, renchérit 899. Attends ! Où est 900 ?

— Elle nous rejoint à l'hôtel de ville… j'éructe, gêné.

Un à un, ils prennent place, et je les imite.

— C'est simple, poursuit Camélia. Nous allons écouter ce qu'il a à dire, mais il est hors de question qu'il s'échappe avant d'avoir répondu à nos questions. Ugo, tu connais les plans de la ville. Y a-t-il un endroit par lequel il serait susceptible de filer après son discours ? Si certains de nous l'attendent à cet endroit, il sera bien obligé de nous faire face.

J'attrape une cigarette et l'allume sans perdre de temps, espérant apaiser mon état de nerfs.

— Je crois. Il y a une cave. Lors des réceptions, c'est là où tout est préparé et lors de nos approvisionnements, c'est également à cet endroit que tout est entreposé. 899, tu devrais le savoir, toi !

— Ouais, ouais, mais j'y ai à peine travaillé, moi. On a tous stoppé nos activités pendant les attaques de Damien et je n'ai pas été assez attentive pour remarquer une issue. De toute façon, la plupart du

temps nous étions au centre de tri. Certes, nous réceptionnions certains approvisionnements dans les caves, mais nous les déplacions toujours au centre, à quelques rues de là. Je ne peux pas vous aider, moi !

— OK, je m'exclame un peu fort. Je crois savoir où peut être l'issue, mais tout est approximatif dans ma tête. Je ne saurai qu'au moment venu, une fois dans cette cave.

David et Simon soufflent à l'unisson, visiblement découragés par mon manque de certitude.

— C'est déjà ça ! clame Camélia d'une voix optimiste. Quoi qu'il en soit, on est obligés d'improviser. On n'a pas le choix. Alors, soit on se lance et on tente le tout pour le tout, soit on y va sans rien faire.

— On tente le tout pour le tout, murmure David.

— On est d'accord ! conclut Cam. Alors, on y va !

Chapitre 27

900

C’est sous une douche brûlante que je décide de reprendre des forces.

J’ai moins de deux heures devant moi, alors mes gestes sont précipités, presque mécaniques. Je ne prête même pas attention à cet appartement qui, quelques minutes plus tôt, m’a reconnue en m’ouvrant ses portes grâce à mon empreinte digitale et que pourtant moi, je ne reconnais pas. Cet incessant sens unique qui me bouffe et me pousse à commettre l’insensé. Confier mes souvenirs, ma détresse à une femme que je n’ai rencontrée qu’une fois et qui ne nous a témoigné ni compassion ni solidarité.

Rapidement, je me sèche sans même adresser un seul regard à mon reflet dans la glace. Je fouille les placards et prends une tenue au hasard, que j’enfile aussi vite que je quitte l’appartement. Sur le seuil, je prends une grande inspiration et des gouttelettes d’eau parfumées dégoulinent de ma chevelure à peine essorée, roulant jusque sur mes lèvres. J’ai froid, je tremble, mais je n’y prête pas attention, et après une énième inspiration, je dévale les marches quatre à quatre, atterrissant dehors en un rien de temps.

Les rues sont calmes, désertes, et pourtant, d’ici une heure, elles seront bondées, remplies des générations désireuses de réponses, d’explications. C’est sans réfléchir davantage que je m’élance sur l’avenue, d’une démarche rapide et déterminée, prête à retrouver le hangar, pour ensuite retracer le chemin effectué quelques jours auparavant en compagnie d’Ugo.

Même si ma course me réchauffe, mes tremblements ne cessent pas et bientôt, c’est ma mâchoire qui suit le mouvement en me faisant claquer des dents. Je ne sais pourquoi je me sens si nerveuse. Est-ce le conseil et cette réunion ? Ma rencontre avec la cheffe de la troisième génération ?

Je n’ai pas la réponse, tant mon esprit est en surchauffe. J’ai peur, un mauvais pressentiment m’oppresse. Je crains que la cheffe parvienne véritablement à me rendre mes souvenirs et je redoute ce que je vais découvrir. Le temps me semble comme accéléré, et en même temps c’est comme si tout était en pause. Comme si le vent s’arrêtait de souffler, que les arbres étaient immobiles, morts, que le

soleil ne parvenait plus à percer les nuages de sa lumière. Comme si la ville entière était fatiguée, lasse, résignée. Qu'elle renonçait. Pourtant, moi, dans cette atmosphère, je me jure de ne pas renoncer. Je saurai ce qui se trame et même sans l'aide de cette femme, j'aurai mes réponses, d'une manière ou d'une autre.

J'atteins rapidement le hangar et, sans prendre de pause ni récupérer mon souffle, je poursuis ma route vers les sentiers reculés de la ville. L'air est lourd, suffocant, électrique, comme si un orage pointait le bout de son nez, mais le ciel est gris, pas noir. Le vent ne gronde pas, au contraire, il est inexistant. C'est dans un néant que j'avance, marche puis enfin cours, à grandes enjambées sur le sentier, épuisant mes dernières ressources, vidant mes poumons de plus d'oxygène qu'il n'en assimile.

J'ai l'impression d'avoir couru pendant des heures lorsque j'arrive enfin au sommet de l'immense fossé. Un vertige me surprend et je manque de tomber dans ce ravin mortel.

J'inspire, j'expire, espérant récupérer un semblant de vitalité. Chaque marche abrupte m'apparaît clairement et c'est sans traîner que je démarre la descente, encore plus concentrée que la première fois. Là, il n'y a personne pour me retenir en cas de chute. Je ne peux compter que sur moi et mon habileté. Alors, d'une démarche féline et précise, j'appréhende les marches l'une après l'autre, rejetant mon poids vers l'arrière à l'aide de mes mains tremblantes.

Je ne regarde pas en bas, mon regard reste focalisé sur mes pieds et sur les pièges dont cet escalier regorge. C'est avec soulagement que j'arrive en bas, malgré mes mains éraflées, et lorsque je pose enfin le regard devant le sanctuaire, cette fois, sans le soleil pour l'illuminer, il me paraît sombre et menaçant.

Le seul reflet dont les façades se nourrissent, c'est l'ombre des nuages, créant ainsi une ambiance morbide. Tel un caméléon, leur bâtiment s'accommode, s'adapte à l'environnement et à cet instant, je me sens d'autant plus craintive. Comme si j'y voyais un signe. Le signe de rebrousser chemin au plus vite, de renoncer à cette initiative et de retrouver mes amis, ma famille.

J'y songe sérieusement lorsque soudain, la grande porte s'ouvre, dévoilant la troisième génération. Habillés de leur toge rouge, dissimulés sous leur capuche, ils quittent leur monastère un à un, dans une lenteur et une synchronisation dérangeantes. Je suis tétanisée et pourtant, ils passent à côté de moi sans m'adresser le moindre regard, sans détourner la tête. Ni la curiosité, ni même la colère face à mon intrusion ne troublent leur défilé. Tous gravissent les marches sans

difficulté et je suis stupéfiée devant tant d'apathie.

Lorsque le dernier passe la porte, je reprends contenance et me faufile in extremis à l'intérieur où règne, avec encore plus de lourdeur que la première fois, un calme et un vide déstabilisants. J'ai l'impression de commettre un parjure en pénétrant dans cet édifice, habillée de mes vêtements noirs et à visage découvert, mais je me ravise vite, et c'est avec discrétion que je m'avance. Bien que je progresse avec lenteur et souplesse, mes pas résonnent contre toutes les parois, répercutant leur écho telle une multitude de ricochets.

C'est à en devenir paranoïaque. Ces sons répétitifs me donnent l'impression d'être suivie, que quelqu'un m'observe et pourtant, je suis désespérément seule.

J'y prête moins d'attention et m'avance vers l'autel, là où la cheffe nous avait accueillies la première fois, derrière son long voile blanc immaculé. L'odeur d'herbe brûlée me prend à la gorge et aussitôt une odeur plus douce, plus fleurie, remplace le parfum initial.

Je connais cette fragrance, elle ne m'est pas inconnue.

— Je ne pensais pas vous revoir, 900.

C'est elle. Son parfum, le même visage, mais cette fois à découvert. La même toge, quoique plus sombre, en raison du manque de luminosité.

Devant son passage secret creusé dans le mur, elle m'observe.

— Je n'y croyais pas moi non plus, je m'exclame, d'une voix que j'espère assurée.

Soudain, elle s'avance de quelques pas, abandonnant son recoin sombre et dévoilant enfin un visage souriant et toujours aussi bienveillant.

— Que me vaut votre visite ? Vous avez reconsidéré ma proposition ?

Je m'avance à mon tour, montant une première marche, attendant son approbation pour gravir les autres.

— En quelque sorte, oui.

Une étincelle illumine ses yeux et aussitôt elle se détourne pour rejoindre sa place initiale.

— Dans ce cas, suivez-moi.

Hésitante, je la rejoins.

Tout va se jouer dans les minutes à venir.

Comme la première fois, elle presse la petite pierre aux contours dessinés et le pan de mur tremble jusqu'à nous faire pivoter dans la petite pièce qu'elle occupe seule. Rien n'a changé. Les mêmes livres et manuscrits trônent sur son bureau et les sièges n'ont pas bougés d'un pouce.

— Installez-vous.

Sans attendre, je m'exécute, tandis qu'elle prend place face à moi.

— Avant toute chose, si vous voulez que je vous apporte mon aide, je dois comprendre.

Son visage est d'une douceur réconfortante. Comment une femme si maternelle peut-elle se montrer si indifférente au sort qui nous est réservé ?

— Si vous voulez rejoindre à temps la réunion du conseil, il faut parler, 900.

Le conseil ! Bon sang ! La réunion…

C'était totalement sorti de ma tête et je crains de ne pouvoir tenir ma promesse faite à Ugo.

J'y serai ! Je courrai jusqu'à en perdre le souffle, mais j'y serai à temps.

Je prends une grande inspiration et démarre :

— Je suis retournée auprès de mon orphelinat, car nous avions besoin d'aide. Nous voulions que nos mentors règlent ce chaos en ville, comme nous avions tenté de vous en convaincre, vous. Je ne me souviens pas de cette initiative, mais c'est ainsi qu'elle m'a été relatée. Ce que je sais, c'est que mon dernier souvenir date de cette journée-là et du moment où la régente m'a trouvée. De la réinsertion à ce jour, tout a été effacé de ma mémoire, comme si des éléments devaient absolument en être éliminés.

La cheffe sourit de nouveau, compatissante.

— Je vois. Je comprends pourquoi je ressens cette retenue lorsque je vous vois. Tout est clair. Vous comptez sur moi pour vous faire retrouver ces souvenirs, n'est-ce pas ?

— C'est vous qui m'avez assuré pouvoir m'aider. Oui, je veux récupérer mes souvenirs. Tous, du plus horrible au plus insignifiant.

Aussitôt, après m'avoir observée de ses grands yeux, elle se lève. Sans m'adresser une parole, elle fouille dans ses étagères et en sort des bougies parfumées et des herbes qu'elle brûle immédiatement, les répartissant aux quatre coins de la pièce. D'une légère pression, elle

rabat une large dalle de pierre fixée au mur, dévoilant une sorte de lit où repose une couverture pourpre.

— Vous devez me faire confiance, sinon ça ne marchera pas. Levez-vous et installez-vous, ordonne-t-elle sans me regarder, pointant de son long doigt le lit de fortune.

C'est tremblante que je m'allonge sur la pierre glacée, sans poser de questions. J'ai décidé de lui faire confiance au moment même où j'ai quitté mon appartement. Dès ce matin, je m'étais promis de lui donner carte blanche pour me délivrer. Il est hors de question que je me défile. Peur ou pas, danger ou pas, c'est mon dernier recours et je ne passerai pas à côté.

— Au fait, mon nom est Séraphine, murmure-t-elle avec amour, d'une voix tendre, prenante et envoûtante. Nous, la troisième génération, pratiquons l'hypnose. Je n'ai pas le temps de vous en expliquer les détails, mais je peux en quelque sorte pénétrer votre esprit.

Soudain, mes muscles se détendent, comme si elle prenait déjà possession de mon corps. À peine a-t-elle accroché mon regard, élevé la voix, que tout son être semble connecté au mien.

— Cependant, je ne peux rien voir à votre place. La seule chose que je peux faire, c'est forcer votre esprit à rejouer des instants qu'il a enfouis au plus profond de lui. Vos souvenirs sont quelque part, ils ne sont pas perdus. Ils ont juste besoin d'être libérés, mais vous allez devoir lutter, car les barrières sont épaisses. Nous allons les briser ensemble, vous devez être forte, je ne peux rien faire seule. Nous devons être deux. Vous et moi.

Alors que sa voix m'entraîne, je comprends ses explications, comme si elles étaient une évidence.

Je serai forte. Oui.

Elle s'arrête de parler, mais mon esprit n'attend que sa voix pour se remettre en marche. Mes yeux sont fermement fixés au plafond de brique et j'analyse chaque courbure, chaque interstice, chaque relief.

Soudain, son visage se penche vers moi, occupant maintenant toute ma vision. D'une main, elle saisit ma nuque qu'elle soulève délicatement avant de déposer une petite fiole à mes lèvres. C'est sans protester que j'avale le liquide amer, et aussitôt ma vision se trouble, mon rythme cardiaque ralentit et mes muscles deviennent amorphes.

Je suis incapable de parler et cependant, j'essaye. J'essaye de toutes mes forces de comprendre ce qu'elle m'a fait. Son visage est souriant, mais je crains d'avoir eu tort. Je n'aurais jamais dû lui faire confiance.

Je n'aurais jamais dû me risquer à une telle expérience. Elle m'a menti et maintenant je suis paralysée, incapable de me défendre, de m'enfuir. Bloquée et entièrement vulnérable, je me sens partir. Je sais que je ne m'endors pas, c'est plus profond que ça. Peut-être suis-je en train de mourir.

À cette pensée, bizarrement, je me sens soulagée et dans l'instant qui suit, je ne vois plus rien, je n'entends plus rien, et je me sens sombrer, inexorablement.

Chapitre 28

Ugo

Le quartier est bondé de monde, toutes générations confondues.

Les pieux arpentent nos rues sans même nous prêter attention. Pas un seul regard, ni même un signe ne les détourne de leur chemin. Alors, par politesse et surtout par confusion, nous leur laissons le passage.

David et Simon sont inséparables, encore plus qu'à l'accoutumée. Ils sont comme concentrés avant un combat et pourtant, cette réunion à venir n'est en rien comparable avec notre assaut de la veille. Nous ne risquons pas nos vies, pourtant, le stress est là. Si nous n'arrivons pas à intercepter le professeur Carter, nous laisserons peut-être passer notre dernière chance d'avoir nos réponses.

Camélia tient fermement la main de 899, comme si elle craignait de la perdre dans la foule.

Moi, je pense à 900 et au fait qu'elle n'est toujours pas là.

Je sais qu'elle m'a promis de nous rejoindre dans l'enceinte même de l'hôtel de ville, mais son absence m'inquiète. Depuis nos mésaventures, ce qu'elle a enduré, je ne supporte plus de ne pas l'avoir à mon côté. Nous avons déjà trop risqué, trop souffert pour nous passer l'un de l'autre.

Je ne comprends pas son choix de partir seule, à la recherche de je ne sais quelles réponses, je ne sais quel but. J'aurais pu l'accompagner, mais je ne peux que respecter son besoin de solitude, même si la mienne, depuis que je la connais, me torture.

— Nous écoutons le professeur et dès que le discours tire à sa fin, nous descendons dans les caves, explique Camélia. Pas la peine d'y aller tous ensemble. Ugo, David et Simon vous irez tous les trois. Moi, je reste avec 899. Ça vous va ?

Nous hochons tous la tête et lorsque nous arrivons devant l'hôtel de ville, nous comprenons l'importance des minutes à venir. Il n'y a aucun doute, tous les membres de chaque génération sont présents. Nous sommes plusieurs milliers à entrer par les dizaines de portes qui

s'ouvrent devant nous, prenant d'assaut la salle de réception. Tout le monde a répondu à la demande du professeur, pas un seul ne doit manquer à l'appel, vu la foule amassée. Ce constat prouve, avec encore plus de certitude, que les révélations à venir sont de la plus haute importance.

La foule se dissipe petit à petit et vient enfin notre tour de pénétrer le bâtiment. Je ne peux m'empêcher de nous comparer à des animaux, retrouvant l'étable, sans se poser de questions, prêts à recevoir de nouvelles consignes.

Les couloirs sont irrespirables, tant nous sommes nombreux. C'est la première fois que l'on nous convoque tous à la même heure, nous empêchant cette fois d'arriver au compte-gouttes, ce qui aurait permis un trafic plus fluide. Là, nous sommes amassés les uns contre les autres et je bénis mes parents de m'avoir fait grand. Je plains d'avance Camélia et 899, vu leur petite taille. C'est tout naturellement que je tente de leur frayer un passage, retenant la pression que le reste de la foule exerce à l'arrière.

Lorsque nous atteignons la grande salle de réception, nous pouvons respirer de nouveau et c'est un soulagement de retrouver un semblant d'espace. Camélia, 899, les jumeaux et moi-même nous dirigeons rapidement vers un coin de la salle, là où le couloir menant aux caves se dissimule derrière un rideau. La décoration est presque la même que lors du bal, bien que le ménage ait été fait et que le champagne et les petits fours ne soient plus de la partie.

Peu à peu, la salle se remplit, jusqu'à n'accueillir plus que quelques retardataires. J'observe la grande horloge en ferraille surplombant l'estrade et y lis 9 h 58. Dans deux minutes, le professeur Carter se tiendra là, debout, dans son célèbre costume et nous annoncera ce qui, peut-être, marquera enfin notre délivrance.

— Quoi qu'il nous apprenne, on est une famille et on sera toujours là les uns pour les autres. C'est clair ? murmure Simon.

— Ouais, renchérit son frère, à l'unisson avec Camélia.

Je lui adresse à mon tour un regard lourd de promesses tandis que 899 nous renvoie un sourire crispé.

— Mes chers enfants…

C'est quoi ce bordel ?

Un rétroprojecteur s'allume, renvoyant le reflet du professeur Carter sur l'immense écran blanc qui surplombe l'estrade.

— Putain de merde, gronde Camélia. On s'est fait berner. Il ne vient

pas !

Chapitre 29

900

— 900… ?

Une voix s'insinue en moi. D'où provient-elle ?

Le néant m'entoure, l'obscurité m'enveloppe. J'ai la sensation d'être debout, dans une pièce d'un noir infini, sans contours ni frontières. Je me tiens droite, figée telle une statue de pierre, les yeux grands ouverts, rivés sur ce vide sans limites.

— 900…

Cette voix revient, elle résonne tel un écho au-dessus de moi. Rien d'autre que ce son parvient jusqu'à moi dans ce silence étouffant.

— Vous êtes au milieu de nulle part. Du néant. Seule ma voix compte. Vous ne devez écouter que mes indications. Peu importe ce que vous entendrez d'autre, qu'importe ce que vous croyez bon de faire, vous ne devez compter que sur moi.

Cette mélodie me berce, me transporte. J'ai la sensation qu'elle s'infiltre dans chaque cellule de mon corps, ricochant sur chaque paroi, chaque organe, pulsant dans mes veines, cognant contre mon crâne.

— Nous sommes le 1er juillet 2032, le jour de votre dix-septième anniversaire. Vous avez sûrement fêté cet événement auprès de vos sœurs, la veille de la réinsertion. Ouvrez grands les yeux, je vais compter jusqu'à dix et à l'issue de ce décompte vous devrez trouver un point lumineux dans toute cette obscurité. Il sera minuscule, presque invisible, mais vous n'avez que dix secondes pour le repérer. Observez bien l'horizon, lorsque vous le trouverez, il faudra vous en approcher le plus possible. Surtout, n'écoutez que moi. Quoi que vous viviez, ne lâchez pas. Quelle que soit la douleur, quelle que soit la peur qui s'empare de vous, ne fuyez pas.

Sa voix retentit en moi comme un ordre, une consigne à suivre, une délivrance assurée. C'est sans effort que je me concentre, debout, dans cette pièce sombre et infinie tandis qu'elle démarre le décompte.

— Un, vos yeux s'accommodent à l'obscurité.

« Deux, vos jambes se meuvent et vous avancez sans crainte au milieu de ce néant.

« Trois, une lumière, infime, se dessine dans votre champ de vision et vous continuez d'avancer courageusement, à la recherche de ce halo.

J'exécute sa demande, automatiquement. Sans me poser de questions, sans même que je m'en donne l'ordre, j'avance déjà sur ce sol invisible, en direction de nulle part.

— Quatre, votre vision se fait de plus en plus claire, de plus en plus précise.

« Cinq, vous ne vous arrêtez pas et avancez encore et encore vers cette lumière.

Mes jambes s'activent et j'ai l'impression de fouler un nuage cotonneux. J'ai la sensation d'être morte, dans un rêve. Mes pensées sont éteintes, refoulées. Seul le besoin de marcher m'envahit, comme un unique but à atteindre.

— Six, ce halo si précieux se dessine devant vous, très loin, à des kilomètres de là. Vous le voyez, il vous apparaît comme une évidence.

À la fin de ces paroles si apaisantes, une infime lumière, de la taille d'une pointe d'aiguille, étincelle dans mon champ de vision, telle une unique étoile en pleine nuit.

— Sept, soudain, vous courez jusqu'à cette issue, ce point lumineux. C'est votre seul objectif, votre seule aspiration. Vous devez l'atteindre absolument, avant que je termine le décompte. Le temps est compté, il s'écoule rapidement.

Je ne contrôle plus rien, mes jambes s'emballent, comme deux engins mécaniques incontrôlables. J'accélère encore et me propulse vers cette lumière. Elle croît au fur et à mesure de ma progression, jusqu'à devenir plus claire, plus précise.

Bientôt, elle forme un cercle aussi large qu'une porte et pourtant elle est encore loin, trop loin, hors d'atteinte.

— Huit, vous ne vous arrêtez pas, comme hypnotisée par cette lumière. Elle est votre délivrance, votre issue.

Ses contours sont de plus en plus éblouissants, mais bizarrement mes yeux n'en subissent pas l'éclat. Au contraire, ils s'en nourrissent, s'en imprègnent.

— Neuf, elle est de plus en plus proche. Cette lumière vous aspire, vous appelle.

Maintenant, le halo est aussi large et grand qu'un immeuble, que le soleil lui-même. Je ne m'arrête pas de courir, comme si ma vie était en jeu.

— Dix, vous plongez sans crainte dans cette immense lumière, maintenant !

Aussitôt, comme aspirée, je me jette et m'enfonce dans ce trou, cette brèche monumentale, me retrouvant immédiatement enveloppée de toutes parts. Plus la moindre trace d'obscurité n'est perceptible. Des flashs serpentent autour de moi, comme s'ils étaient dotés de vie et de conscience. Ils s'élancent vers le ciel, telles des flèches fendant l'air à toute allure et, soudain, une pression se fait sentir au creux de ma paume. Des fourmillements parcourent mes doigts et c'est avec curiosité que je pose mes yeux sur ma main brûlante.

Immédiatement, une forme se dessine. Des doigts enroulés aux miens, puis une main tout entière. Mes yeux ne peuvent se détacher de cette image qui se construit peu à peu. Un avant-bras menu prend forme, puis une épaule et aussitôt c'est tout le corps de 899 qui se matérialise à mon côté. Elle me regarde, son sourire tendre m'est directement adressé.

— Prête ! s'exclame-t-elle d'une voix qui me parvient de plein fouet.

L'instant suivant, elle lève les yeux au ciel, et alors que je l'imite, je suis subjuguée. La ville entière nous entoure, s'étale devant nos yeux ébahis. Les immeubles immenses et les gratte-ciel se dressent face à nous. Un sentiment de bien-être me submerge. C'est la beauté, la magnificence du lieu qui me fascine, m'émeut.

C'est ainsi qu'est la ville, qu'elle a toujours été : multicolore, parée de banderoles nous souhaitant la bienvenue, envahie de commerces qui scintillent, clignotent et n'attendent que nous pour prendre vie. Nos sœurs sont muettes, tout aussi fascinées, s'éparpillant dans les rues, incapables de s'attarder plus d'une seconde sur une nouveauté, tant la suivante est tout aussi captivante.

La main de 899 se détend, elle m'adresse de nouveau son sourire et je ne peux retenir le mien. Nos regards sont fondus l'un dans l'autre et je crois lire en elle tout comme elle lit en moi à cet instant.

Elle est heureuse, et moi aussi.

Chapitre 30

Ugo

Nous sommes tous muets, interdits face à cet écran, cette imposture.

Camélia est rouge de colère, tremblante de rage. Tout son être trahit la frustration. Je remarque tout juste mes poings serrés fermement contre mon torse et son regard renvoie une haine communicative. Elle est sur le point de perdre la tête et c'est la première fois que je la vois aussi survoltée.

— Je n'ai pas pu faire le déplacement jusqu'à vous, mais l'important, c'est que vous soyez tous ici pour m'entendre.

Cette voix. La voix du professeur Carter fait naître en moi un frisson de rage, de dégoût. Cet homme est sur le point de nous faire des révélations qu'il juge importantes, peut-être même bouleversantes pour nous, et il n'a pas une once de courage pour s'en charger en personne. C'est derrière cet écran, cet hologramme, qu'il croit pouvoir nous amadouer.

— Où est 900 ? Tu nous as dit qu'elle devait arriver avant le début du discours ? s'inquiète 899.

Soudain, en entendant son prénom, un immense nœud vient me broyer le ventre. *Où est-elle, bordel ?*

Je hausse les épaules, incapable de prononcer le moindre mot, et 899 fronce alors les sourcils, visiblement inquiète.

— Nous avons appris avec énormément de tristesse la mort de beaucoup d'entre vous. Nous n'imaginions pas que des révoltes et des crimes horribles se perpétraient lors de cette réinsertion. Nous avons failli à notre mission et nous sommes réellement désolés et honteux de ne pas avoir pu vous apporter de l'aide à temps.

Ses premières phrases sont à vomir. Je connais le conseil, je les avais prévenus, alors ils ne vont pas me faire avaler leur histoire de surcharge de travail. Ils étaient au courant dès les premières attaques. Je m'étais rendu à l'hôtel de ville, leur avais envoyé un message pour qu'ils puissent m'entendre, m'écouter à temps pour stopper le massacre que les hommes de Damien ont méticuleusement organisé.

Il ment. Il présente de fausses excuses sans l'ombre d'un remords, sans honte. Alors qu'il savait.

— Nous savions que des débordements pouvaient avoir lieu. Votre réinsertion était, quoi qu'il en soit, délicate et risquait de déclencher un tel soulèvement. À vrai dire, je me dois d'être transparent avec vous. Votre éducation est une supercherie. Vous n'êtes ni religieux, ni anarchistes, ni des intellectuels cartésiens. Vous êtes tout l'inverse. Vous n'êtes pas nés ainsi. Nous voulions imposer en chacun de vous une éducation aux antipodes de celles que vos parents vous ont données. Car oui, vos parents ont bel et bien existé et existent sûrement encore.

C'est la panique. Chaque membre des différentes générations perd le contrôle, révolté par cette annonce.

Moi, c'est le choc qui me submerge. Je ne ressens plus rien. J'ai du mal à intégrer ce que je viens d'entendre. Seul mon corps réagit. Mon cœur s'agite, palpite aussi vite que mon souffle qui se hache. Mes membres tremblent, mais mon regard, mon visage, mon esprit sont éteints.

— Notre monde va mal. Les différences nous poussent aux pires crimes. Nous pensions qu'en modifiant vos acquis, qu'en déployant une éducation inverse de celle qui est enfouie en vous, vous pourriez tous vous comprendre. Nous avons étouffé votre ancienne personnalité au profit d'une autre. Les religieux d'aujourd'hui, la troisième génération, ceux qui croient en une force divine, sont d'anciens enfants de scientifiques, à l'éducation intellectuelle et cartésienne. Les anarchistes d'aujourd'hui, la deuxième génération, ceux qui se droguent, se battent, se laissent aller aux pires pêchés, sont d'anciens enfants croyants et pieux dont l'éducation était fondée sur la pudeur, la paix, le recueillement et la droiture. Enfin, la première génération, les intellectuels cartésiens et droits sont d'anciens repris de justice, d'anciens rebelles qui sont passés de maison de redressement en maison de redressement.

Soudain, c'est le silence qui nous enveloppe. Plus aucun ne parle, ne crie, ni même ne pleure. Nous sommes tétanisés, incapables de nous regarder dans les yeux. Camélia force sa main dans la mienne, tant mes doigts sont crispés contre ma paume.

— Nous pensions créer ainsi une symbiose parfaite. D'anciens croyants, devenus anarchistes, ne pouvaient que comprendre la troisième génération. Même si leurs fondations sont enfouies, inconscientes, vous auriez dû accepter cette différence, elle aurait dû vous rendre tolérants, compréhensifs. La première génération devait craindre la deuxième sans pour autant la juger, la haïr, car dans le fond, elle est composée d'anciens rebelles.

À ce moment, tout prend sens. La capacité de 900 et 394 à se battre. Notre génération de plus en plus perdue. Nos changements de comportement, nos sautes d'humeur, nos incompréhensions, notre paranoïa. Mais comment pouvaient-ils croire en cette idée ? Ils nous ont rendus dingues ! Déments ! Damien et ses hommes ne sont pas responsables de notre malheur, ils ne sont que des victimes. Le conseil a joué avec nos vies, nos identités !

Je commence à perdre les pédales. Ma vue se trouble, mes sens s'affolent. Tout mon être est sur le point d'exploser, de rendre les armes. Jusqu'où va cette imposture ? Jusqu'où nous a-t-on menti ? Je m'appelle Ugo ? Est-ce vraiment mon nom ? Y a-t-il vraiment eu une épidémie ? Ai-je réellement des parents ? Et Camélia ? Les jumeaux ? Tout est insensé ! Putain de merde, tout est trop irréel !

Des hommes et des femmes s'effondrent au sol, à bout. Le silence laisse bientôt place à de faibles plaintes, des sanglots sourds. C'est comme si nous n'osions pas exprimer notre bouleversement à haute voix et que chacun de nous le retenait, ravalant chaque gémissement, comme honteux d'avoir été ainsi trompé.

899 se jette dans les bras de Camélia et sa voix douce et innocente s'étouffe dans des pleurs silencieux. Simon et David à leur tour s'étreignent, sous le choc et moi… moi, je pense à 900 et à la façon dont je vais pouvoir lui annoncer ces révélations.

Chapitre 31

900

Les lumières des immeubles scintillent et se tamisent peu à peu, se fondant les unes dans les autres jusqu'à recréer le halo dans lequel j'ai plongé, il y a de ça quelques minutes, ou plusieurs heures – je n'ai plus la notion du temps. Aussitôt, elles reprennent vie et les flashs s'activent, dessinant des formes et des figures impressionnantes.

Je ferme les yeux, éblouie et soudain, des images en accéléré me submergent et s'imposent à moi. 899 hoche la tête et pose son doigt sur une plaque de métal avant de franchir une porte.

Mon appartement, des rideaux bruns, une baie vitrée, un homme, un regard.

Un paquet, un téléphone, une lettre de la régente.

Je rouvre les yeux et les flashs se multiplient autour de moi, ondulant et fendant l'air. Soudain, mon ventre est humide et brûlant à la fois. Je baisse la tête dans cette direction et une large tache brune s'étale sur mon T-shirt blanc.

— 900… ?

C'est une voix masculine. Comment est-ce possible ?

Je lève les yeux et un homme se dresse devant moi au milieu des lumières et des halos.

Oh. Il s'agit d'Ugo. C'est Ugo !

— Comment savez-vous ? Enfin… qui vous l'a dit ?

Ma voix s'élève sans que je la contrôle et peu après, un restaurant prend forme autour de nous. Les murs se matérialisent petit à petit, un sol en parquet se dessine, puis un comptoir sur ma gauche.

— Ton ventre. C'est tatoué sur ton ventre.

Les yeux d'Ugo sont remplis de curiosité. Il m'observe tel un animal. Comme si je représentais là l'inconnu. C'est déstabilisant, mais au plus profond de moi, c'est de la satisfaction que j'en tire. Très vite, les murs s'effacent et un pincement au cœur me saisit lorsque la silhouette d'Ugo se désintègre à son tour. Les vives lumières réapparaissent, me forçant une fois de plus à fermer les yeux, imposant de nouvelles images à mon esprit.

Le petit écriteau scintillant du Club 47 s'affiche en premier et ensuite une centaine de scènes se succèdent à toute allure : Ugo m'éloignant d'un homme, 410 et son amitié, Camélia, les jumeaux, la régente, un appel téléphonique, 899 en pleurs, 700, le hangar, un car, de l'alcool, une forêt, Ugo, sa main dans la mienne, les phares d'un camion, une douleur, une larme, Damien.

Aussitôt, mon cœur s'accélère au rythme des images qui défilent sans interruption.

Alors qu'initialement elles ne suscitaient en moi que de bonnes émotions, bien que parfois teintées de tristesse, là, les sensations qui me submergent, m'effraient, me tétanisent, me coupent le souffle.

Je me force à ouvrir les yeux, me confrontant de nouveau à ce halo lumineux qui, maintenant, tournoie, telle une tornade dévastatrice. Aussitôt, j'entends un cri, c'est le mien, je reconnais ma voix et ce qui m'entoure se met à vibrer, à se secouer, si bien que je m'écroule sur le sol dur et froid. Une odeur désagréable emplit mes narines. Une odeur de fumée, âcre et agressive.

— Dema ! Tiens-la !

Aussitôt, le visage d'un homme se dessine devant moi. Je détourne la tête et une femme me saute dessus. Le lieu est étriqué, étouffant, en mouvement. Je me trouve dans un véhicule et j'ai à peine le temps de réaliser ce qui m'arrive qu'une vive douleur me submerge soudain. Mon cou, ma peau me brûlent et une odeur de chair cramée m'envahit. Je manque de vomir et tout mon corps se débat, tente de fuir.

Je dois partir, je ne peux pas rester ici ! Il faut que je m'enfuie.

Tout ceci est faux. Tout ceci n'est pas réel.

Une deuxième douleur me coupe le souffle et je crie à pleins poumons.

Soudain, la voix douce qui m'avait guidée vers le halo lumineux me parvient, pleine de tendresse.

— 900, vous êtes sur le point de vous réveiller. Vous ne pouvez pas arrêter maintenant. Rappelez-vous, quelle que soit la douleur, quelle que soit la peur, vous devez continuer. Vous devez les subir.

Non ! Je ne peux pas encaisser davantage. La douleur est horrible, lancinante, elle me tue. L'homme ricane et ce mépris, cette insensibilité me font frissonner. Je manque de vomir lorsqu'une troisième douleur me transperce et vient mettre ma chair à vif.

— Tenez bon 900 ! C'est bientôt terminé ! murmure la voix féminine

venue de nulle part.

Alors j'encaisse, me tais, absorbe chaque coup, chaque blessure lorsqu'enfin la lumière m'éblouit de nouveau. Allongée au milieu des flashs incessants qui maintenant me donnent le tournis, je crains de ne plus avoir la force de poursuivre. Je ne veux plus que cette lumière m'emporte. Je veux la fuir, retrouver le néant.

Des éclats de rire résonnent sans que je sache de qui ils viennent. Les rires n'en finissent pas et de nouveau, je ferme les yeux, plus pour oublier, pour reprendre mon courage, mais malheureusement, de nouvelles images s'imposent à mon esprit fatigué.

Des blessures, un miroir, des pleurs, mon lit, mon sommeil agité, des cauchemars, Camélia, sa loyauté, son soutien, les jumeaux, leur force, 899 et sa présence réconfortante.

Une immense chaleur s'empare de moi et de nouvelles scènes défilent.

Ugo, ses bras, son étreinte, la culpabilité que je lis dans ses yeux, ses blessures, son sourire, son soutien.

J'ouvre les yeux et un goût amer et pétillant s'installe dans ma bouche. Lorsque je baisse les yeux, je découvre une coupe de champagne entre mes doigts et aussitôt, une grande salle au décor somptueux se dévoile devant moi. Des milliers d'invités arpentent le sol lumineux et en jetant un œil sur ma tenue, je m'aperçois que je suis vêtue d'une longue robe bleu nuit.

Une main m'attrape, et tel un pantin, je suis entraînée hors de la salle de réception. Ce n'est qu'arrivée dans un couloir vide que je reconnais Ugo, dans un magnifique costume noir.

Il est sublime. Tellement beau que j'en ai le souffle coupé.

— Je ne peux plus, 900…

Soudain, ses lèvres chaudes et humides rencontrent les miennes et ma peur s'envole. Je mets du temps à réaliser et dans un automatisme, je ferme les yeux et m'empare de ses lèvres à mon tour.

Lorsque j'ouvre les paupières, la déception me submerge. Ugo a disparu, il ne reste que cette lumière blanche se voulant apaisante, mais qui, à mesure que j'avance, m'effraie.

Une pochette, un badge, un couteau, une course, une buanderie, une cave, des murs froids et humides, une lumière, l'oppression, une salle, des registres, un livre. Une immense inspiration me brûle les poumons lorsque je lis la fiche de 899.

« Mary Brenson, Chicago, mars 2016. »

Bon sang ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— *900 ! N'ouvrez pas les yeux ! Vous avez bientôt terminé,* hurle la voix féminine qui ne me quitte pas depuis le départ.

J'inspire de nouveau et une larme dévale ma joue. Je suis sur le point de tourner la page lorsque de nouveau la lumière m'enveloppe.

Obscurité, Ugo, déception, colère, cave, ascension, Damien, des yeux rouges, du sang, la fuite, le hangar, le car, David, Camélia, 410, une carte, 899, Simon, l'aurore, les plaines, les vallées, révélations, dernier baiser…

Chapitre 32

Ugo

Tout me paraît confus, flou. Chaque son me parvient en un horrible bourdonnement. Je ne peux pas en supporter davantage. Le professeur Carter explique les raisons qui l'ont poussé à une telle horreur sans aucune logique. Chacun de ses mots est insensé, ne veut rien dire. Il cherche seulement à justifier ses actes, il attend peut-être notre pardon.

Tout ça n'est qu'un ramassis de conneries !

Vouloir un monde meilleur ? Nous utiliser ? Pour quoi ? Pour nous rendre plus dociles ? Plus tolérants ? Comment peut-on imposer la tolérance ? Elle s'apprend ! S'inculque ! Elle ne s'adopte pas par obligation et par un tel procédé !

Je commence à perdre patience. S'il était là en personne, nous pourrions le stopper ! Le forcer à nous dire ce que l'on veut réellement savoir. Ses raisons à lui ne nous importent pas le moins du monde !

Je manque de cogner mon poing contre le mur tant je veux qu'il se taise. C'est Simon qui me retient, constatant mon état de nerfs. Je n'ai jamais été autant submergé par la rage. Je veux tout détruire, les tuer un à un ! Les torturer jusqu'à ce qu'ils nous expliquent ce qu'était notre vie avant !

Les raisons, je m'en contrefous ! Je veux savoir qui je suis, bon sang !

— Il faut qu'on sorte d'ici, murmure Camélia entre deux sanglots de rage. Je ne veux pas l'entendre ! Il faut qu'on se casse.

— Elle a raison, Ugo, s'exclame David d'une voix tremblante, tout aussi nerveux. Je ne peux plus écouter ces conneries !

Leur voix me parvient comme un bourdonnement sourd, presque imperceptible sous le martèlement incessant des battements de mon cœur.

— Ugo ! Putain, Ugo, réponds !

Simon attrape mon visage de ses deux mains moites, cherchant une quelconque lucidité enfouie en moi. Je suis incapable d'émettre le moindre son lorsque une gigantesque claque vient s'abattre sur ma joue.

— Ugo ! Merde !

Camélia, le visage défiguré par les larmes, s'apprête à me gifler à son tour, mais j'intercepte aussitôt sa main.

— Ne fais pas ça !

— Il faut qu'on bouge !

Soudain, ma lucidité revient et je prends pleinement conscience de ce qui nous arrive.

Je veux savoir ! Je le dois, il le faut.

— Non ! On reste ici. On reste jusqu'à son dernier mot. Je veux tout savoir.

Simon, David, Camélia et 899 m'observent comme s'ils attendaient de moi une solution, mais je suis aussi sonné qu'eux. J'ai beau être un aîné, je me sens minuscule.

Chapitre 33

900

Cette lumière ne cesse de dévorer mon énergie. J'ai l'impression que toute ma force me quitte, tant cette épreuve est éprouvante.

De nouveaux flashs me désorientent, me déboussolent totalement. Je ne parviens plus à discerner la réalité, à distinguer le faux du vrai. Tout est trop soudain, trop d'informations m'assaillent, se bousculent dans ma tête. Trop d'événements, tous plus déstabilisants les uns que les autres. J'aimerais dormir, j'en ai besoin. Je ne tiens plus, c'est trop pour moi. Je suis déjà en état de somnolence et pourtant je rêve de sommeil, de calme, de néant.

— Tenez encore quelques minutes, 900. Juste quelques minutes.

Alors que la voix me nourrit de nouveau, me réveillant légèrement, un nouveau décor m'apparaît : l'orphelinat.

Tout est brumeux, silencieux, irréel. Le décor met du temps à prendre place, à se clarifier. Une immense boule douloureuse et oppressante se loge au creux de mon ventre. Je ne veux pas y aller. Mes jambes se paralysent face à cet immense édifice de pierre grise. Mon instinct tente de recouvrer l'usage de mon corps, mais mon esprit ne veut pas. Je ne veux pas.

Plus j'avance et plus la douleur m'envahit. C'est la peur qui me torture. Pourquoi je n'arrive pas à pénétrer dans le bâtiment ?

D'immenses sursauts m'agitent, ma vision s'assombrit, le décor s'efface peu à peu et mes membres ne cessent de trembler. Des sanglots s'échappent de mes lèvres. Je ne sens pas ma bouche remuer et pourtant, mes cris retentissent dans l'air, en alternance avec des gémissements de douleur.

— 900 ! Vous êtes en train de vous réveiller ! Ne luttez pas ! Laissez-vous transporter par vos visions ! Ne luttez surtout pas !

Cette douce voix me renvoie à l'endroit même que je tentais de quitter il y a quelques secondes.

La peur me paralyse de nouveau. Je n'y arrive pas. Je ne peux pas. Je manque de vomir, d'y laisser la vie, tant cette épreuve est un supplice. Je viens de revivre la torture des hommes de Damien, la trahison de la régente et sa mission, l'attaque de 899, les révélations

du registre de notre génération et pourtant le simple fait d'entrer dans ce bâtiment m'est d'une souffrance insurmontable.

Pourquoi ? Pourquoi est-ce aussi douloureux ?

J'inspire profondément et un premier pas me rapproche un peu plus de l'orphelinat. Au même instant, j'ai un haut-le-cœur ; c'est comme si ce simple geste venait de m'enfoncer un poignard dans le ventre. Je souffle lentement mon air et un second pas, puis d'autres m'emmènent là où je crains d'aller. Une deuxième incision me triture les viscères, mais je poursuis sans m'arrêter, gémissant, puis criant toujours plus fort à mesure que j'avance.

— Mes chères filles…

Mon cœur explose dans ma poitrine, brûlant chacun de mes organes.

C'est une traînée de lave qui coule dans mes veines, fait fondre ma chair, ronge mes os.

— Voilà maintenant seize ans que nous évoluons ensemble, que vous êtes de jeunes filles exemplaires, respectables et pour l'instant nous ne pouvons pas vous dévoiler grand-chose. Mais dans deux mois, jour pour jour, aura lieu votre réinsertion. Nous vous en parlerons plus en détail, le moment venu, vous le savez. Pour le moment, les suppléantes et moi-même exigeons que vous preniez vos traitements comme tous les matins depuis maintenant seize ans.

J'étouffe un cri dans ma manche et tout mon corps ne semble plus m'appartenir. Je ressens toute la douleur, toute ma peine, mais je suis incapable de la fuir, de l'éviter. Des centaines de filles déambulent dans l'orphelinat et aussitôt je m'éloigne avec discrétion, avant que l'on me repère.

Je suis silencieuse et pourtant je m'entends crier de peur, de douleur.

J'avance comme un automate. J'ai la sensation d'être enfermée dans mon moi d'avant, sans pouvoir le contrôler. Pourtant, je rêverais de hurler, de stopper ma course machinale.

— Je sens que cette génération sera un succès. Elles sont plus dociles ! N'est-ce pas, Cécile ?

— Oui, Martha.

— Malheureusement, si les nouvelles pensionnaires sont arrivées, c'est pour une bonne raison, tu te doutes bien. N'est-ce pas ?

— Oui, Martha.

Sa voix me répugne. Dans le lointain, j'entends mon autre moi suffoquer, perdre sa voix. Pourtant ici, je suis calme bien que sous le choc.

— Le conseil m'a contactée, il y a quelques jours. La réinsertion a été un échec. Bien entendu, nous y mettrons un terme d'ici un mois environ. Les générations n'ont pas trouvé d'entente, il faudra les éliminer un par un. Le temps d'évacuer les corps, de remettre la ville à neuf, nous aurons tout juste le temps de préparer notre nouvelle génération à effectuer la dixième réinsertion. Espérons que celle-ci réponde enfin à nos attentes…

Cette fois, mon cri se libère et tout mon corps convulse. Je tremble de partout, mes yeux se révulsent.

— *Calmez-vous, 900. Ne revenez pas si brusquement !*

Martha, son regard, ses yeux, sa colère.

Elle m'attrape par les cheveux, me traîne sur plusieurs mètres.

Ses griffes, son rire, mes mains autour de sa gorge, mon désespoir.

Je dois me réveiller bon sang ! Il le faut !

— Tu veux… savoir co… comment tu t'appelles… ?

Je me fous de savoir comment je m'appelle ! Je dois me réveiller ! Il le faut ! Maintenant !

— Tu t'appelles…

MAINTENANT !

Un immense cri me submerge et c'est d'une douloureuse inspiration que mes poumons se remplissent, tandis que j'entrouvre à peine les yeux. Dans un brouillard épais, je reconnais la petite pièce de Séraphine.

Plus de lumière blanche ni d'obscurité. Je suis de retour à la réalité.

Tremblante, je tente de quitter mon lit de fortune.

— 900, murmure la cheffe de la troisième génération, paisiblement assise près du lit qui me servait de table de torture.

Je ne la regarde pas, l'ignore.

Ils vont mourir. Bon sang, ils vont tous mourir.

Mes pieds manquent de lâcher sous mon poids mort, mais l'adrénaline leur donne la force nécessaire pour me tenir. Vacillante, les yeux remplis de larmes, le souffle coupé de sanglots, j'appuie sur la petite pierre qui me permettra d'atteindre la grande salle du

sanctuaire.

Bon sang, Simon…

Je manque de tomber lorsque j'atteins cette salle vide. Tous les cierges tournoient autour de moi.

David…

Trébuchante, je dévale les marches de l'autel.

Camélia…

C'est mon cri qui résonne dans tout ce silence. Mon désespoir qui ricoche sur chacune des parois. J'atteins l'extérieur et le ciel est encore plus orageux qu'à l'aller. Une nausée me surprend et je répands une mare de bile à mes pieds, recouvrant mes yeux d'un voile de larmes encore plus aveuglant.

Ils vont mourir ! Putain ! Ils sont partis à la mort.

899… Mary…

L'escalier menant à la surface me semble infranchissable et c'est dans un cri de rage que je commence à en gravir les premières marches.

Ugo…

Chapitre 34

Ugo

J'ai l'impression d'être ici depuis des heures et pourtant l'horloge indique 10 h 45. Ce détail est insignifiant, mais je ne peux diriger mon regard sur ce visage qui me dégoûte, ni sur les hommes et femmes de toutes les générations qui, à mesure que notre bourreau parle, s'agitent, crient, pleurent, s'évanouissent parfois quand ils ne saccagent pas la grande salle de réception. Certains commencent à vouloir quitter l'immeuble, mais à chaque nouvelle phrase du professeur Carter, ils s'arrêtent, se ravisent et encaissent ses paroles avec un dégoût non feint. Je préfère concentrer mon regard sur l'immense horloge qui affiche les secondes et les minutes au ralenti. C'est sur cette cadence que je tente de calquer ma respiration. C'est grâce à elle que je ne perds pas totalement le contrôle.

Grâce à ce tic-tac incessant.

— Vous avez tous été très courageux, mais malheureusement la réinsertion a été un échec.

Un échec ? Pourquoi n'en vient-il pas au chapitre que nous attendons tous ? Celui de notre passé ! Celui qui expliquerait d'où nous venons ? Qui nous sommes ?

— C'est pourquoi, mes chers enfants, nous devons vous exterminer.

Soudain, toute la salle est plongée dans une obscurité écrasante. L'image sur l'écran s'efface, les lumières s'éteignent et une odeur âcre et étouffante se met à envahir la pièce tout entière. De la fumée s'échappe et se répand de toutes parts, et à ce moment-là, nous comprenons tous. Nous ne sortirons jamais d'ici vivants. Nous allons tous mourir.

Chapitre 35

900

Autour de moi, tout est flou. Je suis encore sous l'emprise de la drogue que Séraphine m'a administrée, mais ça ne freine en rien ma course. Même dans un état second, j'ai une conscience réelle et douloureuse de ce qui est en train de se passer. Ils vont mourir. Je n'en ai aucun doute. Le professeur Carter n'a rien à annoncer aux générations, il souhaitait seulement les regrouper pour pouvoir mieux les exterminer, nous exterminer.

De nouveau, mes sanglots résonnent contre les pierres abruptes menant à la surface. J'ai à peine atteint la moitié de mon ascension qu'une deuxième nausée me force à m'immobiliser. Mon corps tout entier se tord sous les contractions de mon ventre. C'est un liquide jaune et acide, semblable à celui que j'ai ingurgité il y a quelques minutes, qui macule la roche sèche et poreuse. Plus mon estomac se libère et plus ma vision retrouve de sa clarté, malgré mes yeux inondés de larmes.

Lorsque mes hoquets prennent fin, je reprends ma progression avec difficulté, gravissant les marches une à une. J'ai l'impression de vivre en plein cauchemar. Mon corps ne m'appartient plus, ma gorge me brûle, mon crâne manque d'exploser. Tout mon être semble ailleurs, contrôlé par une force que je ne perçois plus. Je suis au plus bas, désespérée, déchirée, pourtant mes membres ne perdent pas de leur hargne. Mes pieds glissent sur chaque pierre à une vitesse que je ne maîtrise pas, mes doigts agrippent chaque prise possible pour accélérer ma course. Je ne cherche plus à comprendre, ni même à me contrôler et me laisse porter par ce corps déterminé à me mener à l'hôtel de ville.

C'est dans un souffle libérateur, mais profondément anéantie, que je regagne enfin la surface. Avant même que je ne puisse ressentir un quelconque soulagement, mes jambes se meuvent et foulent l'herbe humide. Je n'ai presque plus de souffle. Mon cœur cogne contre ma poitrine et résonne jusque dans mon crâne endormi. J'ai l'impression de bondir de plusieurs mètres entre chacune de mes foulées. Propulsée, poussée par une détermination sans faille, je cours comme une dératée. Jamais je n'aurais pensé pouvoir avoir autant d'endurance. L'adrénaline me porte, me bouscule, me propulse telle une balle éjectée du canon d'un pistolet. Malgré mon état second, je

ne cesse d'entendre, comme un son étouffé, mes cris, mes pleurs et mes sanglots. Ils fendent l'air, me déchirent la gorge, me coupent le souffle, mais je ne m'arrête pas.

J'aimerais.

Mon esprit rêve de battre en retraite et de se laisser mourir sur ce lit d'herbe humide, mais mon corps refuse. Mon instinct m'interdit de capituler.

La ville approche. La vue brouillée par mes larmes, je reconnais tout de même le hangar, lieu de plusieurs souvenirs qui me reviennent, m'appartiennent à nouveau. Je me revois partir pour la forêt, accompagnée de 899, 410, Camélia, les jumeaux et Ugo. Je repère l'endroit où j'ai repris connaissance, blessée, torturée par Damien et ses hommes.

D'une main rageuse, j'essuie mon visage trempé et quitte des yeux ce lieu que je dépasse avant de m'enfoncer dans la ville. Tout est silencieux, trop calme. Les rues sont vides, mortes.

Comme des fantômes, m'apparaissent maintenant, en de subtils halos, toutes les générations confondues. La place où se tenaient des milliers de jeunes il y a plusieurs mois est aujourd'hui déserte. Pourtant, je revois chaque visage de mon premier jour de réinsertion. 410, 409, 408, nos premiers contacts avec des garçons. 802, une sœur de notre dortoir. Le couple installé sur l'une des tables s'embrassant avec passion, les bandes d'amis riant sans retenue. Les éclats de voix, les soupirs, les manifestations de joie, les sourires, les engueulades… Ugo. Son jean beige, son T-shirt noir, son regard curieux et son sourire.

Une nouvelle vague de larmes me submerge, mais très vite je la refoule, passant ma manche déjà humide sur mes yeux. Je n'ai pas freiné ma course, bien au contraire. Plus j'avance et plus ma force s'accroît. Toute cette adrénaline me nourrit, me soutient, me prépare au pire, même si ma conscience est brisée. La douleur ne me quitte pas, elle me transperce, me déchire. À chaque pas je tremble de plus belle. Cette peur immense me tue à petit feu. Il m'est impossible de les perdre. Je ne peux pas les perdre. Je ne peux pas !

Chapitre 36

Camelia

— C'est pourquoi, mes chers enfants, nous devons vous exterminer.

Paralysée. Je suis paralysée. Cette voix, cette phrase définitive résonne et tourne en boucle dans ma tête, au milieu des cris lointains, couverts par les battements incessants de mon cœur. Ces cris, ces horribles cris me donnent envie de vomir. Je veux qu'ils cessent, qu'ils arrêtent d'être si forts, qu'ils me laissent tranquille. Jamais je n'avais entendu de plaintes si désespérées, si déchirantes.

Ma vision s'accommode à peine à l'obscurité et la seule chose qu'il m'est donné de voir, au milieu de cette fumée, est un chaos sans nom, un véritable champ de bataille. Des milliers de corps s'entremêlent, se poussent, se bousculent, se marchent dessus. C'est chacun pour soi. Tout le monde cherche à sortir.

— Les portes sont verrouillées ! hurle un homme, tandis que les cris et les pleurs reprennent de plus belle. Nous sommes coincés !

J'observe au ralenti la scène qui se déroule devant mes yeux, parcourant la salle du regard, hébétée.

Je vais mourir. C'est la fin.

Je détourne la tête et mon regard se pose vaguement sur Ugo, mon meilleur ami, mon grand frère. Il tient le visage de David entre ses mains, tandis que Simon pose son front contre la tempe de son jumeau. Ils sont tous les trois prêts à mourir, échangeant sûrement là leurs dernières paroles.

Mes yeux se détournent de cette scène déchirante. Elle leur appartient, c'est leur moment, leur dernier.

Je commence à ressentir les effets du gaz. La gorge me pique, mes respirations se font de plus en plus pénibles. Je réalise tout juste que mon corps est dépourvu de force, qu'il est sur le point d'abandonner la partie.

Alors que je vais pour m'allonger contre le mur, la main qui était initialement dans la mienne se trouve brutalement arrachée à moi.

Bon sang ! 899 !

Un homme l'a percutée de plein fouet pour se frayer un passage.

Elle s'étale de tout son long contre le sol en verre avant que sa tête ne cogne contre le mur.

899 !

Alors que je me croyais faible et vidée de toute force, je rampe jusqu'à elle, déterminée. Je ne dois pas mourir maintenant, pas sans la rejoindre. Cette dernière volonté se transforme en une bataille perdue d'avance et pourtant je rampe, toussant entre chaque expiration, gémissant de douleur. Maintenant, ce n'est plus seulement ma gorge, mais mes poumons qui me brûlent, me torturent. Ma respiration devient sifflante, grinçante comme une porte rouillée, et mes membres ne me répondent bientôt plus.

Elle me repère et son doux visage n'exprime rien d'autre que de la tristesse. Je ne vois pas de peur dans ses yeux, ni même de rage, seulement du désespoir. Tremblante, elle me tend sa main et d'une dernière impulsion de la jambe, je la rejoins, saisissant ses doigts. À moitié assise, le dos maintenu contre le mur, elle tire sur mon bras paralysé pour que je m'approche d'elle.

Lorsque j'observe ses yeux, ses magnifiques yeux qui n'ont eu de cesse de plonger dans les miens durant des mois, une unique larme dévale ma joue. Ces yeux qui, quoi qu'elle puisse dire, trahissaient ce que jamais elle n'avait osé avouer. Sa bouche, bien que tremblante, est la plus belle que j'aie jamais vue. Sa peau, blafarde aujourd'hui, presque cadavérique, à l'image de ce que nous deviendrons tous d'ici quelques minutes, est la plus douce, la plus soyeuse qu'il m'ait été donné de toucher.

— Ne pleure pas, murmure-t-elle entre deux toussotements douloureux.

— Je ne pleure pas, lui dis-je en souriant, tandis qu'une deuxième larme vient rejoindre la première.

Sa main vient caresser la mienne et je manque de m'effondrer.

Tout est fini. Tout est terminé avant même que nous ayons commencé.

— Fais-le… geint-elle.

Faire quoi ?

Mais lorsque son regard humide et désolé rencontre le mien et que sa bouche dessine un timide sourire, un sourire faux, triste, désespéré, mais pourtant infiniment tendre, je comprends.

Alors je m'avance et c'est le corps secoué de sanglots et de tremblements que je pose mes lèvres sur les siennes. À cet instant,

mon désespoir me brûle, me consume plus encore que ce gaz, cette fumée meurtrière.

C'est là notre premier et dernier baiser.

Il est tendre, doux, léger. La passion n'a pas sa place dans ce chaos.

Ses larmes se mêlent aux miennes, donnant à notre baiser une saveur salée, amère et pourtant tellement puissante, déchirante.

— Merci, murmure-t-elle dans un souffle.

Chapitre 37

Ugo

Tout est flou. La pièce est enfumée, l'air irrespirable. Les cris ne cessent de résonner contre mon crâne, mais ma force ne m'a pas quitté. Nous devons sortir, il le faut. Je ne mourrai pas sans avoir rien tenté.

Un hurlement plus proche, plus perçant me percute. David, c'est David. Dans ce brouillard, je repère sa silhouette à quelques mètres de moi. Dans toute cette panique, nous nous sommes éloignés de quelques pas, mais ils sont là, pas loin, je le sais. Lorsque je l'aperçois, c'est tout mon être qui se déchire. Son visage est rouge, ses yeux gorgés de sang. Les larmes ruissèlent sur ses joues écarlates. Son corps tout entier tremble, il est hors de contrôle, en crise de panique.

— David ! je hurle, attrapant son visage entre mes mains, le forçant à me regarder droit dans les yeux. David ! Regarde-moi !

Il pleure de plus belle, terrorisé, totalement submergé par la peur, la douleur, la rage, l'angoisse.

— Regarde-moi, putain !

Telles deux billes vides, ses yeux plongent dans les miens. Il me voit sans me regarder. Un voile couvre le vrai David, l'emprisonne.

— C'est ça, je m'écrie d'une voix forte. N'écoute que moi, Dave, c'est clair ? On va sortir d'ici ! Il faut que tu te calmes. Il faut que tu te reprennes. J'ai besoin de toi. Ton jumeau a besoin de toi !

À l'évocation de son frère, une lueur apparaît dans ses yeux sombres. Pour joindre le geste à la parole, je tends ma main vers un Simon déboussolé, sous le choc, et l'attrape par le col pour le ramener jusqu'à nous. Simon retrouve aussitôt ses esprits. Bien que tremblant et dépourvu de forces, il colle son front contre le visage de son frère.

— Reprends-toi, David, murmure-t-il à son oreille. On a besoin de toi. Il faut qu'on vive, c'est clair ?

Pour toute réponse, il hoche la tête, les yeux grands ouverts, fixés sur ma bouche.

— Tout est verrouillé, suffoque-t-il.

Plus fermement, je maintiens son visage et le secoue d'un geste

brusque.

— On va trouver une solution, Dave !

De nouveau, il hoche la tête, les yeux remplis de désespoir.

— Occupe-toi de lui, je murmure à l'intention de Simon. Asseyez-vous le plus près possible du sol, vous aurez plus de facilité à respirer, et couvrez-vous le nez avec n'importe quoi !

Sans attendre de réponse, je les abandonne et repère aussitôt Camélia et 899.

À quelques mètres de nous, adossées contre le mur, elles s'étreignent.

900…

De les voir ainsi, la réalité me revient de plein fouet.

Je ne la reverrai plus. Plus jamais.

Je ne dois pas me laisser distraire, et pourtant, c'est son visage qui se dessine devant mes yeux aveuglés par la fumée. Ses longs cheveux noirs, ses yeux, sa silhouette frêle.

Un long râle m'échappe et je ressens une telle rage, que le premier objet qui me tombe sous la main, se retrouve propulsé contre un mur, quelques mètres plus loin. Son visage ne me quitte pas, il ne veut pas s'effacer et une colère encore plus immense s'empare de moi lorsque ses lèvres murmurent ces fameux mots, ceux auxquels je n'ai pas su répondre ce matin. Cette putain de phrase, ce « je t'aime » qui résonne encore dans l'air.

Soudain, alors que je parviens à retrouver un semblant de calme, je réalise. Mon cœur s'emballe, s'affole aussitôt.

Une image danse devant mes yeux. Une image qui me fait tellement mal que j'en ai le souffle coupé.

Non… Je n'ai pas vu ce que je pense. Non ! C'est impossible !

J'ose un nouveau regard vers Camélia et c'est tout mon corps qui se retrouve anéanti, à bout de force. Mes muscles se tétanisent. J'ai l'impression de sentir mon cœur se déchirer, toute chaleur m'abandonner.

— Je suis tellement désolé, je m'entends chuchoter. Pardon, pardon.

Je me frappe le crâne et hurle de rage, de désespoir, tournant en rond, essuyant mes larmes de mes poings. Alors que je suis sur le point de vaciller, d'abandonner mon rôle, la main de Camélia caressant celle de 899 me vaut un sursaut de révolte.

On doit sortir d'ici. Je dois sauver ceux que je peux.

Alors je m'approche, tremblant, vers mon amie, ma sœur, ma Camélia.

— Il faut qu'on sorte, Camélia. Tu dois la laisser.

Elle relève le visage, ses cheveux courts emmêlés sont luisants de sueur et lorsque ses yeux rencontrent les miens, je crois que mon sang quitte mon corps. Un froid glacial m'enveloppe tant son regard est vide.

— Aide-moi à la porter, sanglote-t-elle. Aide-moi à la sortir d'ici.

Sa voix éteinte me vaut un frisson d'effroi et malgré moi, je laisse échapper une larme.

— Je suis tellement désolé, je parviens à lui murmurer. Tellement désolé.

D'une faible inspiration sous ma manche, je tente de recouvrer mes esprits et d'un geste vif agrippe Camélia.

— Non ! hurle-t-elle en se libérant de ma poigne.

Du bout des doigts, je caresse sa joue rouge et baignée de larmes et je ne peux m'empêcher de lui sourire. Un sourire qui dévoile combien je l'aime, combien je suis désolé.

— C'est fini, Camélia, je murmure d'une voix étouffée, tout en délogeant ses doigts de ceux de 899, devenus raides et froids. Elle n'est plus avec nous. C'est fini…

Ma voix est douce, mais pourtant ferme. Je m'efforce de ne pas laisser entrevoir ma peine. 899 est morte. Bon sang, elle est morte.

D'une seconde inspiration, je tente de chasser la crise de panique qui est en passe de me submerger. Les yeux de Camélia errent dans le vide. Elle ne réagit plus, se contente de se laisser faire et j'en profite pour glisser un bras sous ses genoux, l'autre sous son dos avant de l'éloigner du corps glacé de 899.

Alors que je la dépose aux côtés de David et Simon, c'est avec lenteur que je rejoins la meilleure amie de 900, sa sœur. Les jambes tremblantes, je m'accroupis, observant une dernière fois ce visage. Les paupières closes, elle semble sourire faiblement. Elle paraît en paix, libérée, enfin sereine. Malgré mon désespoir, j'écarte sa chevelure qui recouvre partiellement son visage, afin de mettre en lumière ses doux traits.

Lentement, je l'allonge dans une position que j'espère confortable pour son corps sans vie. Ce geste est tellement dérisoire que je

manque d'en rire, à bout de nerfs.

— Je suis désolé…, je lui murmure à l'oreille. Tu as été courageuse, 899. Je ne te remercierai jamais assez pour tout ce que tu as donné à Camélia, à 900.

J'ose un dernier regard dans sa direction et aussitôt c'est une colère infinie qui me submerge. Une chaleur étouffante s'empare de moi, me consume et c'est porté par une rage animale, inégalée, que je rejoins le cœur de la salle, là où la foule s'entasse, panique, manque d'air et meurt à petit feu.

Chapitre 38

900

Mes plaintes ne cessent de me brûler les poumons tant ma course effrénée me fatigue. J'ai l'impression de respirer des flammes et d'en recracher les braises. Il ne me reste que quelques centaines de mètres à parcourir avant de rejoindre la rue qui me mènerait jusqu'à l'hôtel de ville. Une courte distance et pourtant, j'ai l'impression de ne jamais y arriver.

Toujours emportée par mon unique but, poussée par cette même adrénaline qui me maintient en vie, m'obligeant à ne pas sombrer, j'atteins enfin l'intersection au bout de l'avenue principale. Je manque de trébucher lorsque je pivote à droite, mais me stabilise vite, motivée par mon objectif, le seul.

Mes larmes n'ont pas cessé. Elles se déversent abondamment, sans interruption, et même le vent ne parvient pas à les sécher. Alors que j'arrive enfin dans l'avenue de l'hôtel de ville, mes foulées se font de plus en plus longues. J'ai l'impression d'avoir des ailes et pourtant mon corps semble écrasé sous un poids imaginaire. L'immense édifice se dessine devant moi comme un minuscule château de cartes, tant il paraît loin et fragile.

Un cri perçant de rage m'offre un second souffle, une nouvelle impulsion, et tout mon corps se retrouve emporté, propulsé avec encore plus de ferveur. Je peux arriver à, je vais arriver à temps !

Alors que je pleure, que mes sanglots fendent l'air, que ma douleur me détruit, je me retrouve paralysée devant l'édifice. Mon cœur s'arrête dans un battement douloureux, lorsqu'à l'unisson, soudainement, comme une détonation soudaine, des milliers de cris déchirants explosent au cœur du bâtiment.

— UGOOO !

Mes sanglots me torpillent le ventre, me bloquent la respiration. Je monte les marches, les jambes tremblantes, dépourvue de force. Ugo… 899… Camélia…

Je pleure à m'en étouffer. Je crois mourir.

Ces éclats de voix, ces plaintes.

Je m'écroule au sol.

Je n'ai plus de souffle, l'air ne passe plus, les cris ne s'arrêtent pas et s'intensifient, s'infiltrent en moi. Ils envahissent mon crâne, je crois devenir folle. Chaque voix s'élève, insoutenable, et j'entends chacune d'elles. La sensation de cet écho dans mon crâne me tord de douleur et de rage. C'est le bruit de la souffrance qui résonne entre ces murs.

Je dois les faire sortir. Je dois y arriver !

Dans un état second, rampant sur le sol, je gravis les marches, à moitié aveuglée par mes larmes. J'arrive à me remettre sur pied, mais tous mes sens sont à vif. Les hurlements me détruisent, m'empêchent de respirer.

J'atteins l'une des portes principales et alors que je tente de l'ouvrir, une énorme chaîne maintenue par un cadenas m'en empêche.

Bon sang… Non !

Tremblante, suffocante, je cours vers une seconde porte, mais elle est tout aussi verrouillée, impossible à forcer.

— Aidez-nous ! hurlent des voix venues de l'intérieur. Ouvrez les portes !

— Je ne peux pas ! je sanglote. Je ne peux pas…

Mon corps tout entier est parcouru de pleurs. Je n'arrive plus à respirer. De nouveau, je m'effondre au sol, le dos contre l'une des portes, tandis que les cris m'assaillent. Ils me tuent et à mon tour je crie. Je hurle à m'en déchirer la gorge. C'est trop douloureux, trop horrible.

Tout ceci est surréaliste, dites-moi que je suis en plein cauchemar, que je vais me réveiller !

Je ferme les yeux et tente de respirer entre deux plaintes, mais les cris ne cessent pas, ils me détruisent, alors je pose mes mains sur mes oreilles, souhaitant désespérément que tout s'arrête, que la réalité revienne, que ce cauchemar s'arrête.

Mais ce n'est pas un cauchemar. Ils sont tous en train de mourir.

Chapitre 39

900

Malgré mes mains tremblantes sur mes oreilles, le vacarme de leurs cris résonne dans mon crâne de manière insoutenable. Je suis totalement paralysée, prisonnière de mon état de choc. Tout mon corps se tétanise sous l'air glacial de cette journée funeste.

Je suis seule. Il ne reste plus que moi. Je ne peux rien pour eux. Rien pour 899, Camélia, David, Simon, Ugo.

— Je suis désolée ! Pardonnez-moi. Pardon, pardon, je hurle en direction des voix de plus en plus faibles, qui derrière la grande porte me supplient de les sauver, de les libérer de cet enfer.

Je ne peux pas les sauver. Je ne peux rien faire pour eux. Bon sang, je ne peux rien faire.

— 900 ! 900 ! crie une voix plus claire, plus perceptible que les autres.

Alors que mes yeux sont toujours clos, que mes doigts glacés sont toujours plaqués sur mes oreilles, une immense claque s'abat sur ma joue. Cette agression violente me sort immédiatement de ma torpeur et je découvre aussitôt le visage de Séraphine qui, soudainement dénuée de toute sa beauté, me hurle de la suivre.

— 900 ! AIDEZ-MOI ! hurle-t-elle, m'assénant une seconde claque, plus forte, plus percutante encore que la première. Il faut trouver une scie, une pince coupante, une hache, peu importe ! Nous devons les sortir de là !

Sans me ménager, elle tire sur l'une de mes mains et parvient péniblement à me relever.

— Prenez cette rue ! Je vais sur l'avenue ! Faites tous les commerces, 900 ! Vous aurez le temps de vous appesantir sur votre sort d'ici quelques heures ! Là, vous devez tout faire pour les sauver ! Vous devez tout faire !

Ses mots me percutent avec encore plus de puissance que ses claques. C'est comme si elle m'offrait un dernier espoir, l'impulsion dont j'avais besoin.

J'étais sur le point d'abdiquer alors qu'ils peuvent encore être sauvés ! Leurs cris se font toujours entendre, leurs poings n'ont pas

cessé de cogner contre les portes. Ils sont en vie, je peux encore les sauver !

Soudain, je suis portée par une détermination que je pensais éteinte, submergée par une chaleur que je redoutais m'avoir quittée à jamais. Malgré mes efforts incessants de cette dernière heure, mon corps se retrouve regonflé de force, de puissance et de hargne.

— Je ne vous abandonne pas ! Je suis là ! je hurle. Tenez bon ! Accrochez-vous !

Alors que Séraphine est déjà loin, mes jambes s'élancent sans même que j'en prenne conscience, dévalant les marches quatre à quatre, foulant avec assurance les rues de la ville. Mon esprit s'éveille à son tour et à cet instant, cette seconde, je n'ai jamais été aussi en colère, aussi déterminée.

Je ne me reconnais plus, ma rage est colossale. Mon souffle est aussi brut que celui d'un animal, mes yeux, exorbités, sont aussi perçants que ceux d'un rapace en quête d'une proie.

Je dois trouver une solution ! Je vais trouver !

Mes pas m'entraînent dans les rues désertes. Je m'arrête devant la première boutique et c'est sans réfléchir que j'y pénètre, tremblant de tous mes membres, parcourant rapidement du regard chaque élément du lieu.

Des vêtements, des bijoux, des accessoires inutiles… Non !

Je me détourne et repars en courant vers la rue, balayant du regard les boutiques, analysant chaque enseigne, chaque nom, chaque lettre clignotante.

Laverie, épicerie, bar, coiffure, librairie.

Je déchiffre les noms à toute vitesse.

Vêtements, club, bar, salon de thé, café, restaurant.

Je cours, ne m'arrête pas. Je n'entends plus rien, les battements de mon cœur résonnent dans mes tympans.

Horlogerie, réparation, outillage.

Bon sang ! Outillage !

Lorsque ce mot clignote en rouge sur la devanture d'un magasin, je crois m'entendre hurler…

C'est là ! C'est ici !

Essoufflée, pleurant de rage, je pénètre dans le magasin en

bousculant tout sur mon passage. De mes mains tremblantes, je balance tout au sol, tout ce qui m'est inutile, autant pour libérer ma haine que pour faciliter mes recherches.

Fils de fer, marteaux, vis, clous.

Je zigzague entre les rayons jusqu'à trouver enfin ce que je cherche.

Un immense éclat de rire nerveux, désespéré, secoue mon corps lorsque j'attrape l'énorme pince coupante posée sur une étagère.

Très vite, je repère une scie que j'empoigne de ma main libre et je rebrousse chemin sans perdre de temps. Les outils sont tellement lourds que j'ai l'impression de courir au ralenti, de traîner des pieds sur le bitume.

De nouveau, j'ai l'impression que des kilomètres entiers me séparent de l'hôtel de ville et pourtant ce ne sont que quelques centaines de mètres. Le temps semble s'arrêter, me torturer par sa lenteur. Tout est une question de secondes. Une seconde de trop et il sera trop tard.

D'une longue inspiration étouffée, suivie d'un hurlement libérateur, je me force à contrôler mes jambes épuisées, mes bras affaiblis. Je donne tout ce que j'ai pour ignorer ce que mon corps semble réclamer. Du repos.

Non ! Il n'aura pas droit à cette pause ! Bien que je n'en puisse plus, que je me torde sous la douleur, je préfère mourir d'épuisement plutôt que de renoncer, de les abandonner tous.

Mon corps se contracte, ma voix se casse dans ma gorge à chaque impulsion et mon regard n'a de cesse de fixer mon but, l'immense immeuble de pierres beiges.

Il approche.

— J'arrive ! je hurle. Je suis là !

Lorsque je monte les marches de l'hôtel de ville, Séraphine semble épuisée, à bout de forces. Elle s'est emparée d'un extincteur et s'époumone chaque fois qu'elle le projette contre le cadenas indestructible.

— Tenez bon ! crie-t-elle.

Mais ça ne fonctionne pas, le verrou ne cède pas sous le poids de l'objet.

— Poussez-vous ! je hurle à mon tour.

Lorsqu'elle me voit, ses mains lâchent l'extincteur qui s'abat sur le sol en un bruit fracassant, avant de rouler et de dégringoler les

marches.

— Essayez avec la scie ! je m'écrie avant de lui tendre l'objet.

D'un regard que je ne lui connais pas, elle me fixe avant de récupérer in extremis l'outil que je viens de laisser échapper.

Je me dirige vers une autre porte et place la pince coupante sur le fermoir en acier du cadenas. Les cris ont cessé. L'hôtel de ville est horriblement calme. Seuls quelques plaintes et toussotements étouffés se manifestent encore.

— Je suis là, dis-je en sanglotant, tandis que je serre de toutes mes forces la poignée de la pince. Je suis là !

Éreintée, tremblante, je ne parviens pas à faire céder le cadenas.

— Aidez-moi ! je hurle en direction de Séraphine, tout aussi impuissante.

Lorsqu'elle ose un regard dans ma direction, elle se met à courir vers moi avant de se positionner dans mon dos.

— Tenez les deux manches ! À trois, mettez toute votre force !

Son souffle est sifflant, haché, court, mais elle ne perd pas sa détermination.

— Un, deux, trois ! je hurle.

J'inspire profondément, gonfle mes narines, ferme les yeux, durcis ma mâchoire, et à l'aide d'un cri inhumain qui semble résonner contre chaque mur de la ville, s'infiltrer dans chacune des rues, je presse sur la pince, puisant dans toutes mes ressources, libérant toute ma hargne, ma puissance, ma brutalité.

Et lorsque retentit soudainement le bruit sec de l'acier sectionné, je crois m'évanouir.

Séraphine me retient tout juste avant que mes jambes ne cèdent et que je ne m'effondre au sol.

À travers ma vision floue, je l'aperçois retirer la chaîne et, à cet instant, tout va très vite. Les deux portes battantes s'ouvrent en un fracas assourdissant, libérant des dizaines d'individus en panique qui déboulent d'un lieu que je ne reconnais plus. Aussitôt, Séraphine me tire sur le côté, m'évitant de justesse d'être piétinée à mort. Assise par terre, les yeux dans le vague, j'observe les gens sortir, criant, toussant, en même temps que la fumée épaisse se répand peu à peu dans le ciel de notre ville.

— Les portes sont ouvertes ! crie Séraphine. Sortez ! Sortez tous !

Bon sang… C'est un carnage. Tout le monde se pousse, se marche dessus, et en voyant la scène l'intérieur, je ne peux plus retenir mes pleurs.

Une dizaine de corps jonche l'entrée et se fait piétiner. Les yeux grands ouverts, les traits témoignant des souffrances effroyables subies, ils semblent m'observer, me hurler en silence que je n'ai pas été assez rapide, que j'ai perdu trop de temps.

Ils sont morts. Ils sont morts. Bon sang, ils sont morts. Combien ? Combien n'ont pas survécu ?

899 ? Ugo ? Camélia ? David ? Simon ?

Les générations sortent, courent, rejoignent la rue avant de s'étaler contre le bitume, à bout de forces. Mais aucun des miens n'est là. Aucun.

Des jeunes me bousculent, me percutent et c'est lorsque Séraphine hurle, d'une voix lointaine et étouffée, que je réalise ce que je viens de faire.

Je viens de rentrer dans le bâtiment.

Chapitre 40

Ugo

Je ne sais pas quoi faire. Bordel ! Je ne peux pas les sauver !

Je tourne en rond, je cours, j'inspecte chaque coin de la salle. Aucune porte franchissable, aucune issue, aucun objet permettant de forcer l'une d'elles. Rien. Rien pour nous sauver.

Je cogne de mes poings chaque porte, chaque issue, hurlant de toutes mes forces. Mes talons s'acharnent sur les serrures quand ce ne sont pas mes épaules, mon corps tout entier. Rien ne cède, rien.

Alors je continue, encore et encore. Jusqu'à m'écrouler d'épuisement.

J'abandonne, je n'ai plus de force. L'espoir m'a totalement quitté. C'est terminé.

Je suis impuissant. Moi, Ugo, je n'ai pas pu sauver mes amis, ma famille. J'ai échoué. Plus les minutes passent, plus les cris s'éteignent pour laisser place à un silence, à peine troublé par les plaintes et les pleurs. Un silence sinistre. Nous nous sommes fait une raison. La panique s'est transformée en une résignation étrange. La lutte est terminée. La fin commence.

D'une démarche lente, l'esprit totalement ailleurs, j'observe au loin David, Simon et Camélia. Contre le mur, allongés par terre, ils sont silencieux, à deux pas de la mort. David tient fermement le bras de son frère tandis que Camélia observe la scène, les yeux dans le vide, éteints.

Je ne peux pas me résoudre à les rejoindre. Je ne peux pas. C'est au-dessus de mes forces. Je préfère mourir seul plutôt que d'accepter cette dernière défaite, plutôt que d'admettre mon échec. Camélia voulait sortir, elle m'a demandé de quitter l'hôtel de ville quelques minutes avant le massacre. Je ne l'ai pas écoutée. Par ma faute, 899 est morte et nous allons connaître le même destin.

Alors je marche, je marche. J'erre dans cette vaste pièce enfumée. Je resterai debout jusqu'à la fin, jusqu'à ce que mon corps ne tienne plus, décide de mon sort. Les corps sans vie se multiplient, je perçois les derniers souffles de certains, les faibles sanglots des autres. C'est long, trop long.

J'aimerais que notre sentence finale soit rapide, mais elle traîne en longueur. Elle nous nargue, joue avec nous. Elle nous torture, nous persécute.

900… Son « je t'aime »…

Sa voix tourne en boucle, mais elle ne m'est plus douloureuse. Au contraire, elle me berce, me permet d'accepter mon sort. Elle résonne dans mon esprit en une douce mélodie, joignant l'image de son visage, ses traits, ses yeux.

Je ferme alors les paupières, toujours debout au milieu de cette vaste pièce, notre tombeau, et je donne tout pour ressentir à nouveau ses bras autour de mon torse. Pour me remémorer ce souvenir d'il y a quelques heures où son souffle se mêlait au mien, où sa joue s'écrasait contre ma poitrine et où ses lèvres pressaient les miennes. Ce fut tellement bon. Infiniment apaisant. Tellement apaisant que sa voix me paraît maintenant plus claire, plus perceptible, comme si je plongeais totalement dans ce rêve que j'imagine avec tellement de désespoir.

Mais son ton a perdu de sa douceur, il n'est plus aussi calme et harmonieux.

Non, il est effroyable, désespéré.

— Ugo !

Et lorsque j'ouvre les yeux, j'ai à peine le temps de réaliser ce qui m'arrive que son corps, le sien, 900 tout entière, de sa silhouette menue jusqu'à ses yeux clairs remplis de larmes, ses mains douces, ses bras fins, sa bouche, tout son être se précipite dans mes bras à m'en faire vaciller.

Bon sang ! Mon corps est parcouru d'un nombre incalculable de frissons. J'ai la sensation de rire, de pleurer, de crier et pourtant je suis sous le choc, muet, tétanisé, comme fondu dans ses bras si précieux, si doux, si réconfortants.

— Ugo ! Ugo ! gémit-elle dans mes bras, couvrant ma bouche stupéfaite et immobile de dizaines de baisers. C'est ouvert ! C'est ouvert ! Il faut que vous sortiez d'ici !

C'est lorsque je réalise qu'elle est bien réelle, qu'il s'agit bien d'elle, que mes bras se referment enfin sur son corps, pressé tout entier contre moi, l'emprisonnant de toutes mes forces, capturant chacune de ses courbes, me nourrissant de son odeur, des battements de son cœur qui résonne dans ma poitrine, savourant tout son être, ce que je ne pensais plus jamais retrouver.

— Il faut sortir ! Il faut qu'on sorte maintenant ! s'agite-t-elle avant

de hurler dans toute la salle. Les portes d'entrée sont ouvertes ! Sortez tous ! Vite !

Soudain, je reprends conscience, la réalité me submerge, m'éclate en pleine gueule, et pourtant je suis passif. Camélia, David, Simon agonisant au sol et 899, sa meilleure amie, sa sœur, morte. Alors que 900 ne cesse de crier, bousculant les corps les plus tétanisés, réveillant nos âmes choquées, s'affairant à remettre sur pieds les plus faibles, moi, je reste paralysé.

899 est morte. Elle et des milliers d'autres. Pourquoi, moi, suis-je encore debout ? Pourquoi mon corps est-il toujours chaud, bouillant, en vie ? Pourquoi moi et pas eux ?

Toujours au milieu de cette pièce, je parcours des yeux chaque recoin, chaque corps sans vie, incapable d'agir, d'apporter mon aide. David tente de raisonner Camélia. Il veut la forcer à rejoindre la sortie, mais elle ne bouge pas, ne l'écoute pas, n'entend rien. Plus rien. Son regard est aussi vide que le mien et pourtant je n'ai pas le droit, moi, d'être si apathique. Ce n'est pas moi qui ai perdu celle que j'aime. 900 est en vie, elle est là, puissante, déterminée, omniprésente dans cette pièce, par ses cris de rage, ses actions, sa hargne à nous sauver jusqu'au dernier. Elle nous a libérés, je ne l'ai pas perdue, je suis en vie, David, Simon, Camélia, ils sont là.

Pourra-t-elle continuer ? Sera-t-elle la même lorsqu'elle prendra conscience que son amie, sa sœur, elle, ne s'en est pas sortie ? Par ma faute.

Au même instant, je dirige mon regard vers 899, à plusieurs dizaines de mètres de là. Je vois encore son visage serein, doux, apaisé. Son demi-sourire, ses yeux clos, son corps délicatement installé, comme si elle ne faisait qu'un simple somme. Je l'observe avec plus de recul maintenant, tandis que 900 s'avance doucement vers elle. En quelques secondes, elle comprend, je le sais, elle n'ose pas s'approcher, elle ne veut pas.

Et le moment que je redoutais le plus arrive. Les genoux de 900 cèdent. Elle tombe par terre et son cri désespéré fend l'air, me transperçant au plus profond de mon être. Je n'entends plus que ça, ce cri, son cri. Sa meilleure amie, sa sœur, elle l'a perdue. Elle n'a plus que nous.

Soudain, une lourde masse me propulse vers l'arrière et mon corps tout entier percute l'un des murs.

— C'est ta faute ! hurle Camélia, les yeux remplis de larmes. On aurait dû sortir ! Tu aurais dû m'écouter !

Ses mains s'abattent sur ma poitrine et c'est presque avec soulagement que je reçois ses coups. Dans mon ventre, mon torse, ma mâchoire, mes côtes. J'encaisse tout avec désespoir, stoïque, droit, ne pliant pas sous la douleur. Je le mérite. Je mérite chaque bleu, chaque blessure, chaque cicatrice à venir.

Je garde les yeux braqués sur elle. Je suis ailleurs, comme si ce corps pourtant vivant comme jamais ne m'appartenait plus et renfermait un esprit mort.

— Espèce de connard ! hurle-t-elle de nouveau, crachant sa haine, déversant son chagrin.

Alors qu'elle s'apprête à projeter son talon en plein dans mon ventre, elle réalise tout juste quelqu'un à mes pieds, à quelques centimètres de moi. Une toge rouge recouvre l'homme agonisant, le visage à demi dissimulé sous sa capuche maculée de mon propre sang.

— Joris ? hurle-t-elle. Joris !

Quoi ? Qu'est-ce qu'elle vient de dire ?

— Joris ! Putain ! Joris, lève-toi !

Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Ugo ! hurle-t-elle, m'assénant une gifle surpuissante. C'est ton frère ! C'est Joris ! Emmène-le dehors ! Maintenant !

Et là, soudain, je reprends vie.

Chapitre 41

900

Nous ne sommes plus que cinq cent trente-deux. Cinq cent trente-deux âmes épuisées et sans voix, tenant à peine sur nos pieds face à un champ macabre. Deux jours. Il nous a fallu deux jours entiers pour récupérer les morts, les transporter jusqu'aux abords de la ville, creuser des trous dans la terre souillée du conseil, et nous voilà, une poignée de survivants maudits, debout face à ces fosses qui renfermeront bientôt des corps innocents.

Nous avons récupéré tout ce qu'il nous fallait. Des pioches, des pelles, des outils, des armes potentielles, des vêtements et de la nourriture avant de rejoindre le quartier que nous occupions déjà avant le massacre, celui où nous nous étions réfugiés durant l'intimidation de Damien et ses hommes. Tout s'est fait machinalement. Nous nous sommes à peine concertés. Nous savions qu'avant d'agir, nous devions enterrer notre peine en même temps que nos pertes humaines. Nos gestes comme nos décisions ont été instinctifs. Se laisser aller à la tristesse n'avait pas sa place, du moins pas la journée. Chacun d'entre nous gardait une impassibilité sans faille, contenant ses larmes jusqu'à la nuit tombée, où nous exprimions notre chagrin en solitaire, une fois notre chambre vide retrouvée.

Nous ne retournerons jamais en ville, si ce n'est pour retrouver une piste nous menant au conseil et le détruire, définitivement. En attendant leur prochaine attaque, nous nous sommes organisés. Des équipes d'une vingtaine de survivants prennent leur tour de garde à l'entrée du quartier, au bord de l'avenue, pour nous avertir en cas de danger. Ainsi, nous sommes préparés à fuir à n'importe quel moment. Nous sommes prêts.

Mais pour l'instant, nous sommes surtout à découvert. Au milieu de ce champ qui n'en finit pas.

Le silence nous prend aux tripes. L'herbe verte et humide est parsemée de milliers de tas de terre tout juste retournée. Les arbres nous entourent par centaines, tandis que le vent souffle, fort, très fort, mélangeant nos souffles et baignant la nature environnante du parfum si significatif de la mort. Mais nous sommes anesthésiés. Personne ne se plaint de cette odeur, pas plus que de la fatigue, ni même du besoin de vengeance immédiat.

Cinq cent trente-deux survivants en colère. Cinq cent trente-deux âmes maudites. Cinq cent trente-deux innocents forcés à formuler des adieux.

— Nous n'imaginions pas que nos vies résultaient d'une telle imposture. J'étais moi-même convaincue que cette réalité était la mienne. Moi, Séraphine, guide de la troisième génération, je croyais du plus profond de mon être à une divinité, à l'existence d'êtres suprêmes, à un monde meilleur au-delà de cette vie. Vous pensiez, vous, être nés dans vos pensionnats respectifs, orphelins dès la naissance. Vous avez obéi à un instinct qui n'était pas le vôtre et tenté de me mettre en garde, mais je ne vous ai pas écoutés. Je le sais, je sais maintenant qu'il n'y a plus de première ni de deuxième ni de troisième génération. Il n'y a que nous. Nous qui avons une famille quelque part, des parents, des frères, des sœurs, des amis. Seulement, à ce jour, nous sommes notre propre famille. Une famille en deuil, submergée par le chagrin, anéantie, mais plus forte que jamais. Je vous promets que nous retrouverons nos vies et qu'à partir de ce jour, plus personne ne se mettra en travers de notre chemin. A Liam, Joseph, Steeve, Maria, *Stefan*, 434, Michel, 567, Rita, Drake, Lakhdar, Jim, Sophie, Sofia, 901, 748, Luc, Diane, 1, Victoria, Laurie, 46…

À chaque prénom que Séraphine énonce, les tombes se remplissent petit à petit de terre. De toutes parts, sur cet immense champ, les fosses se referment.

— *394*, Victor, Leslie, 565, 354, Salim, Michael, 44, 465, Bobby, 935, Harry, Abdou, 1000, Lindsay, Louis, 665…

Ça y est, le silence se brise. Les cris, les pleurs, les sanglots, le chagrin. Tout s'exprime enfin sans retenue, sans pudeur. Camélia, Ugo, David, Simon et moi restons pourtant silencieux. De son pouce, Ugo caresse froidement mon poignet, tandis que Simon serre sa paume contre ma nuque. Camélia, elle, logée dans les bras de David, m'offre un regard aussi vide que celui que je lui rends.

— Lucia, Line, Loïc, 66, 22, Gilles, 500, Ben, Leïla, Linda, Sandra, Viviane, 682, Laure, Kelly, John, 954…

Le soleil sombre peu à peu. C'est comme si, lui aussi, leur disait adieu, comme s'il nous avait attendus pour les accompagner, les emporter avec lui dans la nuit noire. Derrière les quelques nuages, il projette sa lumière rouge et vive. Ses derniers rayons chauds et apaisants. De larges halos baignent ce cimetière naissant, illuminant une dernière fois chaque corps, encore en attente de trouver la paix.

La paix arrive, elle est proche, je vous le promets.

— Cindy, Bart, 771, 843, Jim, 12, Cédric, Salim, 23, Alex, Pamela,

899…

À cet instant, les doigts de Simon se raidissent contre mon dos, tandis que les lèvres d'Ugo embrassent le dos de ma main. Alors que j'ose un regard vers le bas, vers cette fosse devant laquelle nous nous tenons tous les cinq, je la vois. Je la regarde enfin. Allongée, sereine, et aussi belle que les premiers jours.

Je t'aime, ma sœur, je t'aime tellement fort.

Camélia est silencieuse, comme chacun de nous.

Les yeux rivés sur son visage, je ne perds pas une miette de sa mise en terre. Je veux voir cet instant. Je veux qu'il soit gravé en moi, ne plus jamais l'oublier.

Aussitôt, Ugo libère ma main et s'empare de la pelle plantée dans le sol. La bouche de 899, ses longs cheveux châtains, ses pommettes saillantes, ses longs cils se retrouvent parsemés de terre par une première pelletée, puis une deuxième, une troisième…

Je mémorise tout. Chaque détail de cet instant horrible, insoutenable. J'enregistre tout. 899 avalée par la terre, ensevelie, froide et seule, à mille lieues de chez elle, pour l'éternité. Ces images, ce moment, ce déchirement, voilà ce qui me guidera vers la vengeance.

899, Mary, ma sœur… Pars sereine, sois tranquille, je te vengerai.

Je me retourne alors et quitte cet endroit, sans même attendre que tout soit terminé, quand, au même instant, Camélia me rejoint sans un mot, glissant sa main dans la mienne, prenant la fuite avec moi.

Adieu…

Remerciements

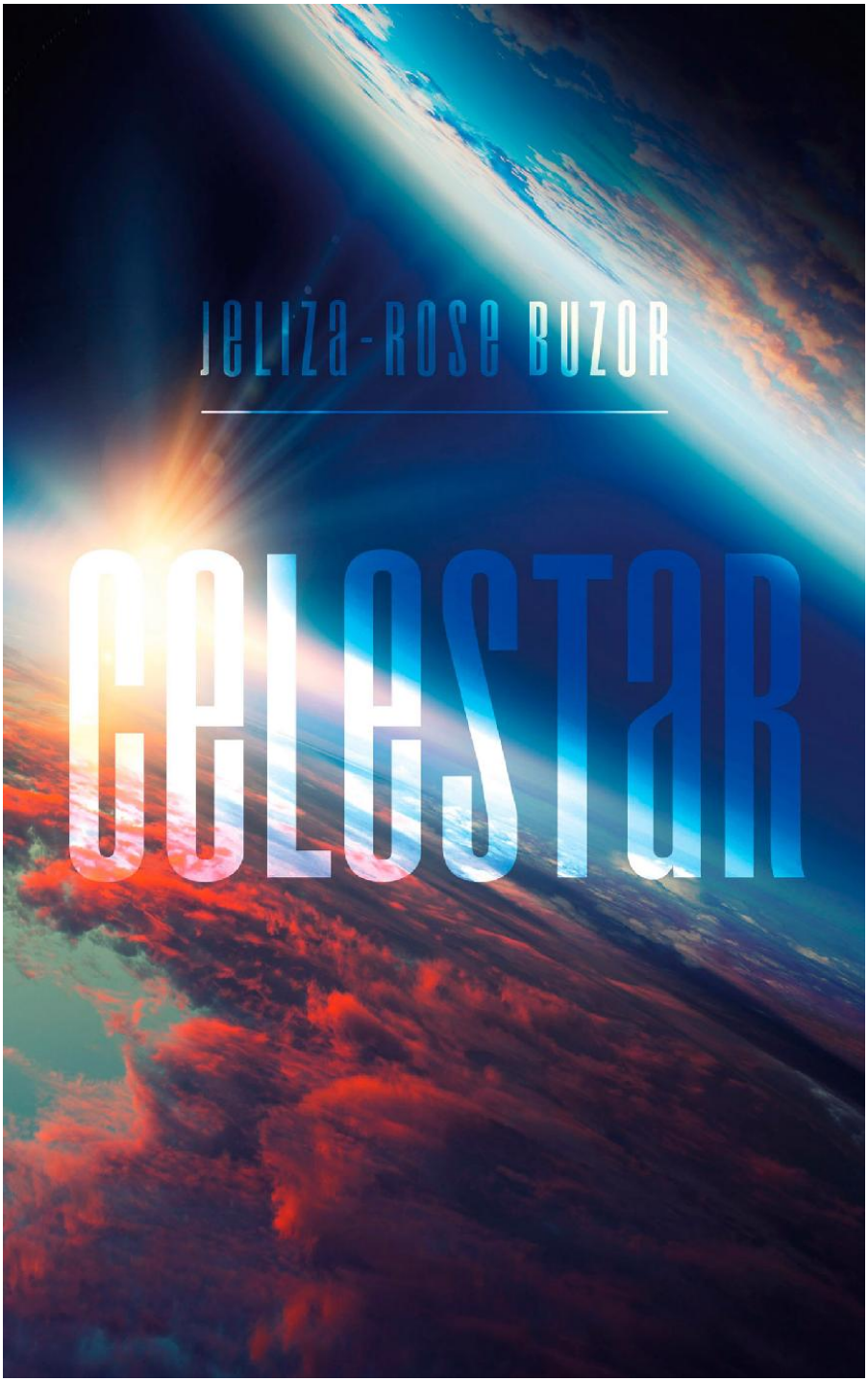
Merci à mon éditrice Zélie Bertrand ainsi qu'à toute l'équipe Hlab. Merci également à Marie Chivot-Buhler pour la correction de 900.

Merci à mes proches pour leurs avis et leurs encouragements.

À tous mes lecteurs et lectrices Wattpad, merci du fond du cœur, vous savez combien je vous aime et combien votre soutien est une bénédiction.

À tous les nouveaux, merci de me lire et d'avoir donné une chance à 900, ma première histoire.

À très vite, pour le tome 3… Et pour plus d'infos me concernant, suivez-moi sur Instagram @maellepoe


Jeliza-Rose Buzor
CELESTAR

Jeliza-Rose Buzor

Célestar

Couverture : © Studio HLab
Visuels de couverture : © Shutterstock

© Hachette Livre, 2019, pour la présente édition.
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 9782017101925

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Prologue

La femme revint à elle avec violence. La vue troublée et les yeux douloureux, elle mit plusieurs secondes à comprendre que son corps flottait dans un liquide blanchâtre. Un liquide bien plus épais que l'eau. Une peur sourde l'envahit alors. Une peur dévorante. Où se trouvait-elle ? Que s'était-il passé ?

Les neurones de la jeune fille se connectèrent et elle se mit à réfléchir à toute vitesse, submergée par une vive panique. Elle allait manquer d'air si elle ne sortait pas au plus vite de cette étrange substance. En un réflexe de survie, elle projeta avec force ses mains vers l'avant. Ses paumes heurtèrent une membrane souple et visqueuse située à quelques centimètres à peine de sa poitrine.

Quelques instants plus tard, ses poumons se rétractèrent et une douleur cuisante transperça sa cage thoracique : elle suffoquait. Elle comprit à cet instant précis que sa vie ne tenait plus qu'à un fil. Le temps se suspendit. Chaque seconde comptait. Respirer. Elle devait respirer.

Une idée émergea soudain au beau milieu de ses pensées confuses. Elle recourba ses longs doigts et entreprit de percer l'étrange enveloppe à l'aide de ses ongles. Elle s'acharna sur celle-ci, mais son encéphale manquait d'air : les ténèbres commençaient à se refermer sur son esprit. Malgré tout, la jeune fille rassembla le peu de forces qui lui restaient et désespérée, planta une dernière fois ses mains dans la membrane gluante. Par chance, celle-ci se rompit d'un coup sec et éclata avec fracas. Le liquide blanchâtre l'emporta et son corps chuta lourdement sur un sol lisse. Épuisée, elle demeura étendue de longues secondes. Un violent soubresaut la terrassa ensuite et la jeune fille dut se redresser en urgence. Une fois en position assise, sa gorge la brûlait : elle toussa. Quelque chose n'allait pas.

Elle régurgita un peu de ce liquide inconnu. Le calvaire était terminé : la jeune fille pouvait enfin respirer correctement, libérée de ce qui entravait sa trachée quelques instants plus tôt.

Elle gonfla ses poumons à plusieurs reprises pour retrouver son souffle. Ses longs cheveux noirs étaient plaqués sur son visage angélique. Ses lèvres tremblaient. Soutenue par son seul bras droit, elle tenta de retrouver ses esprits alors qu'une souffrance indescriptible n'avait de cesse de parcourir son corps dénudé.

Tout son être était engourdi, parasité par des spasmes plus incontrôlables les uns que les autres. Chacun de ses membres éveillait en elle une douleur atroce. Mettant de côté un instant son supplice, la jeune fille prit soudain conscience de la luminosité aveuglante qui l'enveloppait. Ses iris se rétractèrent et elle put enfin discerner son environnement. Quelle ne fut pas sa stupeur lorsqu'elle découvrit une vaste pièce blanche, rectangulaire, vide et froide ! Elle se sentit minuscule au milieu de cet espace insolite. Elle eut envie de se recroqueviller sur elle-même, mais se retint.

Au lieu de cela, elle balaya avec attention chaque pan de mur de ses yeux verts et repéra une surprenante capsule transparente ancrée dans le sol. La machine était l'unique objet présent autour d'elle. Ouverte, un morceau de membrane rosâtre pendait encore, une matière ressemblant étrangement à de la peau humaine.

La jeune fille se releva avec difficulté : ses jambes peinaient à le soutenir. Elle glissa sur le revêtement du sol, mais se rattrapa de justesse aux fines cloisons de l'appareil dont la technologie la dépassait.

La jeune fille comprit rapidement que ce cercueil translucide avait hébergé son corps pendant un temps plus ou moins long, mais dans quel but ? Elle l'ignorait. Un tremblement sous la pulpe de ses doigts. Les parois transparentes auxquelles elle se retenait se mirent à bouger dans ses paumes crispées.

Quelques secondes s'écoulèrent. Le mur s'ouvrit derrière la surprenante machine, et l'engloutit en un bruit sourd. La jeune fille retira précipitamment ses mains et regarda le phénomène, subjuguée.

Le mur se referma d'un coup sec : la membrane et la capsule venaient de disparaître sous ses yeux stupéfaits. Une sortie. La jeune fille devait fuir ce rêve irréel. Malheureusement, après avoir tourné sur elle-même à plusieurs reprises, elle découvrit avec horreur que cette pièce ne possédait aucune échappatoire. Une peur sournoise vrilla ses entrailles.

Elle était prisonnière.

Désemparée, la jeune fille s'assit contre l'un des murs et rassembla ses jambes maigres contre sa poitrine. Ce fut à cet instant précis qu'elle prit conscience de son amnésie totale. Aucun passé. Aucun souvenir. Le néant. Qui était-elle ? Comment s'appelait-elle ? Où se trouvait-elle ?

Une panique dévorante la submergea : une crise d'angoisse menaçait. Sa respiration s'accéléra, elle était en état de choc. Tandis qu'elle tentait de contrôler le flot d'émotions qui la transperçait, une

voix métallique résonna. Le sang du sujet F/34 se glaça dans ses veines.

« Lancement de la mission Celestar »

« Trois, deux, un. »

L'humaine se sentait complètement perdue. Une mission ? Quelle mission ? Un bruit strident retentit puis un nombre apparut en affichage numérique sur l'un des quatre murs :

I. 90-89

Sujet F/34 – Phase d'adaptation

La jeune fille fixait le cadran numérique depuis plusieurs heures déjà. Le nombre 90 ne changeait pas. S'agissait-il de la dénomination de la pièce dans laquelle elle se trouvait ? La jeune fille l'ignorait, mais ce numéro rougeoyant l'intriguait au plus haut point. Il était son seul indice. Son unique compagnon d'infortune dans cette vaste pièce vide et impersonnelle.

Ses longs cheveux noirs avaient séché et de belles boucles encadraient à présent son visage poupin. Son esprit était confus : sa situation, inexplicable. Pourquoi était-elle enfermée ? Était-elle une criminelle ?

Durant de longues minutes, elle avait tendu l'oreille, attentive au moindre son familier ou à une voix humaine, mais un silence pesant régnait autour d'elle. Un calme effrayant. Seule sa respiration résonnait selon les mouvements saccadés de sa cage thoracique.

Outre la mortelle tranquillité qui s'imposait, l'absence de souvenir plongeait la jeune fille dans une incompréhension et une angoisse permanente depuis son douloureux réveil. Aucun prénom. Aucun âge. Aucune vie antérieure. Elle n'existait pas. Des centaines de questions se bousculaient dans son esprit perturbé. Le temps, incertain, s'écoulait capricieusement.

Un tintement cristallin retentit soudain. Le rythme cardiaque du sujet F/34 s'accéléra. Un phénomène similaire à celui observé précédemment avec la capsule allait se reproduire.

Elle scruta les murs avec attention : son instinct avait vu juste. Sur sa droite, une petite ouverture se dessina et une tablette carrée en sortit. La jeune fille se releva engourdie et s'approcha.

Sur le plateau était minutieusement posé ce qui ressemblait à des vêtements. Elle les déplia, émerveillée. La matière, d'une douceur insoupçonnée, brillait sous l'éclairage. Ses doigts caressaient la maille. Elle scruta alors son corps. Elle était totalement nue. Une gêne inhabituelle l'envahit, inconfortable.

Sans perdre une minute, elle s'habilla. Quelqu'un était-il en train de l'observer ? Elle ne l'espérait pas. La sensation du tissu sur sa peau

était délicieuse. D'une légèreté incomparable, les étranges vêtements recouvraient son anatomie tel un voile de soie.

Quelques secondes passèrent, un nouveau tintement la fit sursauter. La tablette disparut dans l'ouverture et le mur se referma. Le silence retomba. La jeune fille ne put s'empêcher de remercier l'inconnu qui venait de lui offrir ces habits.

« Merci à vous. »

Sa voix fluette se perdit dans le néant. Aucune réponse. Une idée s'imposa alors dans son esprit. La personne qui l'avait enfermée entre ces murs ne lui voulait peut-être aucun mal, contrairement à ce qu'elle avait pu penser dans un premier temps.

Peut-être même qu'elle se trouvait dans cette pièce dans son propre intérêt. L'avait-elle choisi ? Une étrange sensation lui intimait de ne pas être effrayée malgré les incertitudes qui entouraient son mystérieux réveil.

Ses réflexions s'emmêlaient dans sa tête. Une fatigue indescriptible la submergea insidieusement. Dormir. Son corps et son esprit méritaient du repos. Le sommeil lui serait peut-être salvateur. Peut-être lui apporterait-il des réponses. F/34 se dirigea donc vers le coin le plus sombre de la pièce et s'y recroquevilla en chien de fusil.

Elle sombra presque instantanément et entra dans un monde agité, peuplé d'énigmatiques songes. Son esprit divagua vers d'étranges rêves entrecoupés par de violents flashs.

« … Une jeune fille aux yeux verts me regarde… elle m'appelle "Viens… Viens, Bellara… Suis-moi"… puis un homme d'âge mûr semble triste. Il est perdu dans ses pensées… des gens meurent… du sang… partout… »

Elle se réveilla en criant, assaillie par d'atroces images. La jeune fille plaqua ses mains sur son visage. Les projections de son subconscient s'estompèrent. Quel affreux cauchemar ! Des souvenirs remontaient-ils à la surface de sa défaillante mémoire ?

Elle secoua la tête afin de reprendre pleinement ses esprits. Combien de temps avait-elle dormi ? Elle l'ignorait. Elle se releva avec peine et entreprit de se dégourdir les jambes. F/34 remarqua immédiatement que la luminosité de la pièce avait baissé. Tamisée, elle était moins brutale.

Un récipient rond attira son attention. Il trônait au centre de la salle, répandant dans les airs un parfum inconnu, mais délectable. Son ventre gronda bruyamment, réveillé par les odeurs alléchantes : la jeune fille était affamée. Sans réfléchir davantage, elle se précipita sur

le plat et mangea goulûment la nourriture savoureuse qu'il contenait.

Une fois rassasiée, elle abandonna le récipient là où elle l'avait trouvé et repensa à la jeune fille entrevue dans ses songes. Elle l'avait appelé Bellara. Peut-être était-ce son prénom ? En tout cas, il lui plaisait.

« Bellara »

La jeune fille le répéta plusieurs fois à voix haute afin de s'habituer à ses sonorités : il chantait à ses oreilles. Elle reporta ensuite son attention sur l'énigmatique nombre rouge. Il avait changé. Le cadran numérique n'indiquait plus 90, mais 89 à présent.

Bellara réalisa soudain que ce numéro ne correspondait pas au nom de la pièce. C'était un décompte. Une peur panique s'empara d'elle devant cet effroyable constat, comme si ce décompte avait déjà eu une signification particulière. Qu'allait-il se passer lorsque l'appareil numérique afficherait le chiffre 0 ?

II. 89

Sujet F/34 – Phase d'adaptation

90 … 89

Un compte à rebours énigmatique. Intrigant. Pourquoi 90 ? Ce nombre possédait-il une signification particulière ?

Bellara essayait d'élucider le mystère du décompte depuis des heures. Elle avait passé en revue toutes les possibilités qui s'offraient à elle. Une durée incertaine s'était écoulée depuis son douloureux réveil et aucun indice ne lui permettait de se repérer dans le temps.

Et pourtant. Son horloge interne avait trouvé sa propre logique. Elle s'était calée sur les changements de luminosité qui s'opéraient régulièrement dans la pièce. À une pénombre tamisée, succédait une vive clarté artificielle et à cette même lumière artificielle, une rassurante obscurité. Le cycle était précis, programmé en amont, semblait-il.

Depuis que le cadran numérique pointait le nombre 89, Bellara avait noté deux brusques modifications de l'environnement lumineux. Qui manipulait cet étrange mécanisme ? Ce rêve éveillé était-il le fruit d'une folie qui était sienne ? Et l'appareil chiffré : lui serait-il d'une quelconque utilité ? Les questions se bousculaient dans l'esprit de la jeune fille. Et pourtant, aucune peur ne la tiraillait.

Plongée dans ses réflexions, elle ne remarqua pas tout de suite la disparition du plateau métallique qui avait contenu son repas, mais à peine y songea-t-elle qu'une faim vorace se réveilla au creux de son ventre.

Quelques secondes plus tard, un cliquetis sourd se fit entendre. Avait-on lu dans ses pensées ? Un bras robotisé sortit du plafond puis déposa un nouveau récipient en tout point identique au précédent. La même odeur alléchante s'en dégageait.

Bellara se jeta sur celui-ci tel un animal affamé, utilisant ses doigts pour manger. Elle engloutit la mixture en à peine quelques secondes puis abandonna le plat désormais vide. Le membre articulé le récupéra et disparut. Quelle étrange technologie ! pensa la jeune fille à la fois dépassée et impressionnée. Ce bras robotisé la maintenait en vie. La salle répondait à ses besoins, même les plus pressants.

Une soudaine excitation traversa son corps. Sa cellule dissimulait forcément autre chose entre ses murs et elle avait hâte d'en découvrir davantage.

Tout à coup, une idée émergea dans son esprit. De quoi avait-elle envie ? D'un lit. Un lit pour se reposer. Le sol était dur et son revêtement froid. Bellara pensa fort au matelas sur lequel elle aimerait passer le reste de ses nuits. Puis, elle attendit. Rien. Aucun cliquetis. Aucune réaction de la part de la pièce. Ne se décourageant pas, la jeune fille se concentra sur un flot d'eau chaude. Ses souvenirs lui faisaient défaut, mais elle n'avait pas oublié la sensation délassante d'une douche salvatrice. Encore une fois, rien ne se produisit. Seul le silence répondit à ses exigences.

La déception entama l'espoir qui était subitement né en elle. La pièce n'assouvirait pas ses désirs. Elle la maintenait en vie et cela s'arrêtait là. L'idée d'être une prisonnière effleura alors son esprit pour la toute première fois, une pensée qu'il allait s'imposer à elle comme une évidence.

Lassée d'essayer de comprendre l'inconcevable, submergée par une soudaine et profonde solitude, elle se recroquevilla et attendit. Le sommeil vint rapidement et il put ainsi fuir cette nouvelle réalité qu'il apprenait à détester. La pièce se dissipa peu à peu derrière ses lourdes paupières, son regard se troubla et la jeune fille sombra dans un autre monde.

« … tu dois partir… Bellara… Ils vont tous nous tuer… Vite… Des coups de feu retentissent autour de moi… Je cours… je ne sais pas où je suis… Des gens sont morts. Ils sont étendus dans leur propre sang… sur les trottoirs… sur la route… Qu'est-ce que… »

Bellara ouvrit les yeux, suffocante. Elle avait du mal à respirer. Ses poumons la brûlaient. Elle toussa à de nombreuses reprises afin d'évacuer la gêne. Rien à faire. La souffrance ne se dissipa pas. Bellara scruta la pièce, paniquée. Un épais nuage gris avait envahi la salle. Il ondoyait à quelques centimètres du sol.

Prise d'effroi, F/34 s'allongea à même le plancher. La fumée, moins dense à cet endroit, permettait une certaine visibilité. Elle protégea ensuite ses voies respiratoires à l'aide de son vêtement. L'air, d'une consistance asphyxiante, était toxique.

Bellara venait de comprendre. C'était donc ça. Cette pièce était un tombeau. Son tombeau. Une terreur panique la submergea : elle allait mourir. Elle allait s'éteindre sans savoir, sans avoir eu ne serait-ce qu'une seule réponse à ses questions. Tout cela n'avait aucun sens. Bientôt, sa respiration ne devint plus qu'un souffle entre ses lèvres.

Son cœur ralentit dans sa poitrine et son cerveau manqua d'oxygène. La Faucheuse l'appelait à elle. Refermant ses griffes sur sa vie. Bellara n'avait qu'à se laisser glisser vers la lumière et tout serait fini.

Au loin, un tintement cristallin retentit. Elle scruta les alentours. Une trappe s'était ouverte. Juste devant elle. À quelques centimètres à peine sur sa droite. Elle devait ramper. Puiser dans ses dernières forces pour survivre. Ce qu'elle fit. Le battant bascula entièrement alors qu'elle s'y accrochait comme une naufragée à un radeau. La jeune fille se laissa ensuite tomber au fond de la cavité qui trouait le sol, béante. La trappe claqua derrière elle et Bellara inspira. Une fois. Deux fois. Ici, l'air était respirable.

Bellara emplit goulûment ses poumons d'oxygène. Elle retrouvait enfin ses esprits. La cache dans laquelle elle se trouvait n'excédait pas les deux mètres carrés et il y faisait très sombre, mais elle s'y sentait en sécurité.

La terrienne réalisa alors qu'elle venait de passer à côté de sa propre mort et fut profondément soulagée d'avoir survécu. Cependant, elle ne pouvait plus nier l'évidence : la pièce était dangereuse et la personne qui la contrôlait voulait la tuer, ou du moins, la torturer.

À cet instant précis, un nouveau sentiment naquit dans son esprit. La méfiance. Plus jamais la jeune fille ne ferait confiance à la pièce ni à son dirigeant, elle se le promit. Patiente, attendant que la tempête passe au-dessus de sa tête, Bellara resta blottie dans le noir durant plusieurs heures. Lorsqu'elle jugea avoir attendu assez longtemps, elle rouvrit la trappe avec d'infinies précautions et jeta un rapide coup d'œil à l'extérieur.

À son grand soulagement, l'épaisse fumée grise s'était dissipée. Malheureusement, elle avait laissé place à un autre mystère on ne peut plus étrange.

III. 89-88

Sujet F/34 – Phase d'adaptation

Dans la salle, un grand réservoir était apparu, un bassin rempli d'une eau translucide. Bellara s'extirpa avec agilité de son abri tout en restant sur ses gardes. La porte de la trappe retomba lourdement derrière elle, condamnant l'accès à son nouveau refuge. Elle grommela intérieurement. Elle aurait dû y songer plus tôt. Bloquer le battant lui aurait permis de conserver cette précieuse cache. Trop tard.

Elle reporta son attention sur l'étrange bassin encastré dans le sol. Il s'étendait sur plusieurs mètres de long et de large. Bellara s'approcha du rebord avec précaution et scruta le fond de la cuve. Cette eau était-elle dangereuse ? Devait-elle se méfier ? Malgré l'appréhension, elle trempa le bout de ses doigts dans le liquide transparent, attirée par une force irrésistible.

Attentive, elle guettait l'imprévu. Rien ne se produisit. La sensation de fraîcheur qu'elle ressentit au contact de l'eau l'apaisa. De là où elle se trouvait, elle n'arrivait pas à distinguer la profondeur du bassin. Sa jambe s'enfonça dans l'eau tiède. D'anciens souvenirs affluèrent dans son esprit. Elle ferma les yeux un instant. Elle voulait saisir les moindres détails de ces étranges réminiscences.

Quelques secondes plus tard, Bellara se vit enfant. D'instinct, elle sut que c'était elle. La petite fille ne devait pas avoir plus de huit ans. Souriante, elle nageait dans une grande piscine ensoleillée. L'enfant semblait adorer l'eau. Tandis qu'elle barbotait, une femme à la beauté majestueuse, assise près du bassin, l'encourageait d'une voix douce.

Tout à coup, la fillette et la jeune femme se dissipèrent et laissèrent place à un océan déchaîné. Bellara se vit alors à un autre âge. Adolescente, devina-t-elle. Elle était en train de surfer de redoutables vagues. Bell se remémora de la sensation de liberté qu'elle avait ressentie à ce moment-là. L'adrénaline accélérait son rythme cardiaque, dilatait ses pupilles. Une force grondait à l'intérieur de sa poitrine.

Plongée dans un état second, les souvenirs se diluèrent lentement dans son esprit. Elle ne put les retenir davantage, mais ces songes du passé avaient soulevé une évidence : elle avait toujours adoré l'eau.

Sans réfléchir une seconde de plus, F/34 bascula tout le poids de

son corps vers la surface du bassin. Elle disparut l'instant d'après, engloutie par le liquide transparent. La jeune fille réalisa alors que la cavité était plus profonde qu'elle ne se l'était imaginée dans un premier temps : elle n'avait pas pied. Lorsqu'elle comprit qu'elle coulait à pic, une panique indescriptible la submergea. Comment allait-elle remonter ?

Elle se raccrocha aux souvenirs qui avaient effleuré son esprit quelques secondes plus tôt. Dans son ancienne vie, elle savait nager. L'eau n'avait aucun secret pour elle. Bellara concentra donc toutes ses forces afin d'essayer de reproduire les gestes qu'elle avait entrevus dans sa tête, des gestes qu'elle avait répétés maintes et maintes fois, semblait-il. Ce fut alors que l'impensable se produisit : quelque chose se débloqua en elle et la jeune fille se mit à tourbillonner comme un poisson. Incroyable !

Elle remonta à la surface, respira puis poussa un puissant cri de joie qui se répercuta sur les murs blancs de la pièce : elle exultait.

Bellara plongea dans le bassin avec une aisance toute nouvelle. Le contact de l'eau sur son corps enivrait ses sens. Elle vit alors l'apparition de la source comme une réponse postérieure à sa victoire contre la mortelle fumée grise.

Depuis son réveil, jamais la jeune fille ne s'était sentie aussi heureuse. Des souvenirs resurgissaient dans son esprit. La pièce lui offrait une piscine. Finalement, sa situation évoluait dans la bonne direction.

Lorsque Bellara commença à fatiguer, elle sortit du bassin, quitta ses vêtements et les étendit sur le sol pour qu'ils sèchent. Peu lui importait que quelqu'un la regarde. Sa pudeur s'était dissipée.

Ensuite, F/34 repensa aux souvenirs qui avaient assailli son esprit. Dans sa jeunesse, Bellara respirait la joie de vivre. Elle avait donc du mal à comprendre sa présence ici et élimina l'hypothèse selon laquelle cet enfermement résultait d'un choix personnel.

Quelques secondes plus tard, la terrienne jeta un rapide coup d'œil au cadran numérique qui semblait la fixer. Il indiquait 88 à présent. Le décompte poursuivait sa course, implacable. Nullement perturbé par ce qu'il se passait dans la pièce.

La jeune fille s'étendit sur le sol, les bras bien écartés. Elle réfléchit pendant de longues minutes. Selon son horloge interne, le compte à rebours décroissait à intervalles réguliers. Un seul repas lui était servi pendant cet intervalle et la luminosité changeait trois fois d'intensité. Cela correspondait à deux phases de pleine clarté et deux phases d'obscurité.

Quant aux phénomènes inexplicables tels que la fumée grise et l'apparition du bassin, leur programmation semblait aléatoire, en déduisit-elle.

Depuis que Bellara était sortie de la capsule, de nombreuses choses se mettaient en place dans son esprit. Elle retrouvait doucement la mémoire ce qui lui permettait une meilleure compréhension du fonctionnement de sa prison. La pièce la défiait. Elle testait et observait ses réactions. Dans quel but ? Elle l'ignorait, mais elle le découvrirait tôt ou tard. Elle saisit vite que son esprit, malgré son amnésie totale, l'aiderait à y voir clair.

La jeune fille s'endormit en imaginant les hypothétiques épreuves auxquelles la pièce pouvait la confronter dans les prochaines heures voire dans les prochains jours. À peine le sommeil la submergea-t-il, que d'étranges rêves vinrent attaquer son repos. Ils ne lui laissaient aucun répit.

« … quelqu'un me serre fort… c'est une femme… c'est la femme qui se trouvait à côté de la piscine… elle me dit qu'elle m'aime… elle me ressemble… une porte vole en éclat derrière elle et un homme au visage dissimulé surgit… il pointe son arme sur la femme et tire trois fois… elle s'écroule dans mes bras… des larmes coulent sur mon visage… cet homme vient de tuer ma… »

— Maman ! Non ! s'époumona Bellara, le front couvert de sueur.

La voix paniquée de la jeune fille retentit dans le vaste espace clos en un troublant écho. Son cœur cognait contre sa cage thoracique à une vitesse affolante. De fines larmes ruisselaient le long de ses joues. F/34 avait rêvé de la mort de sa mère.